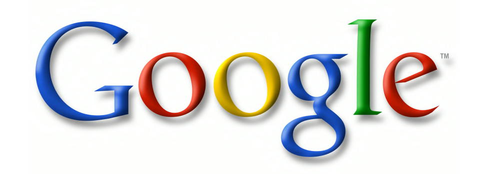
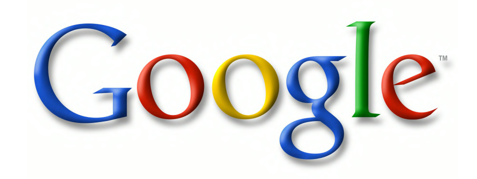









TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

ŒUVRES

DE

LE SAGE

ŒUVRES

DE

LE SAGE

Avec Notices et Notes

PAR

A. P.-MALASSIS

HISTOIRE

DE

GIL BLAS DE SANTILLANE

TOME QUATRIÈME



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

31, PASSAGE CHOISEUIL, 31

MDCCCLXXVIII



HISTOIRE

DE

GIL BLAS

LIVRE DIXIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Gil Blas part pour les Afturies; il paffe par Valladolid, où il va voir le docteur Sangrado, fon ancien maître; il rencontre, par hafard, le feigneur Manuel Ordonez, adminiftrateur de l'hôpital.



ANS le temps que je me difpofois à partir de Madrid avec Scipion pour me rendre aux Afturies, Paul V nomma le duc de Lerme au cardinalat[1]. Ce pape voulant établir l'inquifition dans le royaume de Naples, revêtit de la pourpre ce miniftre, pour l'enga-

ger à faire agréer au roi Philippe un si louable dessein. Tous ceux qui connoissoient parfaitement ce nouveau membre du sacré collége, trouvèrent, comme moi, que l'Église venoit de faire une belle acquisition.

Scipion qui auroit mieux aimé me revoir dans un poste brillant à la cour, qu'enterré dans une solitude, me conseilla de me présenter devant le nouveau cardinal : Peut-être, me dit-il, que son Éminence vous voyant hors de prison, par ordre du roi, ne croira plus devoir affecter de paroître irritée contre vous, & pourra vous reprendre à son service. Monsieur Scipion, lui répondis-je, vous oubliez apparemment que je n'ai obtenu la liberté qu'à condition que je sortirai incessamment des deux Castilles. D'ailleurs, me croyez-vous déjà dégoûté de mon château de Lirias ? Je vous l'ai déjà dit & je vous le répète, quand le duc de Lerme me rendroit ses bonnes graces, quand il m'offriroit la place même de don Rodrigue de Calderone, je la refuserois. Mon parti est pris, je veux aller à Oviedo chercher mes parens, & me retirer avec eux auprès de la ville de Valence. Pour toi, mon ami, si tu te repens d'avoir lié ton sort au mien, tu n'as qu'à me le dire ; je suis prêt à te donner la moitié de mes espèces, avec quoi tu demeureras à Madrid, où tu pousseras ta fortune le plus loin qu'il te sera possible.

Comment donc ! reprit mon secrétaire, un

peu touché de ces paroles, pouvez-vous me ſoupçonner d'avoir quelque répugnance à vous ſuivre dans votre retraite ? Ce ſoupçon bleſſe mon zèle & mon attachement. Quoi ! Scipion, ce fidèle ſerviteur, qui pour partager vos peines auroit volontiers paſſé le reſte de ſes jours avec vous dans la tour de Ségovie, ne vous accompagneroit qu'à regret dans un ſéjour qui lui promet mille délices ? Non, monſieur, non ; je n'ai pas envie de vous détourner de votre réſolution. Il faut que je vous avoue ma malice : lorſque je vous ai conſeillé de vous montrer au duc de Lerme, c'eſt que j'ai été bien aiſe de vous ſonder, pour ſçavoir s'il ne reſtoit point encore en vous quelques ſemences d'ambition. Hé bien ! puiſque vous êtes ſi détaché des grandeurs, abandonnons donc promptement la cour, pour aller jouir de ces plaiſirs innocens & délicieux dont nous nous formons une ſi charmante idée.

Nous partîmes en effet bientôt après tous deux dans une chaiſe tirée par deux bonnes mules, conduites par un garçon dont je jugeai à propos d'augmenter ma ſuite. Nous couchâmes le premier jour à Alcala de Henarès, & le ſecond à Ségovie, d'où, ſans m'arrêter à voir le généreux châtelain Tordeſillas, je gagnai Penafiel ſur le Duero, & le lendemain Valladolid. A la vue de cette dernière ville, je ne pus m'empêcher de pouſſer un profond ſoupir. Mon compagnon qui l'entendit m'en demanda la cauſe.

Mon enfant, lui dis-je, c'eft que j'ai longtemps exercé ici la médecine. Je n'y puis penfer tranquillement. Ma confcience m'en fait dans ce moment de fecrets reproches. Que dis-je ! Il me femble que tous les malades que j'ai tués fortent de leurs tombeaux pour venir me mettre en pièces. Quelle imagination ! dit mon fecrétaire. En vérité, feigneur de Santillane, vous êtes trop bon. Pourquoi vous repentir d'avoir fait votre métier ? Voyez les plus vieux médecins, ont-ils de pareils remords ? Oh ! que non. Ils vont toujours leur train, rejettant fur la nature les accidens funeftes, & fe faifant honneur des événemens heureux.

Il eft vrai, repris-je, que le docteur Sangrado de qui je fuivois fidèlement la méthode, étoit de ce caractère-là. Il avoit beau voir périr tous les jours vingt perfonnes entre fes mains, il étoit fi perfuadé de l'excellence de la faignée & de la fréquente boiffon, qu'il appeloit fes deux fpécifiques pour toutes fortes de maladies, qu'au lieu de s'en prendre à fes remèdes, il croyoit que les malades ne mouroient que faute d'avoir affez bu & d'avoir été affez faitgnés. Vive Dieu ! s'écria Scipion, en faifant un éclat de rire, vous me parlez là d'un perfonnage incomparable. Si tu es curieux de le voir & de l'entendre, lui dis-je, tu pourras dès demain fatisfaire ta curiofité, pourvu que Sangrado vive encore & qu'il foit à Valladolid, ce que j'ai de la peine à croire ; car il étoit déjà

vieux quand je l'ai quitté, & il s'eſt écoulé bien des années depuis ce temps-là.

Notre premier ſoin, en arrivant dans l'hôtellerie où nous allâmes deſcendre, fut de nous informer de ce docteur. Nous apprîmes qu'il n'étoit pas encore mort ; mais que, ne pouvant plus à ſon âge faire de viſites, ni ſe donner de grands mouvemens, il avoit abandonné le pavé à trois ou quatre autres docteurs qui s'étoient mis en réputation par une nouvelle pratique qui ne valoit guère mieux que la ſienne. Nous réſolûmes donc de nous arrêter à Valladolid le jour ſuivant, tant pour laiſſer repoſer nos mules que pour voir le ſeigneur Sangrado. Nous nous rendîmes chez lui ſur les dix heures du matin ; nous le trouvâmes aſſis dans un fauteuil un livre à la main. Il ſe leva ſitôt qu'il nous aperçut, vint au-devant de nous d'un pas aſſez ferme pour un ſeptuagénaire, & nous demanda ce que nous lui voulions. Monſieur le docteur, lui dis-je, regardez-moi, je vous prie, attentivement. Eſt-ce que vous ne me remettez point ? J'ai pourtant l'honneur d'être un de vos élèves. Ne vous ſouvient-il plus d'un certain Gil Blas qui étoit autrefois votre commenſal & votre ſubſtitut ? Quoi ! c'eſt vous Santillane, me répondit-il, en m'embraſſant d'un air affectueux. Je ne vous aurois pas reconnu. Je ſuis bien aiſe de vous revoir. Qu'avez-vous fait depuis notre ſéparation ? Vous avez toujours pratiqué la médecine ? C'eſt à quoi, repris-je, j'avois aſſez

de penchant; mais de fortes raifons m'en ont empêché.

Tant pis, reprit Sangrado, avec les principes que vous aviez reçus de moi, vous feriez devenu un habile médecin, pourvu que le ciel vous eût fait la grace de vous préferver de l'amour dangereux de la chymie. Ah! mon fils, pourfuivit-il, d'un ton douloureux & déclamateur, quel changement dans la médecine depuis quelques années! Vous m'en voyez furpris & indigné avec raifon. On ôte à cet art l'honneur & la dignité. Cet art qui dans tous les temps a refpecté la vie des hommes, eft en proie à la témérité, à la préfomption & à l'*impéritie*[2]; car les faits parlent, & bientôt les pierres crieront contre le brigandage des nouveaux praticiens : *lapides clamabunt.* On voit dans cette ville des médecins, ou foi-difant tels, qui fe font attelés au char de triomphe de l'antimoine : *currus triumphalis antimonii*[3]. Des échappés de l'école de Paracelfe, des adorateurs du *kermès*, des guériffeurs de hafard, qui font confifter toute la fcience de la médecine à fçavoir préparer des drogues chymiques. Que vous dirai-je! Tout eft méconnoiffable dans leur méthode; la faignée du pied, par exemple, jadis fi rare, eft aujourd'hui prefque la feule qui foit en ufage. Les purgatifs autrefois doux & bénins font changés en émétique & en kermès. Ce n'eft plus qu'un chaos où chacun fe permet ce qu'il veut & franchit les bornes

de l'ordre & de la ſageſſe que nos premiers maîtres ont poſées.

Quelque envie que j'euſſe de rire en entendant une ſi comique déclamation, j'eus la force d'y réſiſter ; je fis plus, je déclamai contre le kermès, ſans ſçavoir ce que c'étoit, & donnai au diable, à tout haſard, ceux qui l'ont inventé. Scipion remarquant que je m'égayois dans cette ſcène, y voulut mettre auſſi du ſien. Monſieur le docteur, dit-il à Sangrado, comme je ſuis petit neveu d'un médecin de la vieille école, qu'il me ſoit permis de me révolter avec vous contre les remèdes de la chymie. Feu mon grand-oncle, à qui Dieu faſſe miſéricorde, étoit ſi chaud partiſan d'Hippocrate, qu'il s'eſt ſouvent battu contre les empyriques, qui ne parloient pas avec aſſez de reſpect de ce roi de la médecine. Bon ſang ne peut mentir ; je ſervirois volontiers de bourreau à ces novateurs ignorans dont vous vous plaignez avec tant de juſtice & d'éloquence. Quels déſordres ces miſérables ne cauſent-ils pas dans la ſociété civile !

Ce déſordre, dit le docteur, va plus loin que vous ne penſez. Il ne m'a ſervi de rien de publier un livre contre le brigandage de la médecine[4] ; au contraire, il augmente de jour en jour. Les chirurgiens dont la rage eſt de vouloir faire les médecins, ſe croient capables de l'être dès qu'il ne faut que donner du kermès & de l'émétique, à quoi ils joignent des

ſaignées du pied à leur fantaiſie. Ils vont même juſqu'à mêler le kermès dans les apozèmes & les potions cordiales, & les voilà de pair avec les grands faiſeurs en médecine. Cette contagion ſe répand juſque dans les cloîtres. Il y a, parmi les moines, des frères qui ſont tout enſemble apothicaires & chirurgiens [5]. Ces ſinges de médecins s'appliquent à la chymie, & font des drogues pernicieuſes avec leſquelles ils abrègent la vie de leurs Révérends Pères. Enfin il y a dans Valladolid plus de ſoixante monaſtères, tant d'hommes que de filles. Jugez du ravage qu'y fait le kermès avec l'émétique & la ſaignée du pied! Seigneur Sangrado, lui dis-je alors, vous avez bien raiſon d'être en colère contre ces empoiſonneurs ; je gémis avec vous, & partage vos alarmes ſur la vie des hommes manifeſtement menacée par une méthode ſi différente de la vôtre. Je crains fort que la chymie n'occaſionne un jour la perte de la médecine, comme la fauſſe monnoye cauſe la ruine des États. Faſſe le ciel que ce jour fatal ne ſoit pas prêt d'arriver!

Dans cet endroit de notre converſation, nous vîmes paroître une vieille ſervante qui apportoit au docteur une ſoucoupe ſur laquelle il y avoit un petit pain mollet, un verre avec deux carafes, dont l'une étoit pleine d'eau, & l'autre de vin. Après qu'il eut mangé un morceau, il but un coup où il y avoit, à la vérité, les trois quarts d'eau, mais cela ne le ſauva point des

reproches qu'il me donnoit ſujet de lui faire. Ah ! ah ! lui dis-je, monſieur le docteur, je vous prends ſur le fait. Vous buvez du vin ! vous qui vous êtes toujours déclaré contre cette boiſſon ; vous qui, pendant les trois quarts de votre vie n'avez bu que de l'eau, & qui êtes cauſe que depuis dix ans je n'ai pas bu une goutte de vin. Depuis quand êtes-vous devenu ſi contraire à vous-même ? Vous ne ſçauriez vous excuſer ſur votre âge, puiſque dans un endroit de vos écrits vous définiſſez la vieilleſſe comme une phtiſie naturelle qui nous deſſèche & nous conſume ; que, ſur cette définition, vous déplorez l'ignorance des perſonnes qui appellent le vin le lait des vieillards. Que direz-vous donc pour vous juſtifier ?

Vous me faites la guerre bien injuſtement, me répondit le vieux médecin. Si je buvois du vin pur, vous auriez raiſon de me regarder comme un infidèle obſervateur de ma propre méthode ; mais vous voyez que mon vin eſt bien trempé. Autre contradiction, lui répliquai-je, mon cher maître ; ſouvenez-vous que vous trouviez mauvais que le chanoine Sedillo bût du vin, quoiqu'il y mêlât beaucoup d'eau. Avouez de bonne grace que vous avez reconnu votre erreur, & que le vin n'eſt pas une funeſte liqueur, comme vous l'avez avancé dans vos ouvrages, pourvu qu'on n'en boive qu'avec modération.

Ces paroles embarraſſèrent un peu notre doc-

teur; il ne pouvoit nier qu'il eût défendu dans ses livres l'usage du vin; mais la honte & la vanité l'empêchant de convenir que je lui faisois un juste reproche, il ne sçavoit que me répondre, & il en étoit tout confus. Pour le tirer d'embarras, je changeai de matière, & un moment après je pris congé de lui, en l'exhortant à tenir contre les nouveaux praticiens : Courage, lui dis-je, seigneur Sangrado, ne vous lassez pas de décrier le kermès, & frondez sans cesse la saignée du pied. Si malgré votre zèle & votre amour pour l'*orthodoxie* médecinale, cette engeance empirique vient à bout de ruiner la discipline, vous aurez du moins la consolation d'avoir fait tous vos efforts pour la maintenir.

Comme nous nous en retournions à l'hôtellerie, mon secrétaire & moi, nous entretenant tous deux du caractère réjouissant & original de ce docteur, il passa près de nous dans la rue un homme de cinquante-cinq à soixante ans, qui marchoit les yeux baissés, tenant un gros chapelet à la main. Je le considérai attentivement, & le reconnus sans peine pour le seigneur Manuel Ordonez, ce bon administrateur d'hôpital, dont il est fait une mention si honorable dans le premier tome de mon histoire. Je l'abordai avec de grandes démonstrations de respect, en disant : Serviteur au vénérable & discret seigneur Manuel Ordonez, l'homme du monde le plus propre à conserver le bien des

pauvres. A ces mots il me regarda fixement, & me répondit que mes traits ne lui étoient pas inconnus, mais qu'il ne pouvoit ſe rappeler où il m'avoit vu. Je n'en ſuis point étonné, repris-je. Il n'eſt pas ſurprenant que vous n'ayez pas fait attention à moi. J'allois chez vous dans le temps que vous aviez à votre ſervice un de mes amis nommé Fabrice Nunez. Ah ! je m'en ſouviens préſentement, repartit l'adminiſtrateur avec un ſouris malin, à telles enſeignes que vous étiez tous deux de bons enfans ; vous avez fait enſemble bien des tours de jeuneſſe. Hé ! qu'eſt-il devenu, ce pauvre Fabrice ? Toutes les fois que je penſe à lui, j'ai de l'inquiétude ſur ſes petites affaires.

C'eſt pour vous en apprendre des nouvelles, dis-je au ſeigneur Manuel, que j'ai pris la liberté de vous arrêter dans la rue. Fabrice eſt à Madrid où il s'occupe à faire des œuvres mêlées. Qu'appelez-vous des œuvres mêlées ? me répliqua-t-il ; cela me paroît équivoque. Je veux dire, lui repartis-je, qu'il écrit en vers & en proſe. Il fait des comédics & des romans. En un mot, c'eſt un garçon qui a du génie, & qui eſt reçu fort agréablement dans les bonnes maiſons. Mais, dit l'adminiſtrateur, comment eſt-il avec ſon boulanger ? Pas ſi bien, lui répondis-je, qu'avec les perſonnes de condition ; entre nous, je ne le crois pas fort riche. Oh ! je n'en doute nullement, reprit Ordonez. Qu'il faſſe la cour aux grands ſeigneurs tant

qu'il lui plaira, ſes complaiſances, ſes flatteries, ſes baſſeſſes lui rapporteront encore moins que ſes ouvrages. Je vous le prédis, vous le verrez quelque jour à l'hôpital.

Cela pourra bien être, lui répliquai-je; la poëſie en a amené là bien d'autres. Mon ami Fabrice auroit beaucoup mieux fait de demeurer attaché à votre ſeigneurie : il rouleroit aujourd'hui ſur l'or. Il ſeroit du moins fort à ſon aiſe, dit Manuel, je l'aimois, & j'allois, en l'élevant de poſte en poſte, lui procurer dans la maiſon des pauvres un établiſſement ſolide, lorſqu'il lui prit fantaiſie de donner dans le bel eſprit. L'inſenſé ! il compoſa une comédie qu'il fit repréſenter par des comédiens qui étoient dans cette ville ; la pièce réuſſit, & la tête tourna dès ce moment à l'auteur. Il ſe crut un nouveau Lope de Vega, & préférant la fumée des applaudiſſemens du public aux avantages réels que mon amitié lui préparoit, il me demanda ſon congé. Je voulus, par compaſſion, lui faire changer de ſentiment, mais je ne pus le perſuader. Je lui remontrai vainement qu'il laiſſoit l'os pour courir après l'ombre ; je ne pus retenir ce fou, que la fureur d'écrire entraînoit. Il ne connoiſſoit pas ſon bonheur, ajoûta l'adminiſtrateur. Le garçon que j'ai pris après lui pour me ſervir, en peut rendre un bon témoignage : plus raiſonnable que Fabrice, avec moins d'eſprit, il ne s'eſt uniquement appliqué qu'à bien s'acquitter de ſes commiſſions, & qu'à

me plaire. Auffi l'ai-je pouffé comme il le méritoit ; il remplit actuellement à l'hôpital deux emplois, dont le moindre eft plus que fuffifant pour faire fubfifter un honnête homme chargé d'une groffe famille.





CHAPITRE II.

Gil Blas continue ſon voyage, & arrive heureuſement à Oviedo. Dans quel état il retrouva ſes parens. Mort de ſon père ; ſuites de cette mort.



E Valladolid nous nous rendîmes, en quatre jours, à Oviedo, ſans avoir fait en chemin aucune mauvaiſe rencontre, malgré le proverbe qui dit que les voleurs ſentent de loin l'argent des voyageurs. Il y auroit eu pourtant un aſſez beau coup à faire pour eux, & deux habitans ſeulement d'un ſouterrain nous auroient ſans peine enlevé nos doublons ; car je n'avois pas appris à la cour à devenir brave, & Bertrand, mon *moço de mulas*[6], ne paroiſſoit pas d'humeur à ſe faire tuer pour défendre la bourſe de ſon maître. Il n'y avoit que Scipion qui fût un peu ſpadaſſin.

Il étoit nuit quand nous arrivâmes dans la ville. Nous allâmes loger dans une hôtellerie tout auprès de chez mon oncle le chanoine Gil

Perez. J'étois bien aiſe de m'informer dans quel état ſe trouvoient mes parens, avant que de me préſenter devant eux, & pour le ſçavoir, je ne pouvois mieux m'adreſſer qu'à l'hôte ou qu'à l'hôteſſe de ce cabaret, que je connoiſſois pour des gens qui ne pouvoient ignorer les affaires de leurs voiſins. En effet, l'hôte m'ayant reconnu après m'avoir enviſagé avec attention, s'écria : Par ſaint Antoine de Pade ! voici le fils du bon écuyer Blas de Santillane. Oui, vraiment, dit l'hôteſſe, c'eſt lui-même. Je le reconnois bien. Il n'a preſque point changé, c'eſt ce petit éveillé de Gil Blas qui avoit plus d'eſprit qu'il n'étoit gros. Il me ſemble que je le vois encore qui vient, avec ſa bouteille, chercher ici du vin pour le ſouper de ſon oncle.

Madame, lui dis-je, vous avez une heureuſe mémoire ; mais, de grace, apprenez-moi des nouvelles de ma famille. Mon père & ma mère ne ſont pas, ſans doute, dans une agréable ſituation. Cela n'eſt que trop véritable, répondit l'hôteſſe ; dans quelque état fâcheux que vous puiſſiez vous les repréſenter, vous ne ſçauriez vous imaginer des perſonnes qui ſoient plus à plaindre. Le bonhomme Gil Perez eſt devenu paralytique de la moitié du corps, & n'ira pas loin ſelon toutes les apparences; votre père qui demeure depuis peu chez ce chanoine, a une fluxion de poitrine, ou pour mieux dire, il eſt dans ce moment entre la vie & la mort ; & votre mère qui ne ſe porte pas trop bien eſt obligée de

ſervir de garde à l'un & à l'autre. Telle eſt leur ſituation.

Sur ce rapport qui me fit ſentir que j'étois fils, je laiſſai Bertrand avec mon équipage à l'hôtellerie, & ſuivi de mon ſecrétaire qui ne voulut point m'abandonner, je me rendis chez mon oncle. D'abord que je parus devant ma mère, une émotion que je lui cauſai lui annonça ma préſence avant que ſes yeux euſſent démêlé mes traits : Mon fils, me dit-elle triſtement après m'avoir embraſſé, venez voir mourir votre père ; vous venez aſſez à temps pour être frappé de ce cruel ſpectacle. En achevant ces paroles, elle me mena dans une chambre où le malheureux Blas de Santillane couché dans un lit qui marquoit bien la pauvreté d'un écuyer, touchoit à ſon dernier moment. Quoiqu'environné des ombres de la mort, il avoit encore quelque connoiſſance : Mon cher ami, lui dit ma mère, voici Gil Blas votre fils qui vous prie de lui pardonner les chagrins qu'il vous a cauſés, & qui vous demande votre bénédiction. A ce diſcours, mon père ouvrit des yeux qui commençoient à ſe fermer pour jamais ; il les attacha ſur moi, & remarquant, malgré l'accablement où il ſe trouvoit, que j'étois touché de ſa perte, il fut attendri de ma douleur. Il voulut parler, mais il n'en eut pas la force. Je pris une de ſes mains, & tandis que je la baignois de larmes, ſans pouvoir prononcer un mot, il expira, comme s'il n'eût attendu

que mon arrivée pour rendre le dernier ſoupir.

Ma mère étoit trop préparée à cette mort pour s'en affliger ſans modération ; j'en fus peut-être plus pénétré qu'elle, quoique mon père ne m'eût donné, de ſa vie, la moindre marque d'amitié. Outre qu'il ſuffiſoit pour le pleurer que je fuſſe ſon fils, je me reprochois de ne l'avoir point ſecouru, & quand je penſois que j'avois eu cette dureté, je me regardois comme un monſtre d'ingratitude, ou plutôt comme un parricide. Mon oncle que je vis enſuite étendu ſur un autre grabat & dans un état pitoyable, me fit éprouver de nouveaux remords. Toutes les obligations que je lui avois vinrent s'offrir à mon eſprit. Fils dénaturé, me dis-je à moi-même, conſidère pour ton ſupplice la miſère où ſont tes parens. Si tu leur avois fait quelque part du ſuperflu des biens que tu poſſédois avant ta priſon, tu leur aurois procuré des commodités que le revenu de la prébende ne peut leur fournir, & tu aurois peut-être prolongé la vie de ton père.

L'infortuné Gil Perez étoit tombé en enfance. Il n'avoit plus de mémoire, plus de jugement. Il ne me ſervit de rien de le preſſer entre mes bras & de lui donner des témoignages de ma tendreſſe, il n'y parut pas ſenſible. Ma mère avoit beau lui dire que j'étois ſon neveu Gil Blas, il m'enviſageoit d'un air imbécile, ſans répondre rien. Quand le ſang & la reconnoiſ-

fance ne m'auroient pas obligé à plaindre un oncle à qui je devois tant, je n'aurois pu m'en défendre en le voyant dans une fituation fi digne de pitié.

Pendant ce temps-là Scipion gardoit un morne filence, partageoit mes peines & confondoit par amitié fes foupirs avec les miens. Comme je jugeai que ma mère, après une fi longue abfence, voudroit m'entretenir, & que la préfence d'un homme qu'elle ne connoiffoit pas pourroit la gêner, je le tirai à part, & lui dis : Va, mon enfant, va te repofer à l'hôtellerie, & me laiffe ici avec ma mère. Nous allons avoir enfemble un entretien qui durera longtemps. La bonne dame, fi tu reftois avec nous, te croiroit peut-être de trop dans une converfation qui ne roulera que fur des affaires de famille. Scipion fe retira de peur de nous contraindre, & j'eus effectivement avec ma mère un entretien qui dura toute la nuit. Nous nous rendîmes mutuellement un compte fidèle de ce qui nous étoit arrivé à l'un & à l'autre depuis ma fortie d'Oviedo. Elle me fit un ample détail des chagrins qu'elle avoit effuyés dans les maifons où elle avoit été duègne, & me dit là-deffus une infinité de chofes que je n'aurois pas été bien aife que mon fecrétaire eût entendues, quoique je n'euffe rien de caché pour lui. Avec tout le refpect que je dois à la mémoire de ma mère, la dame étoit prolixe dans fes récits ; elle m'auroit faire grace de trois quarts de fon

hiſtoire, ſi elle en eût ſupprimé les circonſtances inutiles.

Elle finit enfin ſa narration, & je commençai la mienne. Je paſſai légèrement ſur toutes mes avantures; mais lorſque je parlai de la viſite que le fils de Bertrand Muſcada, épicier d'Oviedo, m'étoit venu faire à Madrid, je m'étendis fort ſur cet article. Je vous l'avouerai, dis-je à ma mère, je reçus très-mal ce garçon, qui, pour s'en venger, vous aura fait ſans doute un affreux portrait de moi. Il n'y a pas manqué, répondit-elle. Il vous trouva, nous dit-il, ſi fier de la faveur du premier miniſtre de la monarchie, qu'à peine daignâtes-vous le reconnoître, & quand il vous détailla nos miſères vous l'écoutâtes d'un air glacé. Comme les pères & les mères, ajouta-t-elle, cherchent toujours à excuſer leurs enfans, nous ne pûmes croire que vous euſſiez un ſi mauvais cœur. Votre arrivée à Oviedo juſtifie la bonne opinion que nous avions de vous, & la douleur dont je vous vois ſaiſi achève de faire votre apologie.

Vous jugez de moi trop favorablement, lui répliquai-je; il y a du vrai dans le rapport du jeune Muſcada. Lorſqu'il me vint voir je n'étois occupé que de ma fortune, & l'ambition qui me dominoit ne me permettoit guère de penſer à mes parens. Il ne faut donc pas s'étonner ſi dans cette diſpoſition je fis un accueil peu gracieux à un homme qui, m'abordant d'un air groſſier, me dit brutalement qu'ayant appris

que j'étois plus riche qu'un Juif, il venoit me confeiller de vous envoyer de l'argent, attendu que vous en aviez grand befoin ; il me reprocha même, dans des termes peu mefurés, mon indifférence pour ma famille. Je fus choqué de fa franchife, &, perdant patience, je le pouffai par les épaules hors de mon cabinet. Je conviens que j'eus tort dans cette rencontre ; j'aurois dû faire réflexion que ce n'étoit pas votre faute fi l'épicier manquoit de politeffe, & que fon confeil ne laiffoit pas d'être bon à fuivre, quoiqu'il eût été donné malhonnêtement.

C'eft ce que je me repréfentai un moment après que j'eus chaffé Mufcada. Malgré la colère qui me dominoit, la voix du fang fe fit entendre ; je me rappelai tous mes devoirs envers mes parens, & rougiffant de honte de les remplir fi mal, je fentis des remords dont je ne puis néanmoins me faire honneur auprès de vous, puifqu'ils furent bientôt étouffés par l'avarice & l'ambition. Mais, dans la fuite, ayant été enfermé par ordre du roi dans la tour de Ségovie, j'y tombai dangereufement malade, & c'eft cette heureufe maladie qui vous a rendu votre fils. Oui, c'eft ma maladie & ma prifon qui ont fait reprendre à la nature tous fes droits, & qui m'ont entièrement détaché de la cour. Je fuis revenu de cette vie tumultueufe. Je ne refpire plus que la folitude, & je ne fuis venu aux Afturies que pour vous prier de vouloir bien partager avec moi les douceurs d'une

vie retirée. Si vous ne rejettez pas ma prière, je vous conduirai à une terre que j'ai dans le royaume de Valence, & nous vivrons là très-commodément. Vous jugez bien que je me propofois d'y mener auffi mon père; mais, puifque le ciel en a ordonné autrement, que j'aie du moins la fatisfaction de pofféder chez moi ma mère & de pouvoir réparer par toutes les attentions imaginables le temps que j'ai paffé fans lui être utile.

Je vous fçais très-bon gré de vos louables intentions, me dit alors ma mère, & je m'en irois avec vous fans balancer fi je n'y trouvois des difficultés. Je n'abandonnerai pas votre oncle, mon frère, dans l'état où il eft, & je fuis trop accoutumée à ce pays-ci pour m'en éloigner. Cependant, comme la chofe mérite d'être mûrement examinée, je veux y rêver à loifir. Ne nous occupons préfentement que du foin des funérailles de votre père. Chargeons-en, lui dis-je, ce jeune homme que vous avez vu avec moi; c'eft mon fecrétaire, il a de l'efprit & du zèle; nous pouvons nous en repofer fur lui.

A peine eus-je prononcé ces paroles que Scipion revint; il étoit déjà jour. Il nous demanda fi nous n'avions pas befoin de fon miniftère dans l'embarras où nous étions. Je répondis qu'il arrivoit fort à propos pour recevoir un ordre important que j'avois à lui donner. Dès qu'il fçut de quoi il s'agiffoit: Cela fuffit, me dit-il, j'ai déjà toute cette cérémonie arrangée

dans ma tête ; vous pouvez vous en fier à moi. Prenez garde, lui dit ma mère, de faire un enterrement qui ait un air pompeux. Il ne ſçauroit être trop modeſte pour mon époux que toute la ville a connu pour un écuyer des plus mal aiſés. Madame, repartit Scipion, quand il auroit été encore plus pauvre, je n'en rabbattrois pas deux maravédis. Je ne regarde là-dedans que mon maître. Il a été favori du duc de Lerme ; ſon père doit être enterré noblement.

J'approuvai le deſſein de mon ſecrétaire. Je lui recommandai même de ne point épargner l'argent ; un reſte de vanité que je conſervois encore, ſe réveilla dans cette occaſion. Je me flattai qu'en faiſant de la dépenſe pour un père qui ne me laiſſoit aucun héritage, je ferois admirer mes manières généreuſes. De ſon côté, ma mère, quelque contenance de modeſtie qu'elle affectât, n'étoit point fâchée que ſon mari fût inhumé avec éclat. Nous donnâmes donc carte blanche à Scipion qui, ſans perdre de temps, alla prendre toutes les meſures néceſſaires pour rendre les funérailles ſuperbes.

Il n'y réuſſit que trop bien. Il fit des obſèques ſi magnifiques qu'il révolta contre moi la ville & les fauxbourgs : tous les habitans d'Oviedo, depuis le plus grand juſqu'au plus petit, furent choqués de mon oſtentation, & firent là-deſſus des gloſes peu honorables pour moi. Ce miniſtre fait à la hâte, diſoit l'un, a de l'argent

pour enterrer ſon père, mais il n'en avoit point pour le nourrir. Il auroit mieux valu, diſoit l'autre, qu'il eût fait plaiſir à ſon père vivant que de lui faire tant d'honneur après ſa mort. Enfin les coups de langue ne me furent point épargnés ; chacun lança ſon trait. Ils n'en demeurèrent point-là : ils nous inſultèrent, Scipion, Bertrand & moi, quand nous ſortîmes de l'égliſe ; ils nous chargèrent d'injures, nous accablèrent de huées, & conduiſirent Bertrand à l'hôtellerie à coups de pierres. Pour diſſiper la canaille qui s'étoit attroupée devant la maiſon de mon oncle, il fallut que ma mère ſe montrât, & proteſtât publiquement qu'elle étoit fort contente de moi. Il y en eut d'autres qui coururent au cabaret où étoit ma chaiſe, dans le deſſein de la briſer, ce qu'ils auroient fait indubitablement ſi l'hôte & l'hôteſſe n'euſſent trouvé moyen d'apaiſer ces eſprits furieux & de les détourner de leur réſolution.

Tous ces affronts qu'on me faiſoit, & qui étoient autant d'effets des diſcours que le jeune épicier avoit tenus de moi dans-la ville, m'inſpirèrent tant d'averſion pour mes compatriotes, que je me déterminai à quitter bientôt Oviedo, où, ſans cela, j'aurois fait peut-être un aſſez long ſéjour. Je le déclarai tout net à ma mère qui, ſe ſentant elle-même très-mortifiée de l'accueil dont le peuple m'avoit régalé, ne s'oppoſa point à un ſi prompt départ. Il ne fut plus queſtion que de ſçavoir de quelle ſorte j'en uſerois avec

elle : Ma mère, lui dis-je, puiſque mon oncle a beſoin de votre aſſiſtance, je ne vous preſſerai plus de m'accompagner ; mais, comme il ne paroît pas éloigné de ſa fin, promettez-moi de venir me rejoindre à ma terre auſſi-tôt qu'il ne ſera plus. J'attends de vous cette marque d'affection.

Je ne vous ferai point cette promeſſe, répondit ma mère, car je ne la tiendrois pas. Je veux paſſer le reſte de mes jours dans les Aſturies, & dans une parfaite indépendance. Ne ſerez-vous pas toujours, lui répliquai-je, maîtreſſe abſolue dans mon château ? Je n'en ſçais rien, repartit-elle ; vous n'avez qu'à devenir amoureux de quelque petite fille, vous l'épouſerez, elle ſera ma bru, je ſerai ſa belle-mère, nous ne pourrons vivre enſemble. Vous prévoyez, lui dis-je, les malheurs de trop loin. Je n'ai aucune envie de me marier ; mais, quand la fantaiſie m'en prendroit, je vous réponds que j'obligerois bien ma femme à ſe ſoumettre aveuglément à vos volontés. C'eſt me répondre témérairement, reprit ma mère, & je demanderois caution de la caution. Je craindrois que votre complaiſance pour votre épouſe ne l'emportât ſur la force du ſang, & je ne voudrois pas jurer que dans nos brouilleries vous ne priſſiez plutôt le parti de votre femme que le mien, quelque tort qu'elle pût avoir.

Vous parlez à merveille, madame, s'écria mon ſecrétaire, en ſe mêlant à la converſation ;

je crois, comme vous, que les brus dociles font bien rares. Cependant, pour vous accorder vous et mon maître, puifque vous voulez abfolument demeurer, vous dans les Afturies, & lui dans le royaume de Valence, il faut qu'il vous faffe une penfion de cent piftoles, que je vous apporterai ici tous les ans. Par ce moyen, la mère & le fils vivront fort fatisfaits à deux cents lieues l'un de l'autre. Les deux parties intéreffées approuvèrent la convention propofée ; après quoi je payai la première année d'avance, & je fortis d'Oviedo le lendemain avant le jour, de peur d'être traité par la populace comme un faint Etienne. Telle fut la réception que l'on me fit dans ma patrie. Belle leçon pour les hommes du commun, lefquels, après s'être enrichis hors de leur pays, y veulent retourner pour y faire les gens d'importance. Plus ils y feront briller de richeffes, plus ils feront haïs de leurs compatriotes.





CHAPITRE III.

Gil Blas prend la route du royaume de Valence, & arrive enfin à Llyrias; description de son château; comment il y fut reçu, & quelles gens il y trouva.



OUS prîmes le chemin de Léon, ensuite celui de Palencia, & continuant notre voyage à petites journées, nous arrivâmes au bout de la dixième à la ville de Segorbe, d'où le lendemain, dans la matinée, nous nous rendîmes à ma terre qui n'en est éloignée que de trois lieues. A mesure que nous nous en approchions, je prenois plaisir à voir mon secrétaire observer avec beaucoup d'attention tous les châteaux qui s'offroient à sa vue, à droite & à gauche dans la campagne. Lorsqu'il en apercevoit un de grande apparence, il ne manquoit pas de me dire, en me le montrant du doigt : Je voudrois bien que ce fût là notre retraite.

Je ne sçais, lui dis-je, mon ami, quelle idée tu as de notre habitation; mais si tu t'imagines

que c'eſt une maiſon magnifique, une terre de grand ſeigneur, je t'avertis que tu te trompes furieuſement.

Si tu veux n'être pas la dupe de ton imagination, repréſente-toi la petite maiſon qu'Horace avoit dans le pays des Sabins, près de Tibur, & qui lui fut donnée par Mécénas. Don Alphonſe m'a fait à peu près le même préſent. Tant pis, s'écria Scipion. Je ne dois donc m'attendre qu'à voir une chaumière. Ce n'en eſt pas tout à fait une, lui répondis-je, mais ſouviens-toi que je t'en ai toujours fait une deſcription très-modeſte, & dès ce moment, tu peux juger par toi-même ſi j'en ai fait une fidèle peinture. Jette les yeux du côté du Guadalaviar, & regarde ſur ſes bords auprès de ce hameau de neuf à dix feux, cette maiſon qui a quatre petits pavillons : c'eſt mon château.

Comment diable! dit alors mon ſecrétaire d'un ton de voix admiratif, c'eſt un bijou que cette maiſon! Outre l'air de nobleſſe que lui donnent ſes pavillons, on peut dire qu'elle eſt bien ſituée, bien bâtie & entourée de pays plus charmans que les environs même de Séville, appelés, par excellence, le paradis terreſtre. Quand nous aurions choiſi ce ſéjour, il ne ſeroit pas plus de mon goût. En vérité, je le trouve charmant. Une rivière l'arroſe de ſes eaux; un bois épais prête ſon ombrage quand on veut ſe promener au milieu du jour. L'aimable ſolitude! Ah! mon cher maître, nous

avons bien la mine de demeurer ici longtemps. Je ſuis ravi, lui dis-je, que tu ſois content de notre azyle, dont tu ne connois pas encore tous les agrémens.

En nous entretenant de cette ſorte, nous nous avançâmes vers la maiſon, dont la porte nous fut ouverte, auſſitôt que Scipion eut dit que c'étoit Gil Blas de Santillane qui venoit prendre poſſeſſion de ſon château. A ce nom ſi reſpecté des perſonnes qui l'entendirent prononcer, on laiſſa entrer ma chaiſe dans une grande cour où je mis pied à terre; puis m'appuyant peſamment ſur Scipion, & faiſant le gros dos, je gagnai une ſalle où je fus à peine arrivé, que ſept à huit domeſtiques parurent. Ils me dirent qu'ils venoient me préſenter leurs hommages comme à leur nouveau patron; que don Céſar & don Alphonſe de Leyva les avoient choiſis pour me ſervir, l'un en qualité de cuiſinier, l'autre d'aide de cuiſine, un autre de marmiton, celui-ci de portier, & ceux-là de laquais, avec défenſe de recevoir de moi aucun argent, ces deux ſeigneurs prétendant faire tous les frais de mon ménage. Le cuiſinier, nommé maître Joachim, étoit le principal de ces domeſtiques, & portoit la parole. Il faiſoit l'agréable. Il me dit qu'il avoit fait une ample proviſion de toutes ſortes d'excellens vins, & que pour la bonne chère, il eſpéroit qu'un garçon comme lui, qui avoit été ſix ans cuiſinier de monſeigneur l'archevêque de Valence,

ſçauroit compoſer des ragoûts qui piqueroient ma ſenſualité : Je vais, ajouta-t-il, me préparer à vous donner un échantillon de mon ſçavoir faire. Promenez-vous, ſeigneur, en attendant le dîner; viſitez votre château; voyez ſi vous le trouvez en état d'être habité par votre ſeigneurie.

Je laiſſe à penſer ſi je négligeai cette viſite, & Scipion, encore plus curieux que moi de la faire, m'entraîna de chambre en chambre. Nous parcourûmes toute la maiſon depuis le haut juſqu'en bas; il n'échappa pas, du moins à ce que nous crûmes, le moindre endroit à notre curioſité intéreſſée, & j'eus partout occaſion d'admirer la bonté que don Céſar & ſon fils avoient pour moi. Je fus frappé, entre autres choſes, de deux appartemens qui étoient auſſi bien meublés qu'ils pouvoient l'être ſans magnificence. Dans l'un, il y avoit une tapiſſerie des Pays-Bas, avec un lit & des chaiſes de velours, le tout propre encore, quoique fait du temps que les Maures occupoient le royaume de Valence. Les meubles de l'autre appartement étoient dans le même goût; c'étoit une vieille tenture de damas de Gênes jaune, avec un lit & des fauteuils de la même étoffe, garnis de franges de ſoie bleue. Tous ces effets qui dans un inventaire auroient été peu priſés, paroiſſoient là très-conſidérables.

Après avoir bien examiné toutes ces choſes, nous revînmes, mon ſecrétaire & moi, dans la

falle où étoit dreffée une table fur laquelle étoient deux couverts. Nous nous y affîmes, & dans le moment on nous fervit une *olla podrida* fi délicieufe, que nous plaignîmes l'archevêque de Valence de n'avoir plus le cuifinier qui l'avoit faite. Nous avions, à la vérité, beaucoup d'appétit, ce qui ne nous la faifoit pas trouver mauvaife. A chaque morceau que nous mangions, mes laquais de nouvelle date nous préfentoient de grands verres qu'ils rempliffoient jufqu'aux bords d'un vin de la Manche exquis. Scipion en étoit charmé; mais n'ofant devant eux faire éclater la fatisfaction intérieure qu'il reffentoit, il me la témoignoit par des regards parlans, & je lui faifois connoître par les miens que j'étois auffi content que lui. Un plat de rôti compofé de deux cailles graffes qui flanquoient un petit levraut d'un fumet admirable, nous fit quitter le pot-pourri, & acheva de nous raffafier. Lorfque nous eûmes mangé comme deux affamés, & bu à proportion, nous nous levâmes de table pour aller au jardin faire voluptueufement la fiefte dans quelque endroit frais & agréable.

Si mon fecrétaire avoit paru jufques-là fort fatisfait de ce qu'il avoit vû, il le fut encore davantage quand il vit le jardin. Il le trouva comparable à celui de l'Efcurial. Il ne pouvoit fe laffer de le parcourir des yeux. Il eft vrai que don Céfar qui venoit de temps en temps à Llyrias, prenoit plaifir à le faire cultiver & em-

bellir. Toutes les allées bien ſablées & bordées d'orangers, un grand baſſin de marbre blanc au milieu duquel un lion de bronze vomiſſoit de l'eau à gros bouillons, la beauté des fleurs, la diverſité des fruits, tous ces objets ravirent Scipion; mais il fut particulièrement enchanté d'une longue allée qui conduiſoit, en deſcendant toujours, au logement du fermier, & que des arbres touffus couvroient de leur épais feuillage. En faiſant l'éloge d'un lieu ſi propre à ſervir d'azyle contre la chaleur, nous nous y arrêtâmes, & nous nous aſſîmes au pied d'un ormeau où le ſommeil eut peu de peine à ſurprendre deux gaillards qui venoient de bien dîner.

Nous nous réveillâmes en ſurſaut deux heures après, au bruit de pluſieurs coups d'eſcopettes, leſquels ſe firent entendre ſi près de nous, que nous en fûmes effrayés. Nous nous levâmes bruſquement, & pour nous informer de la cauſe de ce bruit, nous nous rendîmes à la maiſon du fermier. Nous y trouvâmes huit ou dix villageois, tous habitans du hameau, qui s'étant aſſemblés là, tiroient & dérouilloient leurs armes à feu, pour célébrer mon arrivée dont ils venoient d'être avertis. Ils me connoiſſoient, la plupart, pour m'avoir vu plus d'une fois dans le château exercer l'emploi d'intendant. Ils ne m'apperçurent pas plutôt, qu'ils crièrent tous enſemble : Vive notre nouveau ſeigneur! qu'il ſoit le bien-venu à Llyrias! Enſuite ils rechar-

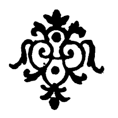
gèrent leurs efcopettes, & me régalèrent d'une décharge générale. Je leur fis l'accueil le plus gracieux qu'il me fut poffible, avec gravité pourtant, ne jugeant pas devoir trop me familiarifer avec eux. Je les affurai de ma protection. Je leur lâchai même une vingtaine de piftoles, & ce ne fut pas, je crois, celle de mes manières qui leur plut le moins. Après cela, je leur laiffai la liberté de jetter encore de la poudre au vent, & je me retirai avec mon fecrétaire dans le bois, où nous nous promenâmes jufqu'à la nuit, fans nous laffer de voir des arbres, tant la poffeffion d'un bien nouvellement acquis a d'abord de charmes pour nous.

Le cuifinier, l'aide de cuifine & le marmiton n'étoient pas oififs, pendant ce temps-là; ils travailloient à nous préparer un repas fupérieur à celui que nous avions fait, & nous fûmes dans le dernier étonnement, lorfqu'étant entrés dans la même falle où nous avions dîné, nous vîmes mettre fur la table un plat de quatre perdreaux rôtis, avec un civet de lapin d'un côté & un chapon en ragoût de l'autre. Ils nous fervirent enfuite pour entremets des oreilles de cochon, des poulets marinés & du chocolat à la crême. Nous bûmes copieufement du vin de Lucène & plufieurs autres fortes de vins délicieux, & quand nous fentîmes que nous ne pouvions boire davantage fans expofer notre fanté, nous fongeâmes à nous aller cou-

cher. Alors mes laquais prenant des flambeaux, me conduifirent au plus bel appartement où ils s'empreffèrent à me déshabiller; mais quand ils m'eurent donné ma robe de chambre & mon bonnet de nuit, je les renvoyai, en leur difant, d'un air de maître : Retirez-vous, meffieurs, je n'ai pas befoin de vous pour le refte.

Je les fis fortir tous, & retenant Scipion pour m'entretenir un peu avec lui, nous commençames par nous réjouir de l'heureux état où nous nous trouvions. On ne peut exprimer la joie que mon fecrétaire fit éclater : Hé bien! lui dis-je, mon ami, que penfes-tu du traitement qu'on me fait par ordre des feigneurs de Leyva? Ma foi, me répondit-il, je penfe qu'on ne peut vous en faire un meilleur; je fouhaite feulement que cela foit de longue durée. Je ne le fouhaite pas, moi, lui répliquai-je. Il ne me convient pas de fouffrir que mes bienfaiteurs faffent pour moi tant de dépenfe; ce feroit abufer de leur générofité. De plus, je ne m'accommoderois point de valets aux gages d'autrui : je croirois n'être pas dans ma maifon. D'ailleurs je ne fuis point venu ici pour vivre avec tant de fracas. Quelle folie! Avons-nous befoin d'un fi grand nombre de domeftiques? non, il ne nous faut, avec Bertrand, qu'un cuifinier, un marmiton & un laquais. Cela nous fuffira. Quoique mon fecrétaire n'eût pas été fâché de fubfifter toujours aux dépens du gou-

verneur de Valence, il ne combattit point ma délicateſſe là-deſſus, & ſe conformant à mes ſentimens, il approuva la réforme que je voulois faire. Cela étant décidé, il ſortit de mon appartement & ſe retira dans le ſien.





CHAPITRE IV.

Il part de Valence, & va voir les ſeigneurs de Leyva ; de l'entretien qu'il eut avec eux, & du bon accueil que lui fit Séraphine.



J'ACHEVAI de me déshabiller & je me mis au lit où ne me ſentant aucune envie de dormir, je m'abandonnai à mes réflexions. Je me repréſentai l'amitié dont les ſeigneurs de Leyva payoient l'attachement que j'avois pour eux, & pénétré des nouvelles marques qu'ils m'en donnoient, je pris la réſolution de les aller trouver, dès le lendemain, pour ſatisfaire l'impatience que j'avois de les en remercier. Je me faiſois auſſi par avance un plaiſir de revoir Séraphine, mais ce plaiſir n'étoit pas pur : je ne pouvois penſer ſans peine que j'aurois en même temps à ſoutenir les regards de la dame Lorença Sephora, qui, ſe ſouvenant peut-être encore de l'avanture du ſoufflet, ne ſeroit pas fort aiſe de me revoir. L'eſprit fatigué de toutes ces idées différentes,

je m'aſſoupis enfin, & ne me réveillai le jour ſuivant qu'après le lever du ſoleil.

Je fus bientôt ſur pied, & tout occupé du voyage que je méditois, je m'habillai à la hâte. Comme j'achevois de m'ajuſter, mon ſecrétaire entra dans ma chambre. Scipion, lui dis-je, tu vois un homme qui ſe diſpoſe à partir pour Valence : je ne crois pas que tu déſapprouves mon deſſein. Je ne puis aller trop tôt ſaluer les ſeigneurs à qui je dois ma petite fortune ; chaque moment que je diffère à m'acquitter de ce devoir ſemble m'accuſer d'ingratitude. Pour toi, mon ami, je te diſpenſe de m'accompagner ; demeure ici pendant mon abſence, je reviendrai te joindre au bout de huit jours. Allez, monſieur, répondit-il, faites bien votre cour à don Alphonſe & à ſon père ; ils me paroiſſent ſenſibles au zèle qu'on a pour eux, & très-reconnoiſſans des ſervices qu'on leur a rendus ; les perſonnes de qualité de ce caractère-là ſont ſi rares, qu'on ne peut aſſez les ménager. Je fis avertir Bertrand de ſe tenir prêt à partir, & tandis qu'il préparoit les mules, je pris mon chocolat. Enſuite je montai dans ma chaiſe, après avoir recommandé à mes gens de regarder Scipion comme un autre moi-même, & de ſuivre ſes ordres ainſi que les miens.

Je me rendis à Valence en moins de quatre heures. J'allai deſcendre tout droit aux écuries du gouverneur. J'y laiſſai mon équipage, & je

me fis conduire à l'appartement de ce ſeigneur qui y étoit alors avec don Céſar ſon père. J'ouvris la porte ſans façon, j'entrai, & les abordant tous deux avec reſpect : Les valets, leur dis-je, ne ſe font point annoncer à leurs maîtres ; voici un de vos anciens ſerviteurs qui vient vous rendre ſes devoirs. A ces mots, je voulus me proſterner, mais ils m'en empêchèrent & m'embraſſèrent l'un & l'autre avec tous les témoignages d'une véritable affection. Hé bien ! mon cher Santillane, me dit don Alphonſe, avez-vous été à Llyrias prendre poſſeſſion de votre terre ? Oui, ſeigneur, lui répondis-je, & je vous prie de trouver bon que je vous la rende. Pourquoi donc cela ? répliqua-t-il ; a-t-elle quelque déſagrément qui vous en dégoûte ? Non, par elle-même, lui repartis-je ; au contraire, j'en ſuis enchanté ; tout ce qui m'en déplaît, c'eſt d'y voir des cuiſiniers d'archevêque, avec trois fois plus de domeſtiques qu'il ne m'en faut, & qui ne ſervent là qu'à vous faire faire une dépenſe auſſi conſidérable qu'inutile.

Si vous euſſiez, dit don Céſar, accepté la penſion de deux mille ducats que nous vous offrîmes à Madrid, nous nous ſerions contentés de vous donner le château tel qu'il eſt ; mais vous ſçavez que vous la refuſâtes, & nous avons crû devoir faire en récompenſe ce que nous avons fait. C'en eſt trop, lui répondis-je, votre bonté doit s'en tenir au don de cette

terre qui a de quoi combler mes défirs. Vous dirai-je tout ce que j'en penfe ? Indépendamment de tout ce qu'il vous en coûte pour entretenir tant de monde, je vous protefte que ces gens-là me gênent & m'incommodent. En un mot, ajoutai-je, meffeigneurs, reprenez votre bien, ou daignez m'en laiffer jouir à ma volonté. Je prononçai, d'un air fi vif ces dernières paroles, que le père & le fils qui ne prétendoient nullement me contraindre, me permirent enfin d'en ufer comme il me plairoit dans mon château.

Je les remerciai de m'avoir accordé cette liberté fans laquelle je ne pouvois être heureux, lorfque don Alphonfe m'interrompit, en me difant : Mon cher Gil Blas, je veux vous préfenter à une dame qui fera bien aife de vous voir. En parlant de cette forte, il me prit par la main, & me mena dans l'appartement de Séraphine qui pouffa un cri de joie, en m'appercevant : Madame, lui dit le gouverneur, je crois que l'arrivée de notre ami Santillane à Valence ne vous eft pas moins agréable qu'à moi. C'eft de quoi, répondit-elle, il doit être bien perfuadé ; le temps ne m'a point fait perdre le fouvenir du fervice qu'il m'a rendu, & j'ajoute à la reconnoiffance que j'en ai, celle que je dois à un homme à qui vous avez obligation. Je dis à madame la gouvernante que je n'étois que trop payé du péril que j'avois partagé avec fes libérateurs,

en expoſant ma vie pour elle, & après force complimens de part & d'autre, don Alphonſe m'emmena hors de l'appartement de Séraphine. Nous rejoignîmes don Céſar que nous trouvâmes dans une ſalle avec pluſieurs perſonnes de qualité qui venoient dîner chez lui.

Tous ces méſſieurs me ſaluèrent fort poliment. Ils me firent d'autant plus de civilités, que don Céſar leur dit que j'avois été un des principaux ſecrétaires du duc de Lerme. Peut-être même que la plupart d'entr'eux n'ignoroient pas que c'étoit par mon crédit que don Alphonſe avoit obtenu le gouvernement du royaume de Valence, car tout ſe ſçait. Quoi qu'il en ſoit, quand nous fûmes à table, on ne parla que du nouveau cardinal ; les uns en faiſoient ou affectoient d'en faire de grands éloges, & les autres ne lui donnoient que des louanges ironiques. Je jugeai bien qu'ils vouloient par là m'engager à me répandre ſur le compte de ſon Eminence, & à les égayer à ſes dépens. Je me l'imaginai du moins, & je ne fus pas peu tenté de dire ce que j'en penſois ; mais je retins ma langue, & cette petite victoire que je remportai ſur moi, me fit paſſer dans l'eſprit de la compagnie pour un garçon fort diſcret.

Les convives, après le dîner, ſe retirèrent chez eux pour faire la ſieſte. Don Céſar & ſon fils, preſſés de la même envie, s'enfermèrent dans leurs appartemens.

Pour moi, plein d'impatience de voir une ville dont j'avois ſouvent entendu vanter la beauté, je ſortis du palais du gouverneur dans le deſſein de me promener dans les rues. Je rencontrai à la porte un homme qui vint, d'un air reſpectueux, m'aborder en me diſant : Le ſeigneur de Santillane veut bien me permettre de le ſaluer. Je lui demandai qui il étoit. Je ſuis, me répondit-il, valet de chambre de don Céſar. J'étois un de ſes laquais dans le temps que vous étiez ſon intendant : je vous faiſois régulièrement tous les matins ma cour, & vous aviez bien des bontés pour moi. Je vous informois de ce qui ſe paſſoit au logis. Vous ſouvient-il, par exemple, qu'un jour je vous appris que le chirurgien du village s'introduiſoit ſecrètement dans la chambre de la dame Lorença ? C'eſt ce que je n'ai point oublié, lui répliquai-je. Mais, à propos de cette duègne, qu'eſt-elle devenue ? Hélas ! repartit-il, la pauvre créature, après votre départ, tomba en langueur, & mourut plus regrettée de Séraphine que de don Alphonſe, qui parut peu touché de ſa mort.

Le valet de chambre de don Céſar m'ayant inſtruit ainſi de la triſte fin de Sephora, me fit des excuſes de m'avoir arrêté, & me laiſſa continuer mon chemin. Je ne pus m'empêcher de ſoupirer, en me rappellant cette duègne infortunée, & m'attendriſſant ſur ſon ſort, je m'imputai ſon malheur, ſans ſonger que c'étoit

plutôt à ſon cancer qu'à mon mérite qu'on devoit l'attribuer.

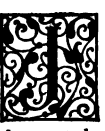
J'obſervois avec plaiſir tout ce qui me ſembloit digne d'être remarqué dans la ville. Le palais de marbre de l'archevêque occupa mes yeux agréablement, auſſi bien que les beaux portiques de la Bourſe. Mais une grande maiſon que j'aperçus, & dans laquelle il entra beaucoup de monde, attira toute mon attention. Je m'en approchai pour apprendre pourquoi je voyois là un ſi grand concours d'hommes & de femmes, & bientôt je fus au fait, en liſant ces paroles écrites en lettres d'or ſur une table de marbre noir qu'il y avoit au-deſſus de la porte : *La poſada de los repreſentantes* [8]. Et les comédiens marquoient dans leur affiche qu'ils joueroient ce jour-là, pour la première fois, une tragédie nouvelle de don Gabriel Triaquero [9].





CHAPITRE V.

Gil Blas va à la comédie où il voit jouer une tragédie nouvelle. Succès de la pièce. Génie du public de Valence.



JE m'arrêtai quelques momens à la porte pour confidérer les perfonnes qui entroient. J'en remarquai de toutes les façons. Je vis des cavaliers de bonne mine & richement habillés, & des figures auffi plates que mal vêtues. J'aperçus des dames titrées qui defcendoient de leurs carroffes pour aller occuper les loges qu'elles avoient fait retenir, & des avanturières qui alloient amorcer des dupes. Ce concours confus de toute forte de fpectateurs m'infpira l'envie d'en augmenter le nombre. Comme je me difpofois à prendre un billet pour entrer, le gouverneur & fon époufe arrivèrent. Ils me démêlèrent dans la foule, & m'ayant fait appeler, ils m'entraînèrent dans leur loge où je me plaçai derrière eux, de manière que je pouvois facilement parler à l'un & à l'autre.

Je trouvai la falle remplie de monde depuis le haut jufqu'en bas, un parterre très-ferré, & un théâtre chargé de chevaliers des trois ordres militaires. Voilà, dis-je à don Alphonfe, une nombreufe affemblée. Il ne faut pas vous étonner, me répondit-il ; la tragédie qu'on va repréfenter eft de don Gabriel Triaquero, furnommé le poëte à la mode. Dès que l'affiche des comédiens annonce une nouveauté de cet auteur, toute la ville de Valence eft en l'air : les hommes ainfi que les femmes ne s'entretiennent que de cette pièce, toutes les loges font retenues, & le jour de la première repréfentation, on fe tue à la porte pour entrer, quoique toutes les places foient au double, à la réferve du parterre qu'on refpecte trop pour ofer le mettre de mauvaife humeur. Quelle rage ! dis-je au gouverneur ; cette vive curiofité du public, cette furieufe impatience qu'il a d'entendre tout ce que don Gabriel produit de nouveau, me donne une haute idée du génie de ce poëte. N'allez pas fi vîte, répondit don Alphonfe ; il faut être en garde contre la prévention. Le public s'aveugle quelquefois fur des pièces où il y a de faux brillans, & il n'en connoît le prix qu'après l'impreffion.

Dans cet endroit de notre converfation, les acteurs parurent. Nous ceffâmes auffitôt de parler pour les écouter avec attention. Les applaudiffemens commencèrent dès la protafe ; à chaque vers, c'étoit un *brouhaha*, & à la fin

de chaque acte un battement de mains à faire croire que la salle s'abîmoit. Après la pièce, on me montra l'auteur qui alloit, de loge en loge, présenter modestement sa tête aux lauriers dont les seigneurs & les dames se préparoient à la couronner.

Nous retournâmes au palais du gouverneur, où bientôt arrivèrent trois ou quatre chevaliers. Il y vint aussi deux vieux auteurs estimés dans leur genre, avec un gentilhomme de Madrid, qui avoit de l'esprit & du goût. Ils avoient tous été à la comédie. Il ne fut question pendant le souper que de la pièce nouvelle : Messieurs, dit un chevalier de Saint-Jacques, que pensez-vous de cette tragédie ? N'en êtes-vous pas affectés comme moi ? N'est-ce pas là ce qui s'appelle un ouvrage achevé ? pensées sublimes, tendres sentimens, versification virile, rien n'y manque. En un mot, c'est un poëme sur le ton de la bonne compagnie. Je ne crois pas que personne en puisse penser autrement, dit un chevalier d'Alcantara. Cette pièce est pleine de tirades qu'Apollon semble avoir dictées, & de situations filées avec un art infini. Je m'en rapporte à monsieur, ajouta-t-il, en adressant la parole au gentilhomme castillan ; il me paroît connoisseur : je parie qu'il est de mon sentiment. Ne pariez point, monsieur le chevalier, lui répondit le gentilhomme avec un souris malin. Je ne suis pas de ce pays-ci : nous ne décidons point à Ma-

drid ſi promptement. Bien loin de juger d'une pièce que nous entendons pour la première fois, nous nous défions de ſes beautés, tant qu'elle n'eſt que dans la bouche des acteurs; quelque bien affectés que nous en ſoyons, nous ſuſpendons notre jugement juſqu'à ce que nous l'ayons lue, & véritablement, elle ne nous fait pas toujours ſur le papier le même plaiſir qu'elle nous a fait ſur la ſcène.

Nous examinons donc ſcrupuleuſement, pourſuivit-il, un poëme avant que de l'eſtimer. La réputation de ſon auteur, quelque grande qu'elle puiſſe être, ne peut nous éblouir; quand Lope de Vega même & Calderon donnoient des nouveautés, ils trouvoient des juges ſévères dans leurs admirateurs qui ne les ont élevés au comble de la gloire qu'après avoir jugé qu'ils en étoient dignes.

Oh! parbleu, interrompit le chevalier de Saint-Jacques, nous ne ſommes pas ſi timides que meſſieurs les Caſtillans. Nous n'attendons point, pour décider, qu'une pièce ſoit imprimée. Dès la première repréſentation, nous en connoiſſons tout le prix. Il n'eſt pas même beſoin que nous l'écoutions fort attentivement. Il ſuffit que nous ſçachions que c'eſt une production de don Gabriel, pour être perſuadés qu'elle eſt ſans défaut. Les ouvrages de ce poëte doivent ſervir d'époque à la naiſſance du bon goût. Les Lope & les Calderon n'étoient que des apprentifs, en comparaiſon de ce

grand maître du théâtre. Le gentilhomme qui regardoit Lope & Calderon comme les Sophocle & les Euripide des Efpagnols, fut choqué de ce difcours téméraire. Il s'échauffa. Quel facrilège dramatique! s'écria-t-il d'un ton animé. Puifque vous m'obligez, meffieurs, à juger fur la première repréfentation, je vous dirai que je ne fuis pas content de la tragédie nouvelle de votre don Gabriel. Loin de la regarder comme un chef-d'œuvre, je la trouve fort défectueufe. C'eft un poëme farci de traits plus brillans que folides. Les trois quarts des vers font mauvais ou mal rimés, les caractères mal formés ou mal foutenus, & les penfées fouvent très-obfcures.

Les deux auteurs qui étoient à table, & qui par une retenue auffi louable que rare, n'avoient rien dit, de peur d'être foupçonnés de jaloufie, ne purent s'empêcher d'applaudir des yeux au fentiment du gentilhomme ; ce qui me fit juger que leur filence étoit moins un effet de la perfection de l'ouvrage que de leur politique. Pour les chevaliers, ils recommencèrent à louer don Gabriel. Ils le placèrent même parmi les dieux. Cette apothéofe extravagante, & cette aveugle idolâtrie firent perdre patience au Caftillan qui, levant les mains au ciel, s'écria tout-à-coup comme par enthoufiafme : O divin Lope de Vega! rare & fublime génie qui avez laiffé un efpace immenfe entre vous & tous les Gabriels qui voudront vous atteindre,

& vous, moëlleux Calderon ! dont la douceur élégante & purgée d'épique eſt inimitable, ne craignez point tous deux que vos autels ſoient abattus par ce nouveau nourriſſon des Muſes [10] ! Il ſera bienheureux ſi la poſtérité dont vous ferez les délices, comme vous faites les nôtres, entend parler de lui.

Cette plaiſante apoſtrophe à laquelle perſonne ne s'étoit attendu, fit rire toute la compagnie qui ſe leva de table en belle humeur, & s'en alla. On me conduiſit, par ordre de don Alphonſe, à l'appartement qui m'avoit été préparé. J'y trouvai un bon lit où ma ſeigneurie s'étant couchée, s'endormit en déplorant, auſſi bien que le gentilhomme caſtillan, l'injuſtice que les ignorans faiſoient à Lope & à Calderon.





CHAPITRE VI.

Gil Blas, en ſe promenant dans les rues de Valence, rencontre un religieux qu'il croit reconnoître. Quel homme c'étoit que ce religieux.

OMME je n'avois pu voir toute la ville, le jour précédent, je me levai & je ſortis le lendemain dans l'intention de m'y promener encore. J'aperçus, dans la rue, un chartreux qui ſans doute alloit vaquer aux affaires de ſa communauté. Il marchoit les yeux baiſſés, & il avoit l'air ſi dévot, qu'il s'attiroit les regards de tout le monde. Il paſſa fort près de moi, & je crus voir en lui don Raphaël, cet avanturier qui tient une place ſi honorable dans le ſecond & le troiſième volumes de mon hiſtoire.

Je fus ſi étonné de cette rencontre, qu'au lieu d'aborder le moine, je demeurai immobile pendant quelques momens; ce qui lui donna le temps de s'éloigner de moi. Juſte ciel!

dis-je en moi-même, vit-on jamais deux visages plus reſſemblans ? Que faut-il que je penſe ? dois-je croire que c'eſt don Raphaël ? puis-je m'imaginer que ce n'eſt pas lui ? Je me ſentis trop curieux de ſçavoir la vérité pour en demeurer là. Je me fis enſeigner le chemin du couvent des chartreux, où je me rendis ſur le champ, dans l'eſpérance d'y revoir mon homme quand il y reviendroit, & bien réſolu de l'arrêter pour lui parler. Je n'eus pas beſoin de l'attendre pour être au fait. En arrivant à la porte du couvent, un autre viſage de ma connoiſſance tourna mon doute en certitude. Je reconnus, dans le frère portier, Ambroiſe de Lamela, mon ancien valet. Vous vous imaginez bien que ce ne fut pas ſans un extrême étonnement.

Notre ſurpriſe fut égale de part & d'autre de nous retrouver dans cet endroit. N'eſt-ce pas une illuſion ? lui dis-je en le ſaluant. Eſt-ce, en effet, un de mes amis qui s'offre à ma vue ? Il ne me reconnut pas d'abord, ou bien il feignit de ne me pas remettre, ce qui eſt plus vraiſemblable ; mais, conſidérant que la feinte étoit inutile, il prit l'air d'un homme qui tout-à-coup ſe reſſouvient d'une choſe oubliée. Ah ! ſeigneur Gil Blas, s'écria-t-il, pardon, ſi j'ai pu vous méconnoître. Depuis que je vis dans ce lieu ſaint, & que je m'attache à remplir les devoirs preſcrits par nos règles, je perds inſenſiblement la mémoire de ce que j'ai vu dans le

monde ; les images du ſiècle s'effacent de mon ſouvenir.

J'ai, lui dis-je, une véritable joie de vous revoir, après dix ans, ſous un habit ſi reſpectable. Et moi, me répondit-il, j'ai honte d'en paroître vêtu devant un homme qui a été témoin de la vie coupable que j'ai menée. Cet habit me la reproche ſans ceſſe. Hélas ! ajouta-t-il en pouſſant un ſoupir, pour être digne de le porter, il faudroit que j'euſſe toujours vécu dans l'innocence. A ce diſcours qui me charme, lui répliquai-je, mon cher frère, on voit clairement que le doigt du Seigneur vous a touché. Je vous le répète, j'en ſuis ravi, & je meurs d'envie d'apprendre de quelle manière miraculeuſe vous êtes entrés dans la bonne voie, vous & don Raphaël ; car je ſuis perſuadé que c'eſt lui que je viens de rencontrer dans la ville, habillé en chartreux. Je me ſuis repenti de ne l'avoir pas arrêté dans la rue pour lui parler, & je ſuis venu ici l'attendre pour réparer ma faute quand il rentrera.

Vous ne vous êtes point trompé, me dit Lamela ; c'eſt don Raphaël lui-même que vous avez vu. Et quant au détail que vous demandez, le voici. Après nous être ſéparés de vous auprès de Ségorbe, nous prîmes, le fils de Lucinde & moi, la route de Valence, dans le deſſein d'y faire quelque nouveau tour de notre métier. Le haſard voulut un jour que nous entraſſions dans l'égliſe des chartreux, dans le

temps que les religieux pſalmodioient dans le chœur. Nous nous attachâmes à les conſidérer, & nous éprouvâmes que les méchans ne peuvent ſe défendre d'honorer la vertu. Nous admirâmes la ferveur avec laquelle ils prioient Dieu, leur air mortifié & détaché des plaiſirs du ſiècle, de même que la ſérénité qui régnoit ſur leurs viſages, & qui marquoit ſi bien le repos de leurs conſciences.

En faiſant ces obſervations, nous tombâmes l'un & l'autre dans une rêverie qui nous devint ſalutaire. Nous comparâmes, en nous-mêmes, nos mœurs avec celles de ces bons religieux, & la différence que nous y trouvâmes nous remplit de trouble & d'inquiétude. Lamela, me dit don Raphaël lorſque nous fûmes hors de l'égliſe, comment te ſens-tu affecté de ce que nous venons de voir? Pour moi, je ne puis te le céler : je n'ai pas l'eſprit tranquille. Des mouvemens qui me ſont inconnus m'agitent, & pour la première fois de ma vie, je me reproche mes iniquités. Je ſuis dans la même diſpoſition, lui répondis-je ; les mauvaiſes actions que j'ai faites ſe ſoulèvent dans cet inſtant contre moi, & mon cœur qui n'avoit jamais ſenti de remords, en eſt préſentement déchiré. Ah! cher Ambroiſe, reprit mon camarade, nous ſommes deux brebis égarées que le Père céleſte, par pitié, veut ramener au bercail. C'eſt lui, mon enfant, c'eſt lui qui nous appelle. Ne ſoyons point ſourds à ſa

voix. Renonçons aux fourberies, quittons le libertinage où nous vivons, & commençons dès aujourd'hui à travailler férieufement au grand ouvrage de notre falut ; il faut paffer le refte de nos jours dans ce couvent, & les confacrer à la pénitence.

J'applaudis au fentiment de Raphaël, continua le frère Ambroife, & nous formâmes la généreufe réfolution de nous faire chartreux. Pour l'exécuter, nous nous adreffâmes au père prieur qui ne fçut pas fitôt notre deffein, que pour éprouver notre vocation, il nous fit donner des cellules, & traiter comme des religieux pendant une année entière. Nous fuivîmes les règles avec tant d'exactitude & de conftance, qu'on nous reçut parmi les novices ; nous étions fi contens de notre état, & fi pleins d'ardeur, que nous foutînmes courageufement les travaux du noviciat. Nous fîmes enfuite profeffion : après quoi don Raphaël ayant paru doué d'un génie propre aux affaires, fut choifi pour foulager un vieux père qui étoit alors procureur. Le fils de Lucinde, qui ne refpiroit que le recueillement intérieur, auroit mieux aimé employer tout fon temps à la prière, mais il fut obligé de facrifier fon goût pour l'oraifon au befoin qu'on avoit de lui. Il acquit une fi parfaite connoiffance des intérêts de la maifon, qu'on le jugea capable de remplacer le vieux procureur qui mourut trois ans après. Don Raphaël exerce actuellement cet emploi,

& l'on peut dire qu'il s'en acquitte au grand contentement de tous nos pères qui louent fort ſa conduite dans l'adminiſtration de notre temporel. Ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt que malgré le ſoin dont il eſt chargé de recueillir nos revenus, il ne paroit occupé que de l'éternité. Les affaires lui laiſſent-elles un moment de repos, il ſe plonge dans de profondes méditations. En un mot, c'eſt un des meilleurs ſujets de ce monaſtère.

J'interrompis, dans cet endroit, Lamela, par un tranſport de joie que je fis éclater à la vue de Raphaël qui arriva. Le voici, m'écriai-je, le voici ce ſaint procureur que j'attendois avec impatience. En même temps je courus au devant de lui, & je le tins pendant quelques momens embraſſé. Il ſe prêta de bonne grace à l'accolade, & ſans témoigner le moindre étonnement de me rencontrer, il me dit d'un ton de voix plein de douceur : Dieu ſoit loué, ſeigneur de Santillane, Dieu ſoit loué du plaiſir que j'ai de vous revoir. En vérité, repris-je, mon cher Raphaël, je prends toute la part poſſible à votre bonheur. Le frère Ambroiſe m'a raconté l'hiſtoire de votre converſion, & ce récit m'a charmé. Quel avantage pour vous deux, mes amis, de pouvoir vous flatter d'être de ce petit nombre d'élus qui doivent jouir d'une éternelle félicité !

Deux miſérables tels que nous, repartit le fils de Lucinde d'un air qui marquoit beau-

coup d'humilité, ne devroient pas concevoir une pareille efpérance ; mais le repentir des pécheurs leur fait trouver grace auprès du Père des miféricordes. Et vous, feigneur Gil Blas, ajouta-t-il, ne fongez-vous pas auffi à mériter qu'il vous pardonne les offenfes que vous lui avez faites ? Quelles affaires vous amènent à Valence ? n'y rempliriez-vous point, par malheur, quelque emploi dangereux ? Non, Dieu merci, lui répondis-je, depuis que j'ai quitté la cour, je mène une vie d'honnête homme ; tantôt, dans une terre que j'ai à quelques lieues de cette ville, je prends tous les plaifirs de la campagne, & tantôt je viens me réjouir avec le gouverneur de Valence, qui eft mon ami, & que vous connoiffez tous deux parfaitement.

Alors je leur contai l'hiftoire de don Alphonfe de Leyva. Ils l'écoutèrent avec attention, & quand je leur dis que j'avois porté, de la part de ce feigneur, à Samuel Simon, les trois mille ducats que nous lui avions volés, Lamela m'interrompit, & adreffant la parole à Raphaël : Père Hilaire, lui dit-il, à ce compte-là ce bon marchand ne doit plus fe plaindre d'un vol qui lui a été reftitué avec ufure, & nous devons avoir tous deux la confcience bien en repos fur cet article. Effectivement, dit le faint procureur, le frère Ambroife & moi, avant que d'entrer dans ce couvent, nous fîmes fecrètement tenir quinze cents ducats à Samuel Simon, par un honnête eccléfiaftique qui vou-

lut bien se donner la peine d'aller à Xelva faire cette restitution. Tant pis pour Samuel s'il a été capable de toucher cette somme après avoir été rembourſé du tout par le seigneur de Santillane. Mais, leur dis-je, vos quinze cents ducats lui ont-ils été fidèlement remis ? Sans doute, s'écria don Raphaël. Je répondrois de l'intégrité de l'eccléſiaſtique comme de la mienne. J'en ferois auſſi la caution, dit Lamela. C'eſt un ſaint prêtre accoutumé à ces ſortes de commiſſions, & qui a eu pour des dépôts à lui confiés deux ou trois procès qu'il a gagnés avec dépens. Cela étant, repris-je, il ne faut pas douter que la reſtitution n'ait été faite avec une ſcrupuleuſe fidélité.

Notre converſation dura quelque temps encore ; enſuite, nous nous ſéparâmes, eux en m'exhortant à avoir toujours devant les yeux la crainte du Seigneur, & moi, en me recommandant à leurs bonnes prières. J'allai ſur le champ trouver don Alphonſe. Vous ne devineriez jamais, lui dis-je, avec qui je viens d'avoir un long entretien. Je quitte deux vénérables chartreux de votre connoiſſance : l'un ſe nomme le père Hilaire, & l'autre le frère Ambroiſe. Vous vous trompez, me répondit don Alphonſe, je ne connois aucun chartreux. Pardonnez-moi, lui répliquai-je, vous avez vu à Xelva le frère Ambroiſe, commiſſaire de l'inquiſition, & le père Hilaire, greffier. O ciel ! s'écria le gouverneur avec ſurpriſe, feroit-il poſſible que

Raphaël & Lamela fuſſent devenus chartreux ! Oui, vraiment, lui répondis-je, il y a déjà quelques années qu'ils ont fait profeſſion. Le premier eſt procureur de la maiſon, & le ſecond eſt portier. L'un eſt maître de la caiſſe, & l'autre de la porte.

Le fils de don Céſar rêva quelques momens, puis branlant la tête : Monſieur le commiſſaire de l'inquiſition & ſon greffier, dit-il, m'ont bien la mine de jouer ici une nouvelle comédie. Cela peut être, lui répondis-je. Pour moi, qui les ai entretenus, je vous avouerai que je juge d'eux plus favorablement. Il eſt vrai qu'on ne voit point le fond des cœurs, mais, ſelon toutes les apparences, ce ſont deux fripons convertis. Cela ſe peut, reprit don Alphonſe ; il y a bien des libertins qui après avoir ſcandaliſé le monde par leurs déréglemens s'enferment dans les cloîtres pour en faire une rigoureuſe pénitence. Je ſouhaite que nos deux moines ſoient de ces libertins-là.

Hé ! pourquoi, lui dis-je, n'en ſeroient-ils pas ? Ils ont volontairement embraſſé l'état monaſtique, & il y a déjà long-temps qu'ils vivent en bons religieux. Vous me direz tout ce qu'il vous plaira, me repartit le gouverneur, je n'aime pas que la caiſſe du couvent ſoit entre les mains de ce père Hilaire dont je ne puis m'empêcher de me défier ; quand je me ſouviens de ce beau récit qu'il nous fit de ſes avantures, je tremble pour les char-

treux. Je veux croire avec vous qu'il a prjs le froc de très-bonne foi ; mais la vue de l'or peut réveiller ſa cupidité. Il ne faut pas mettre dans une cave un yvrogne qui a renoncé au vin.

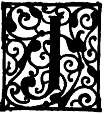
La défiance de don Alphonſe fut pleinement juſtifiée peu de jours après ; le père procureur & le frère portier diſparurent avec la caiſſe. Cette nouvelle qui ſe répandit auſſitôt dans la ville, ne manqua pas d'égayer les railleurs qui ſe réjouiſſent toujours du mal qui arrive aux moines rentés. Pour le gouverneur & moi, nous plaignîmes les chartreux, ſans nous vanter de connoître les deux apoſtats.





CHAPITRE VII.

Gil Blas retourne à son château de Llyrias : de la nouvelle agréable que Scipion lui apprit ; & de la réforme qu'ils firent dans leur domestique.



E passai huit jours à Valence dans le grand monde, vivant comme les comtes & les marquis. Spectacles, bals, concerts, festins, conversations avec les dames. Tous ces amusemens me furent procurés par monsieur & par madame la gouvernante, auxquels je fis si bien ma cour, qu'ils me virent à regret partir pour m'en retourner à Llyrias. Ils m'obligèrent même auparavant de leur promettre de me partager entr'eux & ma solitude. Il fut arrêté que je demeurerois pendant l'hyver à Valence, & pendant l'été dans mon château. Après cette convention, mes bienfaiteurs me laissèrent la liberté de les quitter pour aller jouir de leurs bienfaits. Je repris donc le chemin de Llyrias, fort satisfait de mon voyage.

Scipion, qui attendoit impatiemment mon retour, fut ravi de me revoir, & je redoublai sa joie par la fidèle relation que je lui fis de tout ce qui m'étoit arrivé. Et toi, mon ami, lui dis-je ensuite, quel usage as-tu fait ici des jours de mon absence ? T'es-tu bien diverti ? Autant, répondit-il, que le peut faire un serviteur qui n'a rien de si cher que la présence de son maître. Je me suis promené en long & en large dans nos petits états ; tantôt assis sur le bord de la fontaine qui est dans le bois, j'ai pris plaisir à contempler la beauté de ses eaux qui sont aussi pures que celles de la fontaine sacrée dont le bruit faisoit retentir la vaste forêt d'Albunea [11] ; & tantôt couché au pied d'un arbre, j'ai entendu chanter les fauvettes & les rossignols. Enfin j'ai chassé, j'ai pêché ; & ce qui m'a plus satisfait encore que tous ces amusemens, j'ai lu plusieurs livres aussi utiles que divertissans.

J'interrompis avec précipitation mon secrétaire, pour lui demander où il avoit pris ces livres. Je les ai trouvés, me dit-il, dans une belle bibliothèque qu'il y a dans ce château, & que maître Joachim m'a fait voir. Hé! dans quel endroit, repris-je, peut-elle être, cette prétendue bibliothèque ? N'avons-nous pas visité toute la maison le jour de notre arrivée ? Vous vous l'imaginez, me repartit-il. Mais apprenez que nous ne parcourûmes que trois pavillons, & que nous oubliâmes le quatrième. C'est là

que don Céſar, lorſqu'il venoit à Llyrias, employoit une partie de ſon temps à la lecture. Il y a dans cette bibliothèque de très-bons livres, qu'on vous a laiſſés comme une reſſource aſſurée contre l'ennui, quand nos jardins dépouillés de fleurs & nos bois de feuilles, n'auront plus de quoi vous en préſerver. Les ſeigneurs de Leyva n'ont pas fait les choſes à demi : ils ont ſongé à la nourriture de l'eſprit, auſſi bien qu'à celle du corps.

Cette nouvelle me cauſa une véritable joie. Je me fis conduire au quatrième pavillon qui m'offrit un ſpectacle bien agréable. Je vis une chambre dont je réſolus à l'heure même de faire mon appartement, comme don Céſar en avoit fait le ſien. Le lit de ce ſeigneur y étoit encore avec tous les ameublemens ; c'eſt-à-dire, une tapiſſerie à perſonnages, qui repréſentoit les Sabines enlevées par les Romains. De la chambre je paſſai dans un cabinet où régnoient tout autour des armoires baſſes, remplies de livres, ſur leſquels étoient les portraits de tous nos rois. Il y avoit auprès d'une fenêtre d'où l'on découvroit une campagne toute riante, un bureau d'ébène devant un grand ſopha de maroquin noir. Mais je donnai principalement mon attention à la bibliothèque. Elle étoit compoſée de philoſophes, de poëtes, d'hiſtoriens & d'un grand nombre de romans de chevalerie. Je jugeai que don Céſar aimoit cette dernière ſorte d'ouvrages, puiſqu'il en avoit fait une ſi

bonne provifion : j'avouerai, à ma honte, que je ne haïffois pas non plus ces productions, malgré toutes les extravagances dont elles font tiffues, foit que je ne fuffe pas alors un lecteur à y regarder de fi près, foit que le merveilleux rende les Efpagnols trop indulgens. Je dirai néanmoins pour ma juftification, que je prenois plus de plaifir aux livres de morale enjouée, & que Lucien, Horace, Erafme devinrent mes auteurs favoris.

Mon ami, dis-je à Scipion lorfque j'eus parcouru des yeux ma bibliothèque, voilà de quoi nous amufer; mais avant toutes chofes, nous en avons une autre à faire. Il faut réformer notre domeftique. C'eft un foin, me dit-il, que je veux vous épargner. Pendant votre abfence, j'ai bien étudié vos gens, & j'ofe me vanter de les connoître. Commençons par maître Joachim : je le crois un parfait fripon, & je ne doute point qu'il n'ait été chaffé de l'archevêché pour des fautes d'arithmétique qu'il aura faites dans fes mémoires de dépenfes. Cependant il faut le conferver pour deux raifons : la première, c'eft qu'il eft bon cuifinier; la feconde, c'eft que j'aurai toujours l'œil fur lui; j'épierai fes actions, & il faudra qu'il foit bien fin fi j'en fuis la dupe. Je lui dis hier que vous aviez deffein de renvoyer les trois quarts de vos domeftiques, & je remarquai que cette nouvelle lui fit de la peine. Il me témoigna même que fe fentant porté d'inclination à vous fervir, il

fe contenteroit de la moitié des gages qu'il a aujourd'hui, plutôt que de vous quitter : ce qui me fait foupçonner qu'il y a, dans ce hameau, quelque petite fille dont il voudroit bien ne pas s'éloigner. Pour l'aide de cuifine, pourfuivit-il, c'eft un yvrogne, & le portier un brutal dont nous n'avons pas befoin, non plus que du tireur. Je remplirai fort bien la place de ce dernier, comme je vous le ferai voir dès demain, puifque nous avons ici des fufils, de la poudre & du plomb. A l'égard des laquais, il y en a un qui eft Aragonois, & qui me paroît bon enfant. Nous garderons celui-là ; tous les autres font de fi mauvais fujets, que je ne vous confeillerois pas de les retenir, quand même il vous faudroit une centaine de valets.

Après avoir amplement délibéré fur cela, nous réfolûmes de nous en tenir au cuifinier, au marmiton, à l'Aragonois, & de nous défaire honnêtement de tout le refte : ce qui fut exécuté dès le jour même, moyennant quelques piftoles que Scipion tira de notre coffre-fort, & leur donna de ma part. Quand nous eûmes fait cette réforme, nous établîmes un ordre dans le château ; nous réglâmes les fonctions de chaque domeftique, & nous commençâmes à vivre à nos dépens. Je me ferois volontiers contenté d'un ordinaire frugal ; mais mon fecrétaire, qui aimoit les ragoûts & les bons morceaux, n'étoit pas un homme à laiffer

inutile le sçavoir-faire de maître Joachim. Il le mit si bien en œuvre, que nos dînés & nos soupés devinrent des repas de Bernardins.





CHAPITRE VIII.

Des amours de Gil Blas & de la belle Antonia.

DEUX jours après mon retour de Valence à Llyrias, Basile le laboureur, mon fermier, vint à mon lever me demander la permission de me présenter Antonia sa fille qui souhaitoit, disoit-il, avoir l'honneur de saluer son nouveau maître. Je lui répondis que cela me feroit plaisir. Il sortit & revint bientôt avec la belle Antonia. Je crois pouvoir donner cette épithète à une jeune fille de seize à dix-huit ans, qui joignoit à des traits réguliers le plus beau teint & les plus beaux yeux du monde. Elle n'étoit vêtue que de serge, mais une riche taille, un port majestueux & des graces qui n'accompagnent pas toujours la jeunesse, relevoient la simplicité de son habillement. Elle n'avoit point de coëffure; ses cheveux étoient seulement noués par derrière, avec un bouquet de fleurs, à la façon des Lacédémoniennes.

Lorfque je la vis entrer dans ma chambre, je fus auffi frappé de fa beauté, que les Paladins de la cour de Charlemagne le furent des appas d'Angélique, lorfque cette princeffe parut devant eux. Au lieu de recevoir Antonia d'un air aifé, & de lui dire des chofes flatteufes, & au lieu de féliciter fon père fur le bonheur d'avoir une fi charmante fille, je demeurai étonné, troublé, interdit; je ne pus prononcer un feul mot. Scipion qui s'aperçut de mon défordre, prit pour moi la parole, & fit les frais des louanges que je devois à cette aimable perfonne. Pour elle qui ne fut point éblouie de ma figure en robe de chambre & en bonnet de nuit, elle me falua fans être embarraffée de fa contenance, & me fit un compliment qui acheva de m'enchanter, quoiqu'il fût des plus communs. Cependant, tandis que mon fecrétaire, Bafile & fa fille fe faifoient réciproquement des civilités, je revins à moi, & comme fi j'euffe voulu compenfer le ftupide filence que j'avois gardé jufques-là, je paffai d'une extrémité à l'autre; je me répandis en difcours galans, & parlai avec tant de vivacité que j'alarmai Bafile qui me confidérant comme un homme qui alloit tout mettre en ufage pour féduire Antonia, fe hâta de fortir avec elle de mon appartement, dans la réfolution peut-être de la fouftraire à mes yeux pour jamais.

Scipion fe voyant feul avec moi, me dit en fouriant : Seigneur de Santillane, autre ref-

fource pour vous contre l'ennui. Je ne fçavois pas que votre fermier eût une fille fi jolie; je ne l'avois point encore vue, j'ai pourtant été deux fois chez lui. Il faut qu'il ait grand foin de la tenir cachée, & je lui pardonne. Malepefte! voilà un morceau bien friand! Mais, ajouta-t-il, je ne crois pas qu'il foit néceffaire qu'on vous le dife; elle vous a d'abord ébloui. Je m'en fuis aperçu. Je ne m'en défends pas, lui répondis-je. Ah! mon enfant, j'ai cru voir une fubftance célefte! elle m'a tout-à-fait embrafé d'amour; la foudre eft moins prompte que le trait qu'elle a lancé dans mon cœur.

Vous me raviffez, reprit mon fecrétaire avec tranfport, en m'apprenant que vous êtes enfin devenu amoureux. Il vous manquoit une maîtreffe pour jouir d'un parfait bonheur dans votre folitude. Grace au ciel, vous y avez préfentement toutes vos commodités. Je fçais bien, continua-t-il, que nous aurons un peu de peine à tromper la vigilance de Bafile, mais c'eft mon affaire, & je prétends, avant trois jours, vous procurer un entretien fecret avec Antonia. Monfieur Scipion, lui dis-je, peut-être pourriez-vous bien ne me pas tenir parole, quelque talent que vous ayez pour les amoureufes négociations. Mais c'eft ce que je ne fuis pas curieux d'éprouver. Je ne veux point tenter la vertu de cette fille qui me paroît mériter que j'aie d'autres fentimens pour elle. Ainfi, loin d'exiger de votre zèle que vous m'aidiez à

la déshonorer, j'ai deſſein de l'épouſer par votre entremiſe, pourvu que ſon cœur ne ſoit pas prévenu pour un autre. Je ne m'attendois pas, dit-il, à vous voir prendre ſi bruſquement le parti de vous marier. Tous les ſeigneurs de village, à votre place, n'en uſeroient pas ſi honnêtement ; ils n'auroient ſur Antonia des vues légitimes qu'après en avoir eu d'autres inutilement. Au reſte, ajouta-t-il, ne vous imaginez point que je condamne votre amour : au contraire, je l'approuve fort. La fille de votre fermier mérite l'honneur que vous lui voulez faire, ſi elle peut vous donner un cœur tout neuf & ſenſible à vos bontés. C'eſt, ajouta-t-il, ce que je ſçaurai dès aujourd'hui, par la converſation que j'aurai avec ſon père, & peut-être avec elle.

Mon confident étoit un homme exact à tenir ſes promeſſes. Il alla voir ſecrètement Baſile, & le ſoir il vint me trouver dans mon cabinet où je l'attendois avec une impatience mêlée de crainte. Il avoit un air gai dont je tirai un bon augure. Si j'en crois, lui dis-je, ton viſage riant, tu viens m'annoncer que je ſerai bientôt au comble de mes déſirs. Oui, mon cher maître, me répondit-il, tout vous rit. J'ai entretenu Baſile & ſa fille ; je leur ai déclaré vos intentions. Le père eſt ravi que vous ayez envie d'être ſon gendre, & je puis vous aſſurer que vous êtes du goût d'Antonia. O ciel ! interrompis-je, tout tranſporté de joie. Quoi !

j'aurois le bonheur de plaire à cette aimable perſonne ? N'en doutez pas, reprit-il, elle vous aime déjà. Je n'ai pas, à la vérité, tiré cet aveu de ſa bouche ; mais je m'en fie à la gaieté qu'elle a fait paroître quand elle a ſçu votre deſſein. Cependant, pourſuivit-il, vous avez un rival. Un rival! m'écriai-je en pâliſſant. Que cela ne vous alarme point, me dit-il, ce rival ne vous enlèvera pas le cœur de votre maîtreſſe ; c'eſt maître Joachim, votre cuiſinier. Ha, le pendart! dis-je, en faiſant un éclat de rire. Voilà donc pourquoi il a marqué tant de répugnance à quitter mon ſervice. Juſtement, répondit Scipion. Il a, ces jours paſſés, demandé en mariage Antonia qui lui a été poliment refuſée. Sauf ton meilleur avis, lui répliquai-je, il eſt à propos, ce me ſemble, de nous défaire de ce drôle-là avant qu'il apprenne que je veux épouſer la fille de Baſile. Un cuiſinier, comme tu ſçais, eſt un rival dangereux. Vous avez raiſon, repartit mon confident, il faut en purger notre domeſtique, par précaution. Je lui donnerai ſon congé dès demain matin, avant qu'il ſe mette à l'ouvrage, & vous n'aurez plus rien à craindre ni de ſes ſauces ni de ſon amour. Je ſuis pourtant, continua-t-il, un peu fâché de perdre un ſi bon cuiſinier ; mais je ſacrifie ma gourmandiſe à votre ſûreté. Tu ne dois pas, lui dis-je, tant le regretter, ſa perte n'eſt point irréparable : je vais faire venir de Valence un cuiſinier qui le vaudra bien. En

effet, j'écrivis auſſitôt à don Alphonſe, je lui mandai que j'avois beſoin d'un cuiſinier, &, dès le jour ſuivant, il m'en envoya un qui conſola d'abord Scipion.

Quoique ce zélé ſecrétaire m'eût dit qu'il s'étoit aperçu qu'Antonia s'applaudiſſoit au fond de ſon âme d'avoir fait la conquête de ſon ſeigneur, je n'oſois me fier à ſon rapport. J'appréhendois qu'il ne ſe fût laiſſé tromper par de fauſſes apparences. Pour en être plus ſûr, je réſolus de parler moi-même à la belle Antonia. Dans ce deſſein, je me rendis chez Baſile à qui je confirmai ce que mon ambaſſadeur lui avoit dit. Ce bon laboureur, homme ſimple & plein de franchiſe, après m'avoir écouté, me témoigna que c'étoit avec une extrême ſatisfaction qu'il m'accordoit ſa fille. Mais, ajouta-t-il, ne croyez pas au moins que ce ſoit à cauſe de votre titre de ſeigneur de village. Quand vous ne feriez encore qu'intendant de don Céſar & de don Alphonſe, je vous préférerois à tous les autres amoureux qui ſe préſenteroient : j'ai toujours eu de l'inclination pour vous, & tout ce qui me fâche, c'eſt qu'Antonia n'ait pas une groſſe dot à vous apporter. Je ne lui en demande aucune, lui dis-je ; ſa perſonne eſt le ſeul bien où j'aſpire. Votre ſerviteur très-humble, s'écria-t-il, ce n'eſt point là mon compte ; je ne ſuis point un gueux pour marier ainſi ma fille ; Baſile de Buenetrigo[12] eſt en état, Dieu merci, de la doter, & je veux qu'elle vous donne

à ſouper, ſi vous lui donnez à dîner : en un mot, le revenu de ce château n'eſt que de cinq cents ducats, je le ferai monter à mille, en faveur de ce mariage.

J'en paſſerai par tout ce qu'il vous plaira, mon cher Baſile, lui répliquai-je ; nous n'aurons point enſemble de diſpute d'intérêt. Nous ſommes tous deux d'accord ; il ne s'agit plus que d'avoir le conſentement de votre fille. Vous avez le mien, me dit-il, eſt-ce que cela ne vous ſuffit point ? Pas tout-à-fait, lui répondis-je ; ſi le vôtre m'eſt néceſſaire, le ſien l'eſt auſſi. Le ſien dépend du mien, reprit-il ; je voudrois bien qu'elle oſât ſouffler devant moi. Antonia, lui repartis-je, ſoumiſe à l'autorité paternelle, eſt prête ſans doute à vous obéir aveuglément ; mais je ne ſçais ſi dans cette occaſion elle le fera ſans répugnance, &, pour peu qu'elle en eût, je ne me conſolerois jamais d'avoir fait ſon malheur : enfin, ce n'eſt pas aſſez que j'obtienne de vous ſa main, il faut qu'elle ſouſcrive au don que vous m'en faites. Oh dame ! dit Baſile, je n'entends pas toutes ces philoſophies : parlez vous-même à Antonia, & vous verrez, ou je me trompe fort, qu'elle ne demande pas mieux que d'être votre femme. En achevant ces paroles, il appela ſa fille & me laiſſa un moment avec elle.

Pour profiter d'un temps ſi précieux, j'entrai d'abord en matière : Belle Antonia, lui dis-je, décidez de mon ſort. Quoique j'aie l'aveu de

votre père, ne vous imaginez pas que je veuille m'en prévaloir pour faire violence à vos ſentimens. Quelque charmante que ſoit votre poſſeſſion, j'y renonce ſi vous me dites que je ne la devrai qu'à votre ſeule obéiſſance. C'eſt ce que je n'ai garde de vous dire, me répondit Antonia, en rougiſſant un peu; votre recherche m'eſt trop agréable pour qu'elle me puiſſe faire de la peine, & j'applaudis au choix de mon père, au lieu d'en murmurer. Je ne ſçais, continua-t-elle, ſi je fais bien ou mal de vous parler ainſi; mais ſi vous me déplaiſiez, je ſerois aſſez franche pour vous l'avouer; pourquoi ne pourrois-je pas vous dire le contraire auſſi librement?

A ces mots que je ne pus entendre ſans en être charmé, je mis un genouil à terre devant Antonia, & dans l'excès de mon raviſſement, lui prenant une de ſes belles mains, je la baiſai d'un air tendre & paſſionné : Ma chère Antonia, lui dis-je, votre franchiſe m'enchante; continuez, que rien ne vous contraigne; vous parlez à votre époux, que votre âme ſe découvre tout entière à ſes yeux. Je puis donc me flatter que vous ne verrez pas ſans plaiſir lier votre fortune à la mienne. Baſile qui arriva dans cet inſtant, m'empêcha de pourſuivre. Impatient de ſçavoir ce que ſa fille m'avoit répondu, & prêt à la gronder ſi elle eût marqué la moindre averſion pour moi, il vint me rejoindre. Hé bien! me dit-il, êtes-

vous content d'Antonia ? J'en ſuis ſi ſatisfait, lui répondis-je, que je vais dès ce moment m'occuper des apprêts de mon mariage. En diſant cela, je quittai le père & la fille pour aller tenir conſeil là-deſſus avec mon ſecrétaire.





CHAPITRE IX.

Noces de Gil Blas & de la belle Antonia, de quelle façon elles se firent, quelles perfonnes y affiftèrent, & de quelles réjouiffances elles furent fuivies.



UOIQUE je n'euffe pas befoin de la permiffion des feigneurs de Leyva pour me marier, nous jugeâmes, Scipion & moi, que je ne pouvois honnêtement me difpenfer de leur communiquer le deffein que j'avois d'époufer la fille de Bafile, & de leur en demander même leur agrément par politeffe.

Je partis auffitôt pour Valence où l'on fut auffi furpris de me voir que d'apprendre le fujet de mon voyage. Don Céfar & don Alphonfe qui connoiffoient Antonia pour l'avoir vue plus d'une fois, me félicitèrent de l'avoir choifie pour femme. Don Céfar furtout m'en fit compliment avec tant de vivacité, que fi je ne l'euffe pas cru un feigneur revenu de certains amufemens, je l'aurois foupçonné d'avoir été quelquefois à Llyrias, moins pour y voir fon

château que fa petite fermière. Pour peu que j'euffe été défiant & jaloux de mon naturel, j'aurois pu faire des réflexions défagréables là-deffus. Ce que je ne fis point, tant j'étois perfuadé de la fageffe de ma future. Séraphine, de fon côté, après m'avoir affuré qu'elle prendroit toujours beaucoup de part à ce qui me regarderoit, me dit qu'elle avoit entendu parler d'Antonia très-avantageufement. Mais ajouta-t-elle par malice, & comme pour me reprocher l'indifférence dont j'avois payé l'amour de Séphora, quand on ne m'auroit pas vanté fa beauté, je m'en fierois bien à votre goût, dont je connois la délicateffe.

Don Céfar & fon fils ne fe contentèrent pas d'approuver mon mariage, ils me déclarèrent qu'ils en vouloient faire tous les frais. Reprenez, me dirent-ils, le chemin de Llyrias, & demeurez-y tranquille jufqu'à ce que vous entendiez parler de nous. Ne faites point de préparatifs pour vos noces, c'eft un foin dont nous nous chargeons. Pour me conformer à leurs volontés, je retournai à mon château. J'avertis Bafile & fa fille des intentions de nos protecteurs, & nous attendîmes de leurs nouvelles le plus patiemment qu'il nous fut poffible. Nous n'en reçûmes point pendant huit jours. En récompenfe, le neuvième, nous vîmes arriver un carroffe à quatre mulets, dans lequel il y avoit des couturiers qui apportoient de belles étoffes de foie pour habiller la mariée,

& qu'efcortoient plufieurs gens de livrée, montés fur de très-beaux chevaux. L'un d'entr'eux me remit une lettre de la part de don Alphonfe. Ce feigneur me mandoit qu'il feroit le lendemain à Llyrias avec fon père & fon époufe, & que la cérémonie de mon mariage fe feroit le jour fuivant par le grand vicaire de Valence. Véritablement don Céfar, fon fils & Séraphine ne manquèrent pas de fe rendre à mon château avec cet eccléfiaftique, tous quatre dans un carroffe à fix chevaux, précédé d'un autre à quatre où étoient les femmes de Séraphine, & fuivi des gardes du gouverneur.

Madame la gouvernante fut à peine arrivée au château, qu'elle témoigna une extrême impatience de voir Antonia qui, de fon côté, ne fçut pas plutôt la venue de Séraphine, qu'elle accourut pour la faluer & lui baifer la main; ce qu'elle fit de fi bonne grace que toute la compagnie l'admira. Hé bien! madame, dit don Céfar à fa belle-fille, que penfez-vous d'Antonia? Santillane pouvait-il faire un meilleur choix? Non, répondit Séraphine, ils font tous deux dignes l'un de l'autre. Je ne doute pas que leur union ne foit très-heureufe. Enfin chacun donna des louanges à ma future, & fi on la loua fort fous fon habit de ferge, on en fut encore plus charmé lorfqu'elle parut fous un plus riche habillement. Il fembloit qu'elle n'en eût jamais porté d'autres, tant fon air étoit noble & fon action aifée.

Le moment où je devois par un doux hymen voir attaché mon sort au sien, étant arrivé, don Alphonse me prit par la main pour me conduire à l'autel, & Séraphine fit le même honneur à la mariée. Nous nous rendîmes tous deux, dans cet ordre, à la chapelle du hameau, où le grand vicaire nous attendoit pour nous marier, & cette cérémonie se fit aux acclamations des habitants de Llyrias & de tous les riches laboureurs des environs, que Basile avoit invités aux noces d'Antonia. Ils avoient avec eux leurs filles qui s'étoient parées de rubans & de fleurs, & qui tenoient dans leurs mains des tambours de basque. Nous retournâmes ensuite au château, où par les soins de Scipion l'ordonnateur du festin, il se trouva trois tables dressées ; l'une pour les seigneurs, l'autre pour les personnes de leur suite, & la troisième qui étoit la plus grande, pour tous ceux qui avoient été conviés. Antonia fut de la première, madame la gouvernante l'ayant ainsi voulu ; je fis les honneurs de la seconde, & Basile se mit à celle des villageois. Pour Scipion, il ne s'assit à aucune table. Il ne faisoit qu'aller & venir de l'une à l'autre, donnant son attention à faire bien servir & contenter tout le monde.

C'étoit par les cuisiniers du gouverneur que le repas avoit été préparé, ce qui suppose qu'il n'y manquoit rien. Les bons vins dont maître Joachim avoit fait provision pour moi, y furent

prodigués ; les convives commençoient à s'échauffer, l'allégreſſe régnoit par tout, quand elle fut tout-à-coup troublée par un incident qui m'alarma. Mon ſecrétaire étant dans une ſalle où je mangeois avec les principaux officiers de don Alphonſe & les femmes de Séraphine, tomba ſubitement en foibleſſe, & perdit toute connoiſſance.. Je me levai pour aller à ſon ſecours, & tandis que je m'occupois à lui faire reprendre ſes eſprits, une de ces femmes s'évanouit auſſi. Toute la compagnie jugea que ce double évanouiſſement renfermoit quelque myſtère. Comme en effet il en cachoit un qui ne tarda guère à s'éclaircir, car bientôt après Scipion étant revenu à lui, me dit tout bas : Faut-il que le plus beau de vos jours ſoit le plus déſagréable des miens ! On ne peut éviter ſon malheur, ajouta-t-il, je viens de retrouver ma femme dans une ſuivante de Séraphine.

Qu'entens-je ! m'écriai-je ; cela n'eſt pas poſſible. Quoi ! tu ſerois l'époux de cette dame qui vient de ſe trouver mal en même temps que toi ? Oui, monſieur, me répondit-il, je ſuis ſon mari, & la fortune, je vous jure, ne pouvoit me jouer un plus vilain tour que de la préſenter à mes yeux. Je ne ſçais, repris-je, mon ami, quelles raiſons tu as de te plaindre de ton épouſe ; mais, quelque ſujet qu'elle t'en ait donné, de grace, contrains-toi, ſi je te ſuis cher ; ne trouble point cette fête en laiſſant éclater ton reſſentiment. Vous ſerez content de moi,

repartit Scipion; vous allez voir ſi je ne ſçais pas bien diſſimuler.

En parlant de cette ſorte, il s'avança vers ſa femme à qui ſes compagnes avoient auſſi rendu l'uſage des ſens, & l'embraſſant avec autant de vivacité que s'il eût été ravi de la revoir : Ah! ma chère Béatrix, lui dit-il, le ciel enfin nous rejoint après dix ans de ſéparation. O moment plein de douceur pour moi! J'ignore, lui répondit ſon épouſe, ſi vous avez effectivement quelque joie de me rencontrer ; mais du moins ſuis-je bien perſuadée que je ne vous ai donné aucun juſte ſujet de m'abandonner. Quoi! vous me trouvez une nuit avec le ſeigneur don Fernand de Leyva qui étoit amoureux de Julie ma maîtreſſe, & dont je ſervois la paſſion ; vous vous mettez dans l'eſprit que je l'écoute aux dépens de votre honneur & du mien. Là-deſſus la jalouſie vous renverſe la cervelle, vous quittez Tolède & me fuyez comme un monſtre, ſans me demander un éclairciſſement. Qui de nous deux, s'il vous plaît, eſt le plus en droit de ſe plaindre? C'eſt vous, ſans contredit, lui répliqua Scipion. Sans doute, reprit-elle, c'eſt moi. Don Fernand, peu de temps après votre départ de Tolède, épouſa Julie auprès de qui j'ai demeuré tant qu'elle a vécu, & depuis qu'une mort prématurée nous l'a ravie, je ſuis au ſervice de madame ſa ſœur qui peut vous répondre, auſſi bien que toutes ſes femmes, de la pureté de mes mœurs.

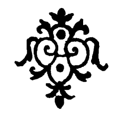
Mon ſecrétaire, à ce diſcours dont il ne pouvoit prouver la fauſſeté, prit ſon parti de bonne grace. Encore une fois, dit-il à ſon épouſe, je reconnois ma faute, & je vous en demande humblement pardon devant cette honorable aſſiſtance. Alors intercédant pour lui, je priai Béatrix d'oublier le paſſé, l'aſſurant que ſon mari ne ſongeroit déſormais qu'à lui donner de la ſatisfaction. Elle ſe rendit à ma prière, & toute la compagnie applaudit à la réunion de ces deux époux. Pour mieux la célébrer, on les fit aſſeoir à table l'un auprès de l'autre; on leur porta des *brindes* [13]; chacun leur fit fête; on eût dit que le feſtin ſe faiſoit plutôt à l'occaſion de leur raccommodement que de mes noces.

La troiſième table fut la première que l'on abandonna. Les jeunes villageois préférant l'amour à la bonne chère, la quittèrent pour former des danſes avec les jeunes payſannes qui, par le bruit de leurs tambours de baſque, attirèrent bientôt les perſonnes des autres tables, & leur inſpirèrent l'envie de ſuivre leur exemple. Voilà tout le monde en mouvement. Les officiers du gouverneur ſe mirent à danſer avec les ſoubrettes de la gouvernante, les ſeigneurs même ſe mêlèrent parmi les danſeurs; don Alphonſe danſa une ſarabande avec Séraphine, & don Céſar une autre avec Antonia qui vint enſuite me prendre, & qui ne s'en acquitta pas mal pour une perſonne qui n'avoit que quel-

ques principes de danſe qu'elle avoit reçus à Albaraſin chez une bourgeoiſe de ſes parentes. Pour moi qui, comme je l'ai déjà dit, avois appris à danſer chez la marquiſe de Chaves, je parus à l'aſſemblée un grand danſeur. A l'égard de Béatrix & de Scipion, ils commencèrent à s'entretenir en particulier, pour ſe rendre compte mutuellement de ce qui leur étoit arrivé pendant qu'ils avoient été ſéparés, mais leur converſation fut interrompue par Séraphine qui venant d'être informée de leur reconnoiſſance, les fit appeler pour leur en témoigner ſa joie : Mes enfans, leur dit-elle, dans ce jour de réjouiſſance, c'eſt un ſurcroît de ſatisfaction pour moi de vous voir tous deux rendus l'un à l'autre. Ami Scipion, ajouta-t-elle, je vous remets votre épouſe en vous proteſtant qu'elle a toujours tenu une conduite irréprochable; vivez ici avec elle en bonne intelligence. Et vous, Béatrix, attachez-vous à Antonia, & ne lui ſoyez pas moins dévouée que votre mari l'eſt au ſeigneur de Santillane. Scipion ne pouvant plus, après cela, regarder ſa femme que comme une autre Pénélope, promit d'avoir pour elle toutes les conſidérations imaginables.

Les villageois & villageoiſes après avoir danſé toute la journée ſe retirèrent dans leurs maiſons ; mais on continua la fête dans le château. Il y eut un magnifique ſouper, & lorſqu'il fut queſtion de s'aller coucher, le grand

vicaire bénit le lit nuptial; Séraphine déshabilla la mariée, & les ſeigneurs de Leyva me firent le même honneur. Ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que les officiers du gouverneur & les femmes de la gouvernante s'aviſèrent, pour ſe réjouir, de faire la même cérémonie. Ils déshabillèrent Béatrix & Scipion qui, pour rendre la ſcène plus comique, ſe laiſſèrent gravement dépouiller & mettre au lit.





CHAPITRE X.

Suites du mariage de Gil Blas & de la belle Antonia. Commencement de l'hiſtoire de Scipion.



DÈS le lendemain de mes noces, les ſeigneurs de Leyva retournèrent à Valence, après m'avoir donné mille nouvelles marques d'amitié ; ſi bien que mon ſecrétaire & moi nous demeurâmes ſeuls au château avec nos femmes & nos valets.

Le ſoin que nous prîmes l'un & l'autre de plaire à ces dames ne fut pas inutile. J'inſpirai en peu de temps à mon épouſe autant d'amour que j'en avois pour elle, & Scipion fit oublier à la ſienne les chagrins qu'il lui avoit cauſés. Béatrix, qui avoit l'eſprit ſouple & liant, s'inſinua ſans peine dans les bonnes graces de ſa nouvelle maîtreſſe, & gagna ſa confiance. Enfin, nous nous accordâmes tous quatre à merveille, & nous commençâmes à jouir d'un ſort fort digne d'envie. Tous nos jours couloient dans les plus doux amuſemens. Antonia étoit

fort férieufe, mais nous étions très-gais, Béatrix & moi, & quand nous ne l'aurions pas été, il fuffifoit que Scipion fût avec vous pour ne point engendrer de mélancolie. C'étoit un homme incomparable pour la fociété, un de ces perfonnages comiques qui n'ont qu'à fe montrer pour égayer une compagnie.

Un jour qu'il nous prit fantaifie, après le dîner, d'aller faire la fiefte dans l'endroit le plus agréable du bois, mon fecrétaire fe trouva de fi belle humeur qu'il nous ôta l'envie de dormir par fes difcours réjouiffans : Tais-toi, lui dis-je, mon ami. Il n'y a pas moyen de s'affoupir en t'écoutant ; ou bien, puifque tu nous empêches de nous livrer au fommeil, fais-nous donc quelque récit digne de notre attention. Très-volontiers, me répondit-il. Voulez-vous que je vous raconte l'hiftoire du roi Pélage ? J'aimerois mieux entendre la tienne, lui répliquai-je ; mais c'eft un plaifir que tu n'as pas jugé à propos de me donner depuis que nous vivons enfemble, & que je n'aurai jamais apparemment. D'où vient ? me dit-il. Si je ne vous ai pas conté mon hiftoire, c'eft que vous ne m'avez pas témoigné le moindre défir de la fçavoir. Ce n'eft donc pas ma faute, fi vous ignorez mes avantures, & pour peu que vous foyez curieux de les apprendre, je fuis prêt à fatisfaire votre curiofité. Antonia, Béatrix & moi, nous le prîmes au mot, & nous nous difpofâmes à prêter une oreille attentive

à ſon récit qui ne pouvoit faire ſur nous qu'un bon effet, ſoit en nous divertiſſant, ſoit en nous excitant au ſommeil.

Je ſerois, dit Scipion, fils d'un grand de la première claſſe, ou tout au moins de quelque chevalier de Saint-Jacques ou d'Alcantara, ſi cela eût dépendu de moi. Mais comme on ne ſe choiſit point un père, vous ſçaurez que le mien nommé Torribio Scipion, étoit un honnête archer de la ſainte Hermandad. En allant & venant ſur les grands chemins où ſa profeſſion l'obligeoit d'être preſque toujours, il rencontra, par haſard un jour, entre Cuença & Tolède, une jeune bohémienne qui lui parut fort jolie. Elle étoit ſeule à pied, & portoit avec elle toute ſa fortune dans une eſpèce de havreſac qu'elle avoit ſur le dos : Où allez-vous ainſi, ma mignonne ? lui dit-il en adouciſſant ſa voix qu'il avoit naturellement très-rude. Seigneur cavalier, lui répondit-elle, je vais à Tolède, où j'eſpère gagner ma vie de façon ou d'autre en vivant honnêtement. Vos intentions ſont louables, reprit-il, & je ne doute pas que vous n'ayez plus d'une corde à votre arc. Oui, Dieu merci, repartit-elle, j'ai pluſieurs talens. Entre autres, je ſçais compoſer des pommades & des eſſences fort utiles aux dames, je dis la bonne avanture, je fais tourner le ſas pour retrouver les choſes perdues, & montre tout ce qu'on veut dans le miroir ou dans le verre.

Torribio jugeant qu'une pareille fille étoit

un parti avantageux pour un homme tel que lui qui avoit de la peine à vivre de ſon emploi, quoiqu'il ſçût fort bien le remplir, lui propoſa de l'épouſer. La bohémienne n'eut garde de mépriſer les vœux d'un officier de la ſainte confrérie. Elle accepta la propoſition avec plaiſir. Cela étant arrêté entr'eux, ils ſe rendirent tous deux en diligence à Tolède, où ils ſe marièrènt, & vous voyez en moi le digne fruit de ce noble hymenée. Ils s'établirent dans un fauxbourg où ma mère commença par débiter des pommades & des eſſences ; mais ne trouvant pas ce trafic aſſez lucratif, elle fit la devinereſſe. C'eſt alors qu'on vit pleuvoir chez elle les écus & les piſtoles ; mille dupes, de l'un & de l'autre ſexe, mirent bientôt en réputation la Coſcolina : c'eſt ainſi que ſe nommoit la bohémienne. Il venoit tous les jours quelqu'un la prier d'employer pour lui ſon miniſtère. Tantôt c'étoit un neveu indigent qui vouloit ſçavoir quand ſon oncle, dont il étoit unique héritier, partiroit pour l'autre monde, & tantôt c'étoit une fille qui ſouhaitoit d'apprendre ſi un cavalier dont elle reconnoiſſoit les ſoins, & qui lui promettoit de l'épouſer, lui tiendroit parole.

Vous obſerverez, s'il vous plaît, que les prédictions de ma mère étoient toujours favorables aux perſonnes à qui elle les faiſoit. Si par haſard elles s'accompliſſoient, à la bonne heure, & ſi l'on venoit lui reprocher que le contraire de ce qu'elle avoit prédit étoit arrivé, elle ré-

pondoit froidement qu'il falloit s'en prendre au démon qui, malgré la force des conjurations qu'elle employoit pour l'obliger à révéler l'avenir, avoit quelquefois la malice de la tromper.

Lorfque, pour l'honneur du métier, ma mère croyoit devoir faire paroître le diable dans fes opérations, c'étoit Torribio Scipion qui faifoit ce perfonnage, & qui s'en acquittoit parfaitement bien, la rudeffe de fa voix & la laideur de fon vifage lui donnant un air convenable à ce qu'il repréfentoit. Pour peu qu'on fût crédule, on étoit épouvanté de la figure de mon père. Mais un jour, par malheur, il vint un brutal de capitaine qui voulut voir le diable, & qui lui paffa fon épée au travers du corps. Le Saint Office, informé de la mort du diable, envoya fes officiers chez la Cofcolina dont ils fe faifirent auffi bien que de tous fes effets, & moi qui n'avois alors que fept ans, je fus mis à l'hôpital de *los Ninos*[14]. Il y avoit dans cette maifon de charitables eccléfiaftiques qui, bien payés pour avoir foin de l'éducation des pauvres orphelins, prenoient la peine de leur montrer à lire & à écrire. Ils crurent remarquer que je promettois beaucoup; ce qui fut caufe qu'ils me diftinguèrent des autres, & me choifirent pour faire leurs commiffions. Ils m'envoyoient en ville porter leurs lettres, j'allois & venois pour eux, & c'étoit moi qui répondois leurs meffes. Par reconnoiffance, ils

entreprirent de m'enſeigner la langue latine, mais ils s'y prirent trop rudement, & me traitèrent avec tant de rigueur, malgré les petits ſervices que je leur rendois, que ne pouvant y réſiſter, je m'échappai un beau jour, en faiſant une commiſſion, & bien loin de retourner à l'hôpital, je ſortis même de Tolède par le fauxbourg du côté de Séville.

Quoique j'euſſe à peine alors neuf ans accomplis, je ſentois déjà le plaiſir d'être libre & maître de mes actions. J'étois ſans argent & ſans pain, n'importe ; je n'avois point de leçons à étudier, ni de thèmes à compoſer. Après avoir marché pendant deux heures, mes petites jambes commencèrent à refuſer le ſervice. Je n'avois point encore fait de ſi longs voyages. Il fallut m'arrêter pour me repoſer. Je m'aſſis au pied d'un arbre qui bordoit le grand chemin. Là, pour m'amuſer, je tirai mon rudiment que j'avois dans ma poche, & le parcourus en badinant ; puis venant à me ſouvenir des férules & des coups de fouet qu'il m'avoit fait recevoir, j'en déchirai les feuillets, en diſant avec colère : Ah ! chien de livre, tu ne me feras plus répandre de pleurs. Tandis que j'aſſouviſſois ma vengeance en jonchant autour de moi la terre de déclinaiſons & de conjugaiſons, il paſſa par là un hermite à barbe blanche, qui portoit de larges lunettes, & qui avoit un air vénérable. Il s'approcha de moi, & s'il me conſidéra fort attentivement, je l'examinai

bien auſſi. Mon petit homme, me dit-il avec un ſouris, il me ſemble que nous venons tous deux de nous regarder bien tendrement, & que nous ne ſerions pas mal de demeurer enſemble dans mon hermitage qui n'eſt qu'à deux cents pas d'ici. Je ſuis votre ſerviteur, lui répondis-je aſſez bruſquement, je n'ai aucune envie d'être hermite. A cette réponſe, le bon vieillard fit un éclat de rire, & me dit en m'embraſſant : Il ne faut pas, mon fils, que mon habit vous faſſe peur ; s'il n'eſt pas beau, il eſt utile. Il me rend ſeigneur d'une retraite charmante & des villages voiſins dont les habitans m'aiment ou plutôt m'idolâtrent. Venez avec moi, ajouta-t-il, & ne craignez rien. Je vous revêtirai d'une jaquette ſemblable à la mienne. Si vous vous en trouvez bien, vous partagerez avec moi les douceurs de la vie que je mène, & ſi vous ne vous en accommodez point, non-ſeulement il vous ſera permis de me quitter, mais vous pouvez même compter qu'en nous ſéparant je ne manquerai pas de vous faire du bien.

Je me laiſſai perſuader, & je ſuivis le vieil hermite qui, chemin faiſant, me fit pluſieurs queſtions auxquelles je répondis avec une ingénuité que je n'ai pas toujours eue dans la ſuite. En arrivant à l'hermitage, il me préſenta quelques fruits que je dévorai, n'ayant rien mangé de toute la journée qu'un morceau de pain ſec, dont j'avois déjeuné le matin à l'hôpital. Le ſolitaire me voyant ſi bien jouer des mâchoires,

me dit : Courage, mon enfant, ne ménage point mes fruits ; j'en ai, graces au ciel, une ample provifion. Je ne t'ai pas amené ici pour te faire mourir de faim. Ce qui étoit très-véritable, car une heure après notre arrivée, il alluma du feu, embrocha un gigot de mouton, & tandis que je tournois la broche, il dreffa une petite table qu'il couvrit d'une ferviette affez malpropre, & fur laquelle il mit deux couverts, l'un pour lui & l'autre pour moi.

Quand la viande fut cuite, il la tira de la broche, & en coupa quelques pièces pour notre fouper qui ne fut pas un repas de brebis, puifque nous bûmes d'un excellent vin dont il avoit auffi bonne provifion : Hé bien ! mon poulet, me dit-il, lorfque nous fûmes hors de table, es-tu content de mon ordinaire ; ne vaut-il pas bien celui de ton hôpital ? Voilà de quelle façon tu feras traité tous les jours, fi tu demeures avec moi. Au refte, pourfuivit-il, tu ne feras dans cet hermitage que ce qu'il te plaira. J'exige de toi feulement que tu m'accompagnes toutes les fois que j'irai quêter dans les villages voifins ; tu me ferviras à conduire un bourriquet chargé de deux paniers que les payfans charitables rempliffent ordinairement d'œufs, de pain, de viande & de poiffon. Je ne te demande que cela. Il me femble que ce n'eft pas trop exiger de toi. Oh ! je ferai, lui dis-je, tout ce que vous voudrez, pourvu que vous ne m'obligiez point à apprendre le latin. Le frère

Chryfoftôme, c'étoit le nom du vieil hermite, ne put s'empêcher de rire de ma naïveté, & m'affura de nouveau qu'il ne prétendoit pas gêner mes inclinations.

Nous allâmes dès le lendemain à la quête avec l'ânon que je menois par le licou. Nous fîmes une copieufe récolte, chaque payfan fe faifant un plaifir de mettre quelque chofe dans nos paniers. L'un y jettoit un pain entier, l'autre une groffe pièce de lard, celui-ci une oye farcie, celui-là une perdrix. Que vous dirai-je? Nous apportâmes au logis des vivres pour plus de huit jours, ce qui marquoit bien l'eftime & l'amitié que les villageois avoient pour le frère. Il eft vrai qu'il leur étoit d'une grande utilité : il leur donnoit des confeils quand ils venoient le confulter ; il remettoit la paix dans les ménages où régnoit la difcorde, & marioit les filles qui lui paroiffoient fatiguées du célibat. Sçavoit-il que deux riches laboureurs étoient mal enfemble, il les alloit voir, & il faifoit fi bien qu'il les réconcilioit. Enfin il avoit des remèdes pour mille fortes de maladies, & apprenoit des oraifons aux femmes qui fouhaitoient d'avoir des enfans.

Vous voyez, par ce que je viens de dire, que j'étois bien nourri dans mon hermitage. Je n'y étois pas plus mal couché. Étendu fur de bonne paille fraîche, ayant fous ma tête un couffin de bure, & fur le corps une couverture de la même étoffe, je ne faifois qu'un fomme qui

duroit toute la nuit. Le frère Chryfoftôme qui m'avoit fait fête d'un habillement d'hermite, m'en fit un lui-même d'une de fes vieilles robes, & me nomma le petit frère Scipion. Sitôt que je parus dans les villages fous cet habit d'ordonnance, on me trouva fi gentil, que le bourriquet en fut plus chargé. C'étoit à qui en donneroit davantage au petit frère, tant on prenoit plaifir à voir fa figure.

La vie molle & fainéante que je menois avec le vieil hermite ne pouvoit déplaire à un garçon de mon âge. Auffi j'y pris tant de goût, que je l'aurois toujours continuée, fi les Parques ne m'euffent pas filé d'autres jours fort différens ; mais la deftinée que j'avois à remplir m'arracha bientôt à la molleffe, & me fit quitter le frère Chryfoftôme de la manière que je vais le raconter.

Je voyois fouvent ce vieillard travailler au couffin qui lui fervoit d'oreiller, il ne faifoit que le découdre & le recoudre, & je remarquai un jour qu'il mit de l'argent dedans. Cette obfervation fut fuivie d'un mouvement curieux, que je me promis de fatisfaire dès le premier voyage qu'il feroit à Tolède où il avoit coutume d'aller tout feul une fois la femaine. J'en attendis le jour impatiemment, fans avoir encore toutefois d'autre deffein que de contenter ma curiofité. Enfin le bonhomme partit, & je défis fon oreiller où je trouvai, parmi la laine qui le rempliffoit, la valeur peut-être

de cinquante écus en toutes fortes d'efpèces.

Ce tréfor apparemment étoit la reconnoiffance des payfans que l'hermite avoit guéris par des remèdes, & des payfannes qui avoient des enfans par la vertu de fes oraifons. Quoi qu'il en foit, je ne vis pas plutôt que c'étoit de l'argent que je pouvois impunément m'approprier, que mon naturel bohèmien fe déclara. Il me prit une envie de le voler qu'on ne pouvoit attribuer qu'à la force du fang qui couloit dans mes veines. Je cédai fans réfiftance à la tentation, je ferrai l'argent dans un fac de bure où nous mettions nos peignes & nos bonnets de nuit, enfuite, après avoir quitté mon habit d'hermite & repris celui d'orphelin, je m'éloignai de l'hermitage, croyant emporter dans mon fac toutes les richeffes des Indes.

Vous venez d'entendre mon coup d'effai, continua Scipion, & je ne doûte pas que vous ne vous attendiez à une fuite de faits de la même nature. Je ne tromperai point votre attente. J'ai encore d'autres pareils exploits à vous conter, avant que j'en vienne à mes actions louables ; mais j'y viendrai, & vous verrez par mon récit qu'un fripon peut fort bien devenir un honnête homme.

Tout enfant que j'étois, je ne fus pas affez fot pour reprendre le chemin de Tolède. C'eût été m'expofer au hafard de rencontrer le frère Chryfoftôme qui m'auroit fait rendre défagréablement fon magot. Je fuivis une autre route

qui me conduifit au village de Galves où je m'arrêtai dans une hôtellerie dont l'hôteffe étoit une veuve de quarante ans, qui avoit toutes les qualités requifes pour bien faire fes petites affaires. Cette femme n'eut pas plutôt jetté les yeux fur moi, que jugeant à mon habillement que je devois être un échappé de l'hôpital des orphelins, elle demanda qui j'étois & où j'allois. Je lui répondis qu'ayant perdu mon père & ma mère, je cherchois une condition. Mon enfant, me dit-elle, fçais-tu lire ? Je l'affurai que je lifois, & même que j'écrivois à merveilles. Véritablement je formois mes lettres & je les liois de façon que cela reffembloit un peu à de l'écriture, & c'en étoit affez pour les expéditions d'une taverne de village. Je te retiens donc à mon fervice, me répliqua l'hôteffe. Tu ne me feras pas inutile, tu tiendras ici regiftre de mes dettes actives & paffives. Je ne te donnerai point de gages, ajouta-t-elle, attendu qu'il vient dans cette hôtellerie d'honnêtes gens qui n'oublient pas les valets. Tu peux compter fur de bons petits profits.

J'acceptai le parti, me réfervant, comme vous pouvez croire, le droit de changer d'air, fitôt que le féjour de Galves cefferoit de m'être agréable. Dès que je me vis arrêté pour fervir dans cette hôtellerie, je me fentis l'efprit travaillé d'une grande inquiétude, & plus j'y penfois, plus ma crainte me fembloit bien fondée. Je ne voulois pas qu'on fçût que j'avois de

l'argent, & j'étois bien en peine de sçavoir où je le cacherois pour qu'il fût à couvert de toute main étrangère. Je ne connoiſſois pas encore aſſez la maiſon pour me fier aux endroits les plus propres à le recéler. Que les richeſſes cauſent d'embarras ! J'étois dans de continuelles alarmes. Je me déterminai pourtant à mettre mon ſac dans un coin de notre grenier où il y avoit de la paille, & le croyant là plus en ſureté qu'ailleurs, je me tranquilliſai autant qu'il me fut poſſible.

Nous étions trois domeſtiques dans cette maiſon, un gros garçon d'écurie, une jeune ſervante de Galice & moi. Chacun de nous tiroit tout ce qu'il pouvoit des voyageurs qui s'y arrêtoient. J'attrapois toujours de ces meſſieurs quelques pièces de menue monnoie, quand j'allois leur porter le mémoire de leur dépenſe. Ils donnoient auſſi quelque choſe au valet d'écurie pour avoir eu ſoin de leurs montures ; mais, pour la Galicienne, qui étoit l'idole des muletiers qui paſſoient par là, elle gagnoit plus d'écus que nous de maravédis. Je n'avois pas ſitôt reçu un ſol, que je le portois au grenier pour en groſſir mon tréſor, & plus je voyois augmenter mon bien, plus je ſentois que mon petit cœur s'y attachoit. Je baiſois quelquefois mes eſpèces, je les contemplois avec un raviſſement qui ne peut être compris que par les avares.

L'amour que j'avois pour mon tréſor m'obli-

geoit à l'aller viſiter trente fois par jour. Je rencontrois ſouvent ſur l'eſcalier l'hôteſſe, laquelle étant très-défiante de ſon naturel, fut curieuſe un jour de ſçavoir ce qui pouvoit, à tout moment, m'attirer au grenier. Elle y monta, & ſe mit à fureter partout, s'imaginant que je cachois peut-être dans ce galetas des choſes que je dérobois dans ſa maiſon. Elle n'oublia pas de remuer la paille qui couvroit mon ſac, & elle le trouva. Elle l'ouvrit, & voyant qu'il y avoit dedans des écus & des piſtoles, elle crut, ou fit ſemblant de croire, que je lui avois volé cet argent. Elle s'en ſaiſit à bon compte. Puis m'appelant petit miſérable, petit coquin, elle ordonna au garçon d'écurie, tout dévoué à ſes volontés, de m'appliquer une cinquantaine de bons coups de fouet, & après m'avoir ſi bien fait étriller, elle me mit à la porte en diſant qu'elle ne vouloit point ſouffrir chez elle de fripon. J'eus beau proteſter que je n'avois point volé l'hôteſſe, elle ſoutint le contraire, & on la crut plutôt que moi. C'eſt ainſi que les eſpèces du frère Chryſoſtôme paſſèrent des mains d'un voleur dans celles d'une voleuſe.

Je pleurai la perte de mon argent, comme on pleure la mort d'un fils unique, & ſi mes larmes ne me firent pas rendre ce que j'avois perdu, elles furent cauſe du moins que j'excitai la compaſſion de quelques perſonnes qui les virent couler, & entr'autres du curé de Galves,

qui paſſa près de moi par haſard. Il parut touché du triſte état où j'étois, & m'emmena au preſbytère avec lui. Là, pour gagner ma confiance, ou plutôt pour me tirer les vers du nez, il commença par me plaindre : Que ce pauvre enfant, s'écria-t-il d'un air plein de compaſſion, eſt digne de pitié de n'avoir perſonne qui prenne ſoin de lui ! Faut-il s'étonner ſi, livré à lui-même dans un âge ſi tendre, il a commis une mauvaiſe action ? Les hommes pendant le cours de leur vie ont bien de la peine à s'en défendre. Enſuite, m'adreſſant la parole : Mon fils, ajouta-t-il, de quel endroit d'Eſpagne êtes-vous, & qui ſont vos parens ? vous avez l'air d'un garçon de famille. Parlez-moi confidemment, & comptez que je ne vous abandonnerai point.

Le curé, par ce diſcours politique & charitable tout enſemble, m'engagea inſenſiblement à lui découvrir toutes mes affaires, ce que je fis avec beaucoup d'ingénuité. Je lui avouai tout. Après quoi, il me dit : Mon ami, quoiqu'il ne convienne guère aux hermites de théſauriſer, cela ne diminue pas votre faute : en volant le frère Chryſoſtôme, vous avez toujours péché contre l'article du Décalogue qui défend de dérober ; mais ce qui doit vous conſoler, c'eſt que je me charge d'obliger l'hôteſſe à rendre l'argent & de le faire tenir au frère dans ſon hermitage : vous pouvez dès à préſent avoir la conſcience en repos là-deſſus. C'étoit, je

vous l'avoue, de quoi je ne m'inquiétois guère. Le curé qui avoit ſon deſſein, n'en demeura pas là : Mon enfant, pourſuivit-il, je veux m'intéreſſer pour vous, & vous procurer une bonne condition. Je vous enverrai dès demain, par un muletier, à mon neveu le chanoine de la cathédrale de Tolède. Il ne refuſera pas, à ma prière, de vous recevoir au nombre de ſes laquais, qui ſont chez lui comme autant de bénéficiers qui vivent graſſement du revenu de ſa prébende ; vous ſerez là parfaitement bien, c'eſt une choſe dont je puis vous aſſurer.

Cette aſſurance fut ſi conſolante pour moi, que je ne ſongeai plus ni à mon ſac, ni aux coups de fouet que j'avois reçus. Je ne m'occupai l'eſprit que du plaiſir de vivre en bénéficier. Le jour ſuivant, tandis qu'on me faiſoit déjeûner, il arriva, ſelon les ordres du curé, un muletier au preſbytère avec deux mules bâtées & bridées. On m'aida à monter ſur l'une, le muletier s'élança ſur l'autre, & nous prîmes la route de Tolède. Mon compagnon de voyage étoit un homme de belle humeur, & qui ne demandoit qu'à ſe réjouir aux dépens du prochain : Mon petit cadet, me dit-il, vous avez un bon ami dans monſieur le curé de Galves. Il vous le fait bien voir. Il ne pouvoit vous donner une meilleure preuve de ſon affection que de vous placer auprès de ſon neveu le chanoine, que j'ai l'honneur de connoître, & qui, ſans contredit, eſt la perle de ſon cha-

pitre. Ce n'eſt point un de ces dévots dont le viſage pâle & maigre prêche la mortification ; c'eſt une groſſe face, un teint fleuri, une mine réjouie, un vivant qui ne ſe refuſe point aux plaiſirs qui ſe préſentent. Vous ſerez dans ſa maiſon comme un petit coq en pâte.

Le bourreau de muletier s'apercevant que je l'écoutois avec une grande ſatisfaction, continua de me vanter le bonheur dont je jouirois quand je ſerois valet du chanoine. Il ne ceſſa de m'en parler, juſqu'à ce qu'étant arrivés au village d'Obiſa, nous nous y arrêtâmes pour faire un peu repoſer nos mules. Là, par le plus grand bonheur du monde pour moi, j'appris qu'on me trompoit. Voici de quelle façon je fis cette découverte. Le muletier, allant & venant dans l'hôtellerie, laiſſa tomber par hasard de ſa poche un papier que j'eus l'adreſſe de ramaſſer ſans qu'il y prît garde, & que je trouvai moyen de lire pendant qu'il étoit à l'écurie. C'étoit une lettre adreſſée aux prêtres de l'hôpital des orphelins, & conçue dans ces termes :

« Meſſieurs, j'ai cru que la charité m'obligeoit à remettre entre vos mains un petit fripon qui s'eſt échappé de votre hôpital ; il me paroît avoir l'âge de l'eſprit, & mériter que vous ayez la bonté de le tenir enfermé chez vous. Je ne doute point qu'à force de corrections vous n'en faſſiez un garçon raiſonnable.

Que Dieu conſerve vos pieuſes & charitables ſeigneuries.

« Le curé de Galves. »

Lorſque j'eus achevé de lire cette lettre qui m'apprenoit les bonnes intentions de monſieur le curé, je ne demeurai pas incertain du parti que j'avois à prendre : ſortir de l'hôtellerie & gagner les bords du Tage à plus d'une lieue de là, fut l'ouvrage d'un moment. La crainte me prêta des aîles pour fuir les prêtres de l'hôpital des orphelins, où je ne voulois point abſolument retourner, tant j'étois dégoûté de la manière dont on y enſeignoit le latin. J'entrai dans Tolède auſſi gaiement que ſi j'euſſe ſçu où aller boire & manger. Il eſt vrai que c'eſt une ville de bénédiction, & dans laquelle un homme d'eſprit, réduit à vivre aux dépens d'autrui, ne ſçauroit mourir de faim. Mais j'étois encore bien jeune pour pouvoir me promettre de trouver moyen d'y ſubſiſter. Néanmoins la fortune me favoriſa. Je fus à peine dans la grande place, qu'un cavalier bien vêtu, auprès de qui je paſſai, me retint par le bras, & me dit : Petit garçon, veux-tu me ſervir ? je ferois bien aiſe d'avoir un laquais tel que toi. Et moi, lui répondis-je, un maître comme vous. Cela étant, reprit-il, tu es à moi dès ce moment, & tu n'as qu'à me ſuivre. Ce que je fis ſans répliquer.

Ce cavalier qui pouvoit avoir trente ans, ſe nommoit don Abel ; il logeoit dans un hôtel

garni, où il occupoit un aſſez bel appartement. C'étoit un joueur de profeſſion, & voici de quelle ſorte nous vivions enſemble. Le matin je lui hachois du tabac pour fumer cinq ou ſix pipes, je lui nettoyois ſes habits, & j'allois lui chercher un barbier pour le raſer & lui redreſſer ſa mouſtache. Après quoi il ſortoit pour aller courir les tripots d'où il ne revenoit au logis qu'entre onze heures & minuit. Mais tous les matins avant de ſortir, il avoit ſoin de tirer de ſa poche trois réaux qu'il me donnoit à dépenſer par jour, me laiſſant la liberté de faire ce qu'il me plairoit juſqu'à dix heures du ſoir; pourvu que je fuſſe à l'hôtel quand il rentroit, il étoit fort content de moi. Il me fit faire un pourpoint & un haut-de-chauſſes de livrée, avec quoi j'avois l'air d'un petit commiſſionnaire de coquettes. Je m'accommodois bien de ma condition & certainement je n'en pouvois trouver une plus convenable à mon humeur.

Il y avoit déjà près d'un mois que je menois une vie ſi heureuſe, lorſque mon patron me demanda ſi j'étois ſatisfait de lui, & ſur la réponſe que je fis qu'on ne pouvoit l'être davantage : Hé bien! reprit-il, nous partirons donc demain pour Séville où mes affaires m'appellent. Tu ne feras pas fâché de voir cette capitale de l'Andalouſie. *Qui n'a pas vu Séville*, dit le proverbe, *n'a rien vu.* Je lui témoignai que j'étois prêt à le ſuivre partout. Dès le même jour, le meſſager de Séville vint prendre

à l'hôtel garni un grand coffre où étoient toutes les nippes de mon maître, & le lendemain nous partîmes pour l'Andaloufie.

Le feigneur don Abel étoit fi heureux au jeu qu'il ne perdoit que quand il vouloit, ce qui l'obligeoit à changer fouvent de lieu pour fe dérober au reffentiment des dupes, & ce qui étoit la caufe de notre voyage. Étant arrivés à Séville, nous prîmes un logement dans un hôtel garni auprès de la porte de Cordoue, & nous recommençâmes à vivre comme à Tolède. Mais mon patron trouva de la différence entre ces deux villes. Il rencontra des joueurs qui jouoient auffi heureufement que lui dans les tripots de Séville; de forte qu'il en revenoit quelquefois fort chagrin. Un matin qu'il étoit encore de mauvaife humeur d'avoir perdu cent piftoles le jour précédent, il me demanda pourquoi je n'avois pas porté fon linge fale chez une dame qui avoit foin de le blanchir & de le parfumer : je répondis que je ne m'en étois pas fouvenu. Là deffus, fe mettant en colère, il m'appliqua fur le vifage une demi-douzaine de foufflets fi rudement, qu'il me fit voir plus de lumières qu'il n'y en avoit dans le temple de Salomon : Tenez, petit malheureux, me dit-il, voilà pour vous apprendre à devenir attentif à vos devoirs. Faudra-t-il donc que je fois après vous fans ceffe pour vous avertir de ce que vous avez à faire ? Pourquoi n'êtes-vous pas auffi habile à fervir qu'à manger? Ne

fçauriez-vous, puifque vous n'êtes pas une bête, prévenir mes ordres & mes befoins ? A ces mots, il fortit de fon appartement où il me laiffa très-mortifié d'avoir reçu des foufflets pour une faute fi légère, & bien réfolu d'en tirer vengeance fi l'occafion s'en préfentoit.

Je ne fçais quelle avanture lui arriva peu de temps après dans un tripot, mais un foir il revint fort échauffé : Scipion, me dit-il, j'ai réfolu d'aller en Italie, & je dois m'embarquer après demain fur un vaiffeau qui s'en retourne à Gênes. J'ai mes raifons pour faire ce voyage : je crois que tu voudras bien m'accompagner & profiter d'une fi belle occafion de voir le plus charmant pays qu'il y ait au monde. Je fis réponfe que je ne demandois pas mieux. Je témoignai même de l'impatience de voir l'Italie ; mais en même temps je me promis bien de difparoître au moment qu'il faudroit partir. Je m'imaginois par là me venger de mon maître, & je trouvois ce projet très-ingénieux. J'en étois fi content, que je ne pus m'empêcher de le communiquer à un vaillant de profeffion que je rencontrai dans la rue. Depuis que j'étois à Séville j'avois fait quelques mauvaifes connoiffances, & principalement celle-là. Je lui contai de quelle manière & pourquoi j'avois été fouffleté ; enfuite je lui dis le deffein que j'avois de quitter don Abel lorfqu'il feroit prêt à s'embarquer, & je lui demandai ce qu'il penfoit de ma réfolution.

Le brave fronça les sourcils en m'écoutant, & releva les crocs de sa moustache, puis blâmant gravement mon maître : Petit bonhomme, me dit-il, vous êtes un garçon déshonoré pour jamais, si vous vous en tenez à la frivole vengeance que vous méditez. Il ne suffit pas de laisser don Abel partir tout seul, ce ne seroit point assez le punir : il faut proportionner le châtiment à l'outrage. Il n'y a point à balancer. Enlevons-lui ses hardes & son argent, que nous partagerons en frères après son départ. Quoique j'eusse un penchant naturel à dérober, je fus effrayé de la proposition d'un vol de cette importance.

Cependant l'archi-fripon qui me la faisoit ne laissa pas de me persuader, & voici quel fut le succès de notre entreprise. Le brave qui étoit un homme grand & robuste, vint le lendemain sur la fin du jour me trouver à l'hôtel garni. Je lui montrai le coffre où mon maître avoit déjà serré ses nippes, & je lui demandai s'il pourroit, lui seul, porter un coffre si pesant ? Si pesant ! me dit-il, apprenez que lorsqu'il s'agit d'enlever le bien d'autrui, j'emporterois l'arche de Noé. En achevant ces paroles, il s'approcha du coffre, le mit sans peine sur ses épaules, & descendit l'escalier d'un pas léger. Je le suivis du même pas, & nous étions prêts d'enfiler la porte de la rue, quand don Abel que son heureuse étoile amena là si à propos pour lui, se présenta tout à coup devant nous.

Où vas-tu avec ce coffre? me dit-il. Je fus si troublé que je demeurai muet, & le brave, voyant le coup manqué, jeta le coffre à terre, & prit la fuite pour éviter les éclairciſſemens. Où vas-tu avec ce coffre? me dit mon maître pour la ſeconde fois. Monſieur, lui répondis-je plus mort que vif, je vais le faire porter au vaiſſeau ſur lequel vous devez demain vous embarquer pour Tolède. Hé! ſçais-tu, me répliqua-t-il, ſur quel vaiſſeau je dois faire ce voyage? Non, monſieur, lui repartis-je ; mais qui a langue va à Rome; je m'en ſerois informé ſur le port, & quelqu'un me l'auroit appris. A cette réponſe qui lui fut ſuſpecte, il me lança un regard furieux, je crus qu'il m'alloit encore ſouffleter. Qui vous a commandé, s'écria-t-il, de faire emporter mon coffre hors de cet hôtel? C'eſt vous-même, lui dis-je. Qui, moi? répondit-il avec ſurpriſe, je t'ai donné cet ordre? Aſſurément, repris-je, ſouvenez-vous du reproche que vous me fîtes il y a quelques jours? Ne me dites-vous pas, en me maltraitant, que vous vouliez que je prévinſſe vos ordres, & fiſſe de mon chef ce qu'il y auroit à faire pour votre ſervice. Or, pour me régler là-deſſus, je faiſois porter votre coffre au vaiſſeau. Alors le joueur remarquant que j'avois plus de malice qu'il n'avoit cru, me dit en me donnant mon congé d'un air froid : Allez, monſieur Scipion, que le ciel vous conduiſe. Vous avez trop d'eſprit pour votre âge. Je n'aime point à

jouer avec des gens qui ont tantôt une carte de plus, tantôt une carte de moins. Otez-vous de devant mes yeux, ajouta-t-il en changeant de ton, de peur que je ne vous faſſe chanter ſans ſolfier.

Je lui épargnai la peine de me dire deux fois de me retirer. Je m'éloignai de lui dans le moment, mourant de peur qu'il ne me fît quitter mon habit, qu'heureuſement il me laiſſa. Je marchois le long des rues en rêvant où je pourrois, avec deux réaux que j'avois pour tout bien, aller gîter. J'arrivai à la porte de l'archevêché, & comme on travailloit alors au ſouper de Monſeigneur, il ſortoit des cuiſines une agréable odeur qui ſe faiſoit ſentir d'une lieue à la ronde. Peſte! dis-je en moi-même, je m'accommoderois volontiers de quelqu'un de ces ragoûts qui prennent au nez; je me contenterois même d'y tremper les quatre doigts & le pouce. Mais quoi! ne puis-je imaginer un moyen de goûter ces bonnes viandes dont je ne fais qu'humer la fumée? Pourquoi non? Cela ne paroît pas impoſſible. Je m'échauffai l'imagination là-deſſus, & à force de rêver, il me vint dans l'eſprit une ruſe que j'employai ſur le champ, & qui réuſſit. J'entrai dans la cour du palais archiépiſcopal en courant vers les cuiſines & en criant de toute ma force : *Au ſecours! au ſecours!* comme ſi quelqu'un m'eût pourſuivi comme pour m'aſſaſſiner.

A mes cris redoublés, maître Diego le cuiſi-

nier de l'archevêque, accourut avec trois ou quatre marmitons pour en sçavoir la cause, & ne voyant personne que moi, il me demanda sur quel sujet je criois si fort : Ah ! seigneur, lui répondis-je, en faisant toutes les démonstrations d'un homme épouvanté, par saint Polycarpe ! sauvez-moi, je vous prie, de la fureur d'un spadassin qui veut me tuer. Où est-il donc ce spadassin ? s'écria Diego : vous êtes tout seul de votre compagnie, & je ne vois pas un chat à vos trousses. Allez, mon enfant, rassurez-vous, c'est apparemment quelqu'un qui a voulu vous faire peur pour se divertir, & qui a bien fait de ne pas vous suivre dans ce palais, car nous lui aurions pour le moins coupé les oreilles. Non, non, dis-je au cuisinier, ce n'est pas pour rire qu'il m'a poursuivi. C'est un grand pendard qui vouloit me dépouiller, & je suis sûr qu'il m'attend dans la rue. Il vous attendra donc longtemps, reprit-il, puisque vous demeurerez ici jusqu'à demain. Vous y souperez & coucherez avec nos marmitons qui vous feront faire bonne chère.

Je fus transporté de joie quand j'entendis ces dernières paroles, & ce fut pour moi un spectacle ravissant, lorsqu'ayant été conduit par maître Diego dans les cuisines, j'y vis les préparatifs pour le souper de Monseigneur. Je comptai jusqu'à quinze personnes qui en étoient occupées, mais je ne pus nombrer les mets qui s'offrirent à ma vue, tant la Provi-

dence avoit ſoin d'en pourvoir l'archevêché. Ce fut alors que reſpirant à plein nez la fumée des ragoûts que je n'avois ſentis que de loin, j'appris à connoître la ſenſualité. J'eus l'honneur de ſouper & de coucher avec les marmitons qui véritablement me régalèrent, & dont je gagnai ſi bien l'amitié, que le jour ſuivant, lorſque j'allai remercier maître Diego de m'avoir donné ſi généreuſement un aſyle, il me dit : Nos garçons de cuiſine m'ont témoigné tous qu'ils ſeroient ravis de vous avoir pour camarade, tant ils trouvent à leur gré votre humeur. De votre côté, ſeriez-vous bien aiſe d'être leur compagnon ? Je répondis que ſi j'avois ce bonheur-là je me croirois au comble de mes vœux. Si cela eſt, reprit-il, mon ami, regardez-vous dès à préſent comme un officier de l'archevêché. A ces mots, il me conduiſit & me préſenta au majordome, qui ſur mon air éveillé, me jugea digne d'être reçu parmi les fouille-au-pot.

Je ne fus pas pluſtôt en poſſeſſion d'un emploi ſi honorable, que maître Diego, ſuivant l'uſage des cuiſiniers des grandes maiſons qui envoient ſecrètement des viandes à leurs mignonnes, me choiſit pour porter chez une dame du voiſinage, tantôt des longes de veau, & tantôt de la volaille ou du gibier. Cette bonne dame étoit une veuve de trente ans au plus, très-jolie, très-vive, qui avoit tout l'air de n'être pas exactement fidèle à ſon cuiſinier.

Cependant il ne se contentoit pas de lui fournir de la viande, du pain, du sucre & de l'huile, il faisoit aussi sa provision de vin, & tout cela aux dépens de Monseigneur l'archevêque.

J'achevai de me dégourdir dans le palais de Sa Grandeur, où je fis un tour assez plaisant, & dont on parle encore aujourd'hui dans Séville. Les pages & quelques autres domestiques, pour célébrer l'anniversaire de Monseigneur, s'avisèrent de vouloir représenter une comédie. Ils choisirent celle des *Benavides*, & comme il leur falloit un garçon de mon âge pour faire le rôle du jeune roi de Léon, ils jetèrent les yeux sur moi. Le majordome qui se piquoit de déclamation, se chargea de m'exercer, & après m'avoir donné quelques leçons, il assura que je ne serois pas celui qui s'en acquitteroit le plus mal. Comme c'étoit le patron qui faisoit la dépense de la fête, vous vous imaginez bien qu'on n'épargna rien pour la rendre magnifique. On construisit dans la plus grande salle du palais un théâtre qui fut bien décoré. On fit dans les aîles un lit de gazon sur lequel je devois paroître endormi, quand les Maures viendroient se jeter sur moi pour me faire prisonnier. Lorsque les acteurs furent en état de représenter la pièce, l'archevêque fixa le jour de la représentation, & se fit un plaisir de prier les seigneurs & les dames les plus considérables de s'y trouver.

Ce jour venu, chaque acteur ne s'occupa que

de ſon habillement. Pour le mien, il me fut apporté par un tailleur accompagné de notre majordome, qui, s'étant donné la peine de me faire répéter mon rôle, ſe faiſoit un devoir de me voir habiller. Le tailleur me revêtit d'une riche robe de velours bleu, garnie de gàlons & de boutons d'or, avec des manches pendantes ornées de franges du même métal, & le majordome lui-même me poſa ſur la tête une couronne de carton, parſemée de quantité de perles fines mêlées de faux diamans. De plus, ils me mirent une ceinture de ſoie couleur de roſe, à fleurs d'argent, & à chaque choſe dont ils me paroient, il me ſembloit qu'ils me prêtoient des aîles pour m'envoler & m'en aller. Enfin la comédie commença ſur la fin du jour. Le jeune roi de Léon paroît d'abord dans la pièce, & fait un long monologue. Comme c'étoit moi qui faiſois ce perſonnage, j'ouvris la ſcène par une tirade de vers, qui aboutiſſoit à dire que ne pouvant me défendre des charmes du ſommeil, j'allois m'y abandonner. En même temps, je me retirai dans les couliſſes, & me jetai ſur le lit de gazon qui m'y avoit été préparé ; mais au lieu de m'y endormir, je me mis à rêver aux moyens de pouvoir gagner la rue, & me ſauver avec mes habits royaux. Un petit eſcalier dérobé, par où l'on deſcendoit ſous le théâtre & dans la ſalle, me parut propre à l'exécution de mon deſſein. Je me levai légèrement, & voyant que perſonne ne prenoit garde à moi,

j'enfilai cet efcalier qui me conduifit dans la falle dont je gagnai la porte, en criant, *Place! place! je vais changer d'habits.* Chacun fe rangea pour me laiffer paffer; de forte qu'en moins d'une minute, je fortis impunément du palais à la faveur de la nuit, & me rendis à la maifon du vaillant, mon ami.

Il fut dans le dernier étonnement de me voir vêtu comme j'étois. Je le mis au fait, & il en rit de tout fon cœur. Puis m'embraffant avec d'autant plus de joie qu'il fe flattoit de la douce efpérance d'avoir part aux dépouilles du roi de Léon, il me félicita d'avoir fait un fi beau coup, & me dit que fi je ne me démentois pas dans la fuite, je ferois un jour du bruit dans le monde par mon efprit. Après nous être égayés tous deux & bien épanoui la rate, je dis au brave: Que ferons-nous de ce riche habillement? Que cela ne vous embarraffe point, me répondit-il. Je connois un honnête fripier qui, fans témoigner la moindre curiofité, achète tout ce qu'on veut lui vendre, pourvu qu'il y trouve bien fon compte. Demain matin j'irai le chercher, & je vous l'amènerai ici. En effet, le jour fuivant, le brave fortit de grand matin de fa chambre où il me laiffa au lit, & revint deux heures après avec le fripier qui portoit un paquet de toile jaune. Mon ami, me dit-il, je vous préfente le feigneur Ybagnez de Ségovie, fripier plein d'honneur & de bonne foi, s'il en fut jamais, & qui, malgré le mauvais exemple

que ſes confrères lui donnent, ſe pique de la plus ſcrupuleuſe intégrité. Il va vous dire au juſte ce que vaut l'habillement dont vous voulez vous défaire, & vous pourrez vous en tenir à ſon eſtimation. Oh! pour cela, oui, dit le fripier. Il faudroit que je fuſſe un grand miſérable, pour priſer une choſe au-deſſous de ſa valeur. C'eſt ce qu'on ne m'a point encore reproché, Dieu merci, & ce qu'on ne reprochera jamais à Ybagnez de Ségovie. Voyons un peu, ajouta-t-il, les hardes que vous avez envie de vendre; je vous dirai en conſcience ce qu'elles valent. Les voici, lui dit le brave en les lui montrant; convenez que rien n'eſt plus magnifique. Remarquez la beauté de ce velours de Gênes & la richeſſe de cette garniture. J'en ſuis enchanté, répondit le fripier, après avoir examiné l'habit avec beaucoup d'attention, rien n'eſt plus beau. Et que penſez-vous des perles fines qui ſont à cette couronne? reprit mon ami. Si elles étoient plus rondes, repartit Ybagnez, elles ſeroient ineſtimables; cependant, telles qu'elles ſont, je les trouve fort belles, & j'en ſuis auſſi content que du reſte. J'en demeure d'accord, continua-t-il, & j'aime à rendre juſtice. Un fourbe de fripier, à ma place, affecteroit de mépriſer la marchandiſe pour l'avoir à vil prix, & n'auroit pas honte d'en offrir vingt piſtoles; mais moi qui ai de la morale, j'en donnerai quarante.

Quand Ybagnez auroit dit cent, il n'eût pas

encore été un jufte eftimateur, puifque les perles feules en valoient bien deux cents. Le brave qui s'entendoit avec lui, me dit : Voyez le bonheur que vous avez d'être tombé entre les mains d'un honnête homme. Le feigneur Ybagnez apprécie les chofes comme s'il étoit à l'article de la mort. Cela eft vrai, dit le fripier; auffi n'y a-t-il pas une obole à rabattre ou à augmenter avec moi. Hé bien ! ajouta-t-il, eft-ce une affaire finie ? N'y a-t-il qu'à vous compter l'efpèce ? Attendez, lui répondit le brave, il faut auparavant que mon petit ami effaie l'habit que je vous ai fait apporter ici pour lui, je fuis bien trompé s'il n'eft pas convenable à fa taille. Alors le fripier ayant défait fon paquet, me montra un pourpoint avec un haut-de-chauffes d'un beau drap mufc avec des boutons d'argent, le tout à demi ufé. Je me levai pour effayer cet habillement, lequel, quoique trop large & trop long, parut à ces meffieurs fait exprès pour moi. Ybagnez le prifa dix piftoles, & comme il n'y avoit rien à rabattre avec lui, il fallut en paffer par là. De forte qu'il tira de fa bourfe trente piftoles qu'il étala fur la table ; après quoi il fit un autre paquet de ma robe royale & de ma couronne qu'il emporta, s'applaudiffant fans doute en lui-même d'avoir fi bien commencé la journée.

Lorfqu'il fut forti, le vaillant me dit : Je fuis très-fatisfait de ce fripier. Il avoit bien raifon de l'être, car je fuis fûr qu'il tira de lui pour

le moins une centaine de piſtoles de bénéfice. Mais il ne ſe contenta point de cela ; il prit, ſans façon, la moitié de l'argent qui étoit ſur la table, & me laiſſa l'autre en me diſant : Mon petit ami Scipion, avec ces quinze piſtoles qui vous reſtent, je vous conſeille de ſortir inceſſamment de cette ville où vous jugez bien qu'on ne manquera pas de vous chercher par ordre de Monſeigneur l'archevêque. Je ſerois au déſeſpoir qu'après vous être ſignalé par une action qui fera honneur à votre hiſtoire, vous vous fiſſiez ſottement mettre en priſon. Je lui répondis que j'avois bien réſolu de m'éloigner de Séville ; comme en effet, après avoir acheté un chapeau & quelques chemiſes, je gagnai la vaſte & délicieuſe campagne qui conduit entre des vignes & des oliviers à l'ancienne cité de Carmonne, & trois jours après, j'arrivai à Cordoue.

J'allai loger dans une hôtellerie à l'entrée de la grande place où demeurent les marchands. Je me donnai pour un enfant de famille de Tolède, qui voyageoit pour ſon plaiſir ; j'étois aſſez proprement vêtu pour le faire croire, & quelques piſtoles que j'affectai de laiſſer voir comme par haſard, à l'hôte, achevèrent de le perſuader. Peut-être auſſi que ma grande jeuneſſe lui fit penſer que je pouvois être quelque petit libertin qui couroit le pays, après avoir volé ſes parens. Quoi qu'il en ſoit, il ne parut point curieux d'en ſçavoir plus que je ne lui

en disois, de peur apparemment que sa curiosité ne m'obligeât à changer de logement. Pour six réaux par jour, on étoit bien dans cette hôtellerie où il y avoit beaucoup de monde ordinairement. Je comptai le soir au souper jusqu'à douze personnes à table. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que chacun mangeoit sans rien dire, à la réserve d'un seul homme qui, parlant sans cesse à tort & à travers, compensoit par son babil le silence des autres. Il faisoit le bel esprit, débitoit des contes, & s'efforçoit par de bons mots de réjouir la compagnie qui de temps en temps éclatoit de rire, moins pour applaudir à ses saillies que pour s'en moquer.

Pour moi, je faisois si peu d'attention aux discours de cet original, que je me serois levé de table sans pouvoir rendre compte de ce qu'il avoit dit, s'il n'eût trouvé moyen de m'intéresser dans ses discours : Messieurs, s'écria-t-il sur la fin du repas, tout ce que je vous ai dit n'est rien en comparaison de ce que je vais vous dire. Je vous garde pour la bonne bouche une histoire des plus divertissantes, une aventure arrivée ces jours passés à l'archevêché de Séville. Je la tiens d'un bachelier de ma connoissance, qui en a, dit-il, été témoin. Ces paroles me causèrent quelqu'émotion ; je ne doutai point que cette avanture ne fût la mienne, & je n'y fus pas trompé. Ce personnage en fit un récit fidèle, & m'apprit même ce que j'ignorois, c'est-à-dire, ce qui s'étoit passé dans la

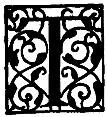
salle après mon départ : je vais vous le raconter.

A peine eus-je pris la fuite, que les Maures qui, suivant l'ordre de la pièce qu'on représentoit, devoient m'enlever, parurent sur la scène, dans le dessein de venir me surprendre sur le lit de gazon où ils me croyoient endormi ; mais quand ils voulurent se jetter sur le roi de Léon, ils furent bien étonnés de ne trouver ni roi ni roc [15]. Aussitôt la comédie fut interrompue. Voilà tous les acteurs en peine. Les uns m'appellent, les autres me font chercher ; celui-ci crie, & celui-là me donne à tous les diables. L'archevêque apercevant que le trouble & la confusion régnoient derrière le théâtre, en demanda la cause. A la voix du prélat, un page qui faisoit le *gracioso* dans la pièce, accourut, & dit à Sa Grandeur : Ne craignez plus que les Maures fassent prisonnier le roi de Léon. Il vient, grâces à Dieu, de se sauver avec son habillement royal. Le ciel en soit loué ! s'écria l'archevêque. Il a parfaitement bien fait de fuir les ennemis de notre religion, & d'échapper aux fers qu'ils lui préparoient. Il sera sans doute retourné à Léon, la capitale de son royaume. Puisse-t-il y arriver sans malencontre. Au reste, je défends qu'on suive ses pas ; je serois fâché que Sa Majesté reçût quelque mortification de ma part. Le prélat ayant parlé de cette sorte, ordonna qu'on lût mon rôle & qu'on achevât la comédie.



CHAPITRE XI.

Suite de l'hiſtoire de Scipion.

ANT que j'eus de l'argent, mon hôte me fit bonne mine & eut de grands égards pour moi ; mais du moment qu'il s'aperçut que je n'en avois plus guère, il me battit froid, me fit une querelle d'Allemand, & me pria un beau matin de ſortir de ſa maiſon pour aller loger ailleurs. Je le quittai fièrement & j'entrai dans l'égliſe des pères de ſaint Dominique, où pendant que j'entendois la meſſe, un vieux mendiant vint me demander l'aumône. Je tirai de ma poche deux ou trois maravédis que je lui donnai en lui diſant : Mon ami, priez Dieu qu'il me faſſe trouver bientôt quelque bonne place ; ſi votre prière eſt exaucée, vous ne vous repentirez pas de l'avoir faite ; comptez ſur ma reconnoiſſance.

A ces mots, le gueux me conſidéra fort attentivement, & me répondit d'un air ſérieux : Quel poſte ſouhaiteriez-vous d'avoir ? Je voudrois,

lui répliquai-je, être laquais dans quelque maison où je fusse bien. Il me demanda si la chose pressoit. On ne peut pas davantage, lui dis-je; car, si je n'ai pas au plus tôt le bonheur d'être placé, il n'y a point de milieu : il faudra que je meure de faim, ou que je devienne un de vos confrères. Si vous étiez réduit à cette nécessité, reprit-il, cela seroit fâcheux pour vous qui n'êtes pas fait à nos manières : mais pour peu que vous y fussiez accoutumé, vous préféreriez notre état à la servitude qui, sans contredit, est inférieure à la gueuserie. Cependant puisque vous aimez mieux servir que de mener, comme moi, une vie libre & indépendante, vous aurez un maître incessamment. Tel que vous me voyez, je puis vous être utile. Je vais dès aujourd'hui m'employer pour vous. Soyez ici demain à la même heure; je vous rendrai compte de ce que j'aurai fait.

Je n'eus garde d'y manquer. Je revins le jour suivant au même endroit, où je ne fus pas longtemps sans apercevoir le mendiant qui vint me joindre & qui me dit de prendre la peine de le suivre. Je le suivis. Il me conduisit à une cave qui n'étoit pas éloignée de l'église & où il faisoit résidence. Nous y entrâmes tous deux, & nous étant assis sur un long banc qui avoit pour le moins cent ans de service, il me tint ce discours : Une bonne action trouve toujours sa récompense; vous me donnâtes hier l'aumône, & cela m'a déterminé à vous procurer une

condition : ce qui ſera bientôt fait, s'il plaît au Seigneur. Je connois un vieux dominicain nommé le père Alexis, qui eſt un ſaint religieux, un grand directeur. J'ai l'honneur d'être ſon commiſſionnaire, & je m'acquitte de cet emploi avec tant de diſcrétion & de fidélité, qu'il ne refuſe point d'employer ſon crédit pour moi & pour mes amis. Je lui ai parlé de vous, & je l'ai mis dans la diſpoſition de vous rendre ſervice. Je vous préſenterai à Sa Révérence quand il vous plaira.

Il n'y a pas un moment à perdre, dis-je au vieux mendiant, allons voir tout à l'heure ce bon religieux. Le pauvre y conſentit, & me mena ſur le champ au père Alexis que nous trouvâmes dans ſa chambre occupé à écrire des lettres ſpirituelles. Il interrompit ſon travail pour me parler. Il me dit qu'à la prière du mendiant il vouloit bien s'intéreſſer pour moi. Ayant appris, pourſuivit-il, que le ſeigneur Baltazar Velaſquez avoit beſoin d'un laquais, je lui ai écrit ce matin en votre faveur, & il vient de me faire réponſe qu'il vous recevroit aveuglément de ma main. Vous pouvez dès ce jour le voir de ma part ; c'eſt mon pénitent & mon ami. Là-deſſus le moine m'exhorta pendant trois bons quarts d'heure à bien remplir mes devoirs. Il s'étendit principalement ſur l'obligation où j'étois de ſervir Velaſquez avec zèle ; après quoi il m'aſſura qu'il auroit ſoin de me maintenir dans mon poſte, pourvu que

mon maître n'eût point de reproches à me faire.

Après avoir remercié le religieux des bontés qu'il avoit pour moi, je sortis du monaſtère avec le mendiant qui me dit que le ſeigneur Baltazar Velaſquez étoit un vieux marchand de drap, un homme riche, ſimple & débonnaire. Je ne doute pas, ajouta-t-il, que vous ne ſoyez parſaitement bien dans ſa maiſon qu'à votre place je préférerois à une maiſon de qualité. Je m'informai de la demeure du bourgeois, & je m'y rendis ſur le champ, après avoir promis au gueux de reconnoître ſes bons offices, ſitôt que j'aurois pris racine dans ma condition. J'entrai dans une boutique où deux jeunes garçons marchands, proprement vêtus, ſe promenoient en long & en large, & faiſoient les agréables en attendant la pratique. Je leur demandai ſi le maître y étoit, & leur dis que j'avois à lui parler de la part du père Alexis. A ce nom reſpectable, on me fit paſſer dans une arrière-boutique où le marchand feuilletoit un gros regiſtre qui étoit ſur un bureau. Je le ſaluai reſpectueuſement : Seigneur, lui dis-je, vous voyez le jeune homme que le révérend père Alexis vous a propoſé pour laquais. Ah ! mon enfant, me répondit-il, ſois le bien venu. Il ſuffit que tu me ſois envoyé par ce ſaint homme. Je te reçois à mon ſervice préférablement à trois ou quatre laquais qu'on veut me donner. C'eſt une affaire décidée. Tes gages courent dès ce jour.

Je n'eus pas befoin d'être longtemps chez ce bourgeois pour m'apercevoir qu'il étoit tel qu'on me l'avoit dépeint. Il me parut même d'une fi grande fimplicité, que je ne pus m'empêcher de penfer que j'aurois bien de la peine à m'abftenir de lui jouer quelque tour. Il étoit veuf depuis quatre années, & il avoit deux enfans, un garçon qui achevoit fon cinquième luftre, & une fille qui commençoit fon troifième. La fille élevée par une duègne févère, & dirigée par le père Alexis, marchoit dans le fentier de la vertu ; mais Gafpard Velafquez, fon fils, quoiqu'on n'eût rien épargné pour en faire un honnête homme, avoit tous les vices d'un jeune libertin. Il paffoit quelquefois des deux ou trois jours hors du logis, & fi à fon retour fon père s'avifoit de lui en faire des reproches, Gafpard lui impofoit filence en le prenant fur un ton plus haut que le fien.

Scipion, me dit un jour le vieillard, j'ai un fils qui fait toute ma peine. Il eft plongé dans toutes fortes de débauches : cela m'étonne, car fon éducation n'a pas été négligée. Je lui ai donné de bons maîtres, & le père Alexis, mon ami, a fait tous fes efforts pour le mettre dans le bon chemin. Mais, hélas ! il n'a pu en venir à bout ; Gafpard s'eft jeté dans le libertinage. Tu me diras peut-être que je l'ai traité avec trop de douceur dans fa puberté, & que c'eft cela qui l'a perdu. Mais non ; il a été châtié quand j'ai jugé à propos d'ufer de rigueur, car

tout débonnaire que je ſuis, je ne laiſſe pas d'avoir de la fermeté dans les occaſions qui en demandent. Je l'ai même fait enfermer dans une maiſon de force, & il n'en eſt devenu que plus méchant. En un mot, c'eſt un de ces mauvais ſujets que le bon exemple, les remontrances & les châtimens mêmes ne ſçauroient corriger. Il n'y a que le ciel qui puiſſe faire ce miracle.

Si je ne fus pas fort touché de la douleur de ce malheureux père, du moins je fis ſemblant de l'être. Que je vous plains ! monſieur, lui dis-je, un homme de bien, comme vous, méritoit d'avoir un meilleur fils. Que veux-tu, mon enfant ? me répondit-il. Dieu m'a voulu priver de cette conſolation. Entre les ſujets que Gaſpard me donne de me plaindre de lui, pourſuivit-il, je te dirai confidemment qu'il y en a un qui me cauſe beaucoup d'inquiétude ; c'eſt l'envie qu'il a de me voler, & qu'il ne trouve que trop ſouvent moyen de ſatisfaire, malgré ma vigilance. Le laquais à qui tu ſuccèdes s'entendoit avec lui, & c'eſt pour cela que j'ai chaſſé ce domeſtique. Pour toi, je compte que tu ne te laiſſeras pas corrompre par mon fils. Tu épouſeras mes intérêts. Je ne doute pas que le père Alexis ne te l'ait bien recommandé. Je vous en réponds, lui dis-je. Sa Révérence m'a exhorté, pendant une heure, à n'avoir en vue que votre bien, mais je puis vous affirmer que je n'avois pas beſoin pour

cela de ſon exhortation. Je me ſens diſpoſé à vous ſervir fidèlement, & je vous promets enfin un zèle à toute épreuve.

Qui n'entend qu'une partie n'entend rien. Le jeune Velaſquez, petit-maître en diable, jugeant à ma phyſionomie que je ne ſerois pas plus difficile à ſéduire que mon prédéceſſeur, m'attira dans un endroit écarté, & me parla en ces termes : Écoute, mon cher, je ſuis perſuadé que mon père t'a chargé de m'eſpionner. Il n'y a pas manqué. Mais prends-y garde ; je t'en avertis, cet emploi n'eſt pas ſans déſagrément. Si je viens à m'apercevoir que tu m'obſerves, je te ferai mourir ſous le bâton ; au lieu que ſi tu veux m'aider à tromper mon père, tu peux tout attendre de ma reconnoiſſance. Faut-il te parler plus clairement ? Tu auras ta part dans les coups de filet que nous ferons enſemble. Tu n'as qu'à choiſir : déclare-toi dans le moment pour le père ou pour le fils ; point de quartier.

Monſieur, lui répondis-je, vous me ſerrez furieuſement le bouton ; je vois bien que je ne pourrai me défendre de me ranger de votre parti, quoique dans le fond, je me ſente de la répugnance à trahir le ſeigneur Velaſquez. Tu ne dois t'en faire aucun ſcrupule, reprit Gaſpard ; c'eſt un vieil avare qui voudroit encore me mener à la liſière ; un vilain qui me refuſe mon néceſſaire, en refuſant de fournir à mes plaiſirs, car les plaiſirs ſont des beſoins à vingt-

cinq ans. C'eſt dans ce point de vue qu'il faut que tu regardes mon père. Voilà qui eſt fini, monſieur, lui dis-je, il n'y a pas moyen de tenir contre un ſi juſte ſujet de plainte. Je me déclare pour vous, & je m'offre à vous ſeconder dans vos louables entrepriſes; mais cachons bien tous deux notre intelligence, de peur qu'on ne mette à la porte votre fidèle adjoint. Vous ne ferez point mal, ce me ſemble, d'affecter de me haïr. Parlez-moi brutalement devant tout le monde; ne meſurez pas les termes. Quelques ſoufflets même, & quelques coups de pied au cul ne gâteront rien; au contraire, plus vous me donnerez de marques d'averſion, plus le ſeigneur Baltazar aura de confiance en moi. De mon côté je ferai ſemblant d'éviter votre converſation. En vous ſervant à table, je paroîtrai ne m'en acquitter qu'à regret, & quand je m'entretiendrai de votre ſeigneurie, ne trouvez pas mauvais que je diſe pis que pendre de vous. Vous verrez que tout le monde au logis ſera la dupe de cette conduite, & qu'on nous croira tous deux ennemis mortels.

Vive Dieu! s'écria le jeune Velaſquez à ces dernières paroles, je t'admire, mon ami; tu fais paroître à ton âge un génie étonnant pour l'intrigue; j'en conçois pour moi le plus heureux préſage. J'eſpère qu'avec le ſecours de ton eſprit, je ne laiſſerai pas une piſtole à mon père. Vous me faites trop d'honneur, dis-je, de tant compter ſur mon induſtrie. Je ferai mon poſſible pour

juftifier la bonne opinion que vous en avez, & fi je ne puis y réuffir, ce ne fera pas ma faute.

Je ne tardai guère à faire connoître à Gafpard que j'étois effectivement l'homme qu'il lui falloit, & voici quel fut le premier fervice que je lui rendis. Le coffre-fort de Baltazar étoit dans la chambre de ce bonhomme, à la ruelle de fon lit, & lui fervoit de prie-Dieu. Toutes les fois que je le regardois, il me réjouiffoit la vue, & je lui difois fouvent en moi-même : Coffre-fort, mon ami, feras-tu toujours fermé pour moi ? N'aurai-je jamais le plaifir de contempler le tréfor que tu recèles ? Comme j'allois quand il me plaifoit dans la chambre dont l'entrée n'étoit interdite qu'à Gafpard, il arriva un jour que j'aperçus fon père qui, croyant n'être vu de perfonne, après avoir ouvert & refermé fon coffre-fort, en cacha la clef derrière une tapifferie. Je remarquai bien l'endroit, & fis part de cette découverte à mon jeune maître qui me dit en m'embraffant de joie : Ah ! mon cher Scipion, que viens-tu m'apprendre ? Notre fortune eft faite, mon enfant. Je te donnerai dès aujourd'hui de la cire, tu prendras l'empreinte de la clef, & tu me la remettras entre les mains. Je n'aurai pas de peine à trouver un ferrurier obligeant dans Cordoue qui n'eft pas la ville d'Efpagne où il y a le moins de fripons.

Hé ! pourquoi, dis-je à Gafpard, voulez-vous

faire faire une fauffe clef, quand nous pouvons nous fervir de la véritable? Tu as raifon, me répondit-il, mais je crains que mon père, par défiance ou autrement, ne s'avife de la cacher ailleurs, & le plus fûr eft d'en avoir une qui foit à nous. J'approuvai fa crainte, & me rendant à fon fentiment, je me préparai à prendre l'empreinte de la clef, ce qui fut exécuté un beau matin, tandis que mon vieux patron faifoit une vifite au père Alexis, avec lequel il avoit ordinairement de fort longs entretiens. Je n'en demeurai pas là : je me fervis de la clef pour ouvrir le coffre-fort qui, fe trouvant rempli de grands & de petits facs, me jeta dans un embarras charmant. Je ne fçavois lequel choifir, tant je me fentois d'affection pour les uns & pour les autres. Néanmoins, comme la peur d'être furpris ne me permettoit pas de faire un long examen, je me faifis à tout hafard d'un des plus gros. Enfuite ayant refermé le coffre & remis la clef derrière la tapifferie, je fortis de la chambre avec ma proie que j'allai cacher dans une petite garderobe, en attendant que je puffe la remettre au jeune Velafquez qui m'attendoit dans une maifon où il m'avoit donné rendez-vous, & que je rejoignis promptement, en lui apprenant ce que je venois de faire. Il fut fi content de moi, qu'il m'accabla de careffes, & m'offrit généreufement la moitié des efpèces qui étoient dans le fac, ce que je refufai. Non, non, monfieur, lui dis-je, ce pre-

mier ſac eſt pour vous ſeul ; ſervez-vous-en pour vos beſoins. Je retournerai inceſſamment au coffre-fort, où, grâces au ciel, il y a de l'argent pour nous deux. En effet, trois jours après, j'enlevai un ſecond ſac où il y avoit, ainſi que dans le premier, cinq cents écus, deſquels je ne voulus accepter que le quart, quelques inſtances que me fît Gaſpard pour m'obliger à les partager avec lui fraternellement.

Sitôt que ce jeune homme ſe vit ſi bien en fonds, & par conſéquent en état de ſatisfaire la paſſion qu'il avoit pour les femmes & pour le jeu, il s'y abandonna tout entier ; il eut le malheur de s'entêter d'une de ces fameuſes coquettes qui dévorent & engloutiſſent en peu de temps les plus gros patrimoines : il ſe jeta pour elle dans une dépenſe effroyable, ce qui me mit dans la néceſſité de rendre tant de viſites au coffre-fort, que le vieux Velaſquez s'aperçut enfin qu'on le voloit. Scipion, me dit-il un matin, il faut que je te découvre mon cœur. Quelqu'un me vole, mon ami ; on a ouvert mon coffre-fort, on en a tiré pluſieurs ſacs : c'eſt un fait conſtant. Qui dois-je accuſer de ce larcin ? ou plutôt quel autre que mon fils peut l'avoir fait ? Gaſpard ſera furtivement entré dans ma chambre, ou bien tu l'y auras toi-même introduit ; car je ſuis tenté de te croire d'accord avec lui, quoique vous paroiſſiez tous deux fort mal enſemble. Néanmoins, ajouta-t-il, je ne veux pas écouter ce ſoupçon,

puiſque le père Alexis m'a répondu de ta fidélité. Je répondis que, grâces à Dieu, le bien d'autrui ne me tentoit point, & j'accompagnai ce menſonge d'une grimace hypocrite qui me ſervit d'apologie.

Effectivement, le vieillard ne m'en parla plus ; mais il ne laiſſa pas de m'envelopper dans ſa défiance, & prenant des précautions contre nos attentats, il fit mettre à ſon coffre-fort une nouvelle ſerrure dont il porta toujours depuis la clef dans ſes poches. Par ce moyen, tout commerce étant rompu entre nous & les ſacs, nous demeurâmes fort ſots, particulièrement Gaſpard qui, ne pouvant plus faire la même dépenſe pour ſa nymphe, craignit d'être obligé de ne plus la voir. Il eut pourtant l'eſprit d'imaginer un expédient qui le fit rouler pendant quelques jours, & cet ingénieux expédient fut de s'approprier, par forme d'emprunt, tout ce qui m'étoit revenu des ſaignées que j'avois faites au coffre-fort. Je lui donnai juſqu'à la dernière pièce ; ce qui pouvoit, ce me ſemble, paſſer pour une reſtitution anticipée que je faiſois au vieux marchand dans la perſonne de ſon héritier.

Ce jeune homme, lorſqu'il eut épuiſé cette reſſource, conſidérant qu'il n'en avoit plus aucune autre, tomba dans une profonde & noire mélancolie qui troubla peu à peu ſa raiſon. Il ne regarda ſon père que comme un homme qui faiſoit tout le malheur de ſa vie. Il entra

dans un vif déſeſpoir, & ſans être retenu par la voix du ſang, le miſérable conçut l'horrible deſſein de l'empoiſonner; il ne ſe contenta pas de me faire confidence de cet exécrable projet, il me propoſa même de ſervir d'inſtrument à ſa vengeance. A cette propoſition, je me ſentis ſaiſi d'effroi. Monſieur, lui dis-je, eſt-il poſſible que vous ſoyez aſſez abandonné du ciel pour avoir formé cette abominable réſolution? Quoi! vous ſeriez capable de donner la mort à l'auteur de vos jours? On verroit, en Eſpagne, dans le ſein du chriſtianiſme, commettre un crime dont la ſeule idée feroit horreur aux nations les plus barbares? Non, mon cher maître, ajoutai-je en me jetant à ſes genoux, non, vous ne ferez point une action qui ſoulèveroit contre vous toute la terre, & qui ſeroit ſuivie d'un infâme châtiment.

Je tins encore d'autres diſcours à Gaſpard pour le détourner d'une entrepriſe ſi coupable. Je ne ſçais où j'allai prendre tous les raiſonnemens d'honnête homme dont je me ſervis pour combattre ſon déſeſpoir, mais il eſt certain que je lui parlai comme un docteur de Salamanque, tout jeune & tout fils que j'étois de la Coſcollina. Cependant j'eus beau lui repréſenter qu'il devoit rentrer en lui-même & rejeter courageuſement les penſées déteſtables dont ſon eſprit étoit aſſailli, toute mon éloquence fut inutile. Il baiſſa la tête ſur ſon eſtomach, & gardant un morne ſilence, quelque choſe que je puſſe faire

& dire, il me fit juger qu'il n'en démordroit point.

Là-dessus, prenant mon parti, je résolus de révéler tout à mon vieux maître : je lui demandai un secret entretien, il me l'accorda, & nous étant tous deux enfermés : Monsieur, lui dis-je, souffrez que je me jette à vos pieds, & que j'implore votre miséricorde. En achevant ces mots, je me prosternai devant lui avec beaucoup d'émotion, & le visage baigné de larmes. Le marchand, surpris de mon émotion & de mon air troublé, me demanda ce que j'avois fait. Une faute dont je me repens, lui répondis-je, & que je me reprocherai toute ma vie. J'ai eu la foiblesse d'écouter votre fils, & de l'aider à vous voler. En même temps, je lui fis un aveu sincère de tout ce qui s'étoit passé à ce sujet; après quoi je lui rendis compte de la conversation que je venois d'avoir avec Gaspard dont je lui révélai le dessein, sans oublier la moindre circonstance.

Quelque mauvaise opinion que le vieux Velasquez eût de son fils, à peine pouvoit-il ajouter foi à ce discours. Néanmoins, ne doutant nullement que mon rapport ne fût véritable : Scipion, me dit-il, en me relevant, car j'étois toujours à ses pieds, je te pardonne en faveur de l'avis important que tu viens de me donner. Gaspard, poursuivit-il, en élevant la voix, Gaspard en veut à mes jours! Ah! fils ingrat, monstre qu'il eût mieux valu étouffer en nais-

ſant que laiſſer vivre pour devenir un parricide, quel ſujet as-tu d'attenter ſur ma vie ? Je te fournis tous les ans une ſomme raiſonnable pour tes plaiſirs, & tu n'es pas content ! Faut-il donc, pour te ſatisfaire, que je te permette de ruiner ta ſœur & de diſſiper tous mes biens ? Ayant fait cette apoſtrophe amère, il me recommanda le ſecret, & me dit de le laiſſer ſonger à ce qu'il avoit à faire dans une conjonćture auſſi délicate.

J'étois fort en peine de ſçavoir quelle réſolution prendroit ce père infortuné, lorſque, le même jour, il fit appeler Gaſpard, & lui tint ce diſcours, ſans lui rien témoigner de ce qu'il avoit dans l'âme : Mon fils, j'ai reçu une lettre de Merida, d'où l'on me mande que, ſi vous voulez vous marier, on vous offre une fille de quinze ans, parfaitement belle, & qui vous apportera une riche dot. Si vous n'avez pas de répugnance pour le mariage, nous partirons demain, au lever de l'aurore, pour Merida ; nous verrons la perſonne qu'on vous propoſe ; ſi elle eſt de votre goût vous l'épouſerez, & ſi elle ne l'eſt pas, il ne ſera plus parlé de ce mariage. Gaſpard entendant parler d'une riche dot, & croyant déjà la tenir, répondit ſans héſiter qu'il étoit prêt à faire ce voyage ; ſi bien qu'ils partirent le lendemain dès la pointe du jour, tous deux ſeuls & montés ſur de bonnes mules.

Quand ils furent dans les montagnes de Fe-

fira & dans un endroit auſſi chéri des voleurs que redouté des paſſans, Baltazar mit pied à terre, en diſant à ſon fils d'en faire autant. Le jeune homme obéit, & demanda pourquoi dans ce lieu-là on le faiſoit deſcendre de ſa mule : Je vais te l'apprendre, lui répondit le vieillard, en l'enviſageant avec des yeux où ſa douleur étoit peinte. Nous n'irons point à Merida, & l'hymen dont je t'ai parlé n'eſt qu'une fable que j'ai inventée pour t'attirer ici. Je n'ignore pas, fils ingrat & dénaturé, le forfait que tu médites. Je ſçais qu'un poiſon préparé par tes ſoins me doit être préſenté ; mais, inſenſé que tu es, as-tu pu te flatter quo tu m'ôterois de cette façon impunément la vie ? Quelle erreur ! Songe que ton crime ſeroit bientôt découvert, & que tu périrois par la main du bourreau. Il eſt, continua-t-il, un moyen plus ſûr de contenter ta rage, ſans t'expoſer à une mort ignominieuſe : nous ſommes ici ſans témoins, & dans un endroit où ſe commettent tous les jours des aſſaſſinats ; puiſque tu es ſi altéré de mon ſang, on imputera ce meurtre à des brigands. A ces mots, Baltazar découvrant ſa poitrine, & marquant la place de ſon cœur à ſon fils : Tiens, Gaſpard, ajouta-t-il, porte-moi là un coup mortel, pour me punir d'avoir produit un ſcélérat comme toi.

Le jeune Velaſquez frappé de ces paroles comme d'un coup de tonnerre, bien loin de chercher à ſe juſtifier, tomba tout à coup ſans

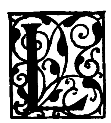
ſentiment aux pieds de ſon père. Ce bon vieillard le voyant dans cet état qui lui parut un commencement de repentir, ne put s'empêcher de céder à la foibleſſe de la paternité; il s'empreſſa de le ſecourir; mais Gaſpard n'eut pas ſitôt l'uſage de ſes ſens, que ne pouvant ſoutenir la préſence d'un père ſi juſtement irrité, il fit un effort pour ſe relever; il remonta promptement ſur ſa mule, & s'éloigna ſans dire une parole. Baltazar le laiſſa diſparoître, & l'abandonnant à ſes remords, revint à Cordoue, où ſix mois après, il apprit qu'il s'étoit jeté dans la chartreuſe de Séville, pour y paſſer le reſte de ſes jours dans la pénitence.





CHAPITRE XII.

Fin de l'hiſtoire de Scipion.



E mauvais exemple produit quelquefois de très-bons effets. La conduite que le jeune Velaſquez avoit tenue me fit faire de ſérieuſes réflexions ſur la mienne. Je commençai à combattre mes inclinations furtives, & à vivre en garçon d'honneur. L'habitude que j'avois de me ſaiſir de tout l'argent que je pouvois prendre, étoit formée par tant d'actes réitérés qu'elle n'étoit pas aiſée à vaincre. Cependant j'eſpérois en venir à bout, ayant ſouvent ouï dire que, pour devenir vertueux, il falloit le vouloir véritablement. J'entrepris donc ce grand ouvrage, & le ciel ſembla bénir mes efforts; je ceſſai donc de regarder d'un œil de cupidité le coffre-fort du vieux marchand; je crois même qu'il n'eût tenu qu'à moi d'en tirer des ſacs, que je n'en aurois rien fait; j'avouerai pourtant qu'il y auroit eu de l'imprudence à mettre à cette épreuve mon intégrité naiſſante. Auſſi Velaſquez s'en garda bien.

Don Manrique de Medrana, jeune gentilhomme, & chevalier de l'ordre d'Alcantara, venoit fouvent au logis. Nous avions fa pratique qui étoit une des plus nobles, fi elle n'étoit pas une de nos meilleures. J'eus le bonheur de plaire à ce cavalier qui, toutes les fois qu'il me rencontroit, m'agaçoit toujours pour me faire parler, & paroiffoit m'écouter avec plaifir. Scipion, me dit-il un jour, fi j'avois un laquais de ton humeur, je croirois pofféder un tréfor, & fi tu n'appartenois à un homme que je confidère, je n'épargnerois rien pour te débaucher. Monfieur, lui répondis-je, vous auriez peu de peine à y réuffir ; car j'aime d'inclination les perfonnes de qualité : c'eft mon foible. Leurs manières aifées m'enlèvent. Cela étant, reprit don Manrique, je veux prier le feigneur Baltazar de confentir que tu paffes de fon fervice au mien : je ne crois pas qu'il me refufe cette grâce. Véritablement, Velafquez la lui accorda d'autant plus facilement, qu'il ne croyoit pas la perte d'un laquais fripon irréparable. De mon côté, je fus bien aife de ce changement, le valet d'un bourgeois ne me paroiffoit qu'un gredin en comparaifon du valet d'un chevalier d'Alcantara.

Pour vous faire un portrait fidèle de mon nouveau patron, je vous dirai que c'étoit un cavalier doué de la plus aimable figure, & qui revenoit à tout le monde par la douceur de fes mœurs & par fon bon efprit. D'ailleurs, il avoit

beaucoup de valeur & de probité : il ne manquoit que du bien ; mais, cadet d'une maiſon plus illuſtre que riche, il étoit obligé de vivre aux dépens d'une vieille tante qui demeuroit à Tolède, & qui, l'aimant comme un fils, avoit ſoin de lui faire tenir l'argent dont il avoit beſoin pour s'entretenir. Il étoit toujours vêtu proprement : on le recevoit fort bien partout. Il voyoit les principales dames de la ville, & entr'autres, la marquiſe d'Almenara. C'étoit une veuve de ſoixante-douze ans, qui, par ſes manières engageantes & les agréments de ſon eſprit, attiroit chez elle toute la nobleſſe de Cordoue : les hommes, ainſi que les femmes, ſe plaiſoient à ſon entretien, & l'on appeloit ſa maiſon *la bonne compagnie*.

Mon maître étoit un des plus aſſidus courtiſans de cette dame. Un ſoir qu'il venoit de la quitter, il me parut avoir un air animé qui ne lui étoit pas ordinaire : Seigneur, lui dis-je, vous paroiſſez bien agité ; votre fidèle ſerviteur peut-il vous en demander la cauſe ? Ne vous ſeroit-il point arrivé quelque choſe d'extraordinaire ? Le chevalier ſourit à cette queſtion, & m'avoua qu'effectivement il étoit occupé d'une converſation ſérieuſe qu'il venoit d'avoir avec la marquiſe d'Almenara. Je voudrois bien, lui dis-je en ſouriant, que cette mignonne ſeptuagénaire vous eût fait une déclaration d'amour. Ne penſe pas te moquer, me répondit-il, apprends, mon ami, que la marquiſe m'aime :

Chevalier, m'a-t-elle dit, je connois votre peu de fortune, comme votre nobleſſe, j'ai de l'inclination pour vous, & j'ai réſolu de vous épouſer pour vous mettre à votre aiſe, ne pouvant honnêtement vous enrichir d'une autre manière. Je ſçais bien que ce mariage me donnera dans le monde un ridicule, qu'on tiendra ſur mon compte des diſcours médiſans, & qu'enfin je paſſerai pour une vieille folle qui veut ſe remarier. N'importe, je prétends mépriſer les caquets, pour vous faire un ſort agréable : tout ce que je crains, a-t-elle ajouté, c'eſt que vous n'ayez de la répugnance à répondre à mes intentions.

Voilà, pourſuivit le chevalier, ce que m'a dit la marquiſe; j'en ſuis d'autant plus étonné que c'eſt la femme de Cordoue la plus ſage & la plus raiſonnable; auſſi lui ai-je fait réponſe que j'étois ſurpris qu'elle me fît l'honneur de me propoſer ſa main, elle qui avoit toujours perſiſté dans la réſolution de ſoutenir juſqu'au bout ſon veuvage. A quoi elle a reparti, qu'ayant des biens conſidérables, elle étoit bien aiſe, de ſon vivant, d'en faire part à un honnête homme qu'elle chériſſoit. Vous êtes apparemment, repris-je, déterminé à ſauter le foſſé. En peux-tu douter? me répondit-il; la marquiſe a des biens immenſes, avec les qualités du cœur & de l'eſprit. Il faudroit que j'euſſe perdu le jugement pour laiſſer échapper un établiſſement ſi avantageux pour moi.

J'approuvai fort le deffein où mon maître étoit de profiter d'une fi belle occafion de faire fa fortune, & même je lui confeillai de brufquer les chofes, tant je craignois de les voir changer. Heureufement, la dame avoit encore plus que moi cette affaire à cœur, & bien loin de la négliger, elle donna de fi bons ordres que les préparatifs de fon hyménée furent bientôt faits. Dès qu'on fçut dans Cordoue que la vieille marquife d'Almenara fe difpofoit à époufer le jeune don Manrique de Medrana, les railleurs commencèrent à s'égayer aux dépens de cette veuve; mais ils eurent beau s'épuifer en mauvaifes plaifanteries, ils ne la détournèrent point de fon entreprife; elle laiffa parler toute la ville, & fuivit fon chevalier à l'autel. Leurs noces furent célébrées avec un éclat qui fournit une nouvelle matière à la médifance. La mariée, difoit-on, auroit du moins dû, par pudeur & par bienféance, fupprimer la pompe & le fracas qui ne conviennent point du tout aux vieilles veuves qui prennent de jeunes époux.

La marquife, au lieu de fe montrer honteufe d'être à fon âge femme du chevalier, fe livroit fans contrainte à la joie qu'elle en reffentoit. Il y eut chez elle un grand repas accompagné de fymphonie, & la fête finit par un bal où fe trouva toute la nobleffe de Cordoue, de l'un & de l'autre fexe. Sur la fin du bal, nos nouveaux mariés s'échappèrent pour gagner un appartement où ils s'enfermèrent avec une

femme de chambre & moi ; ce qui fournit à la compagnie un nouveau ſujet d'accuſer la marquiſe d'avoir du tempérament. Mais cette dame étoit dans une diſpoſition bien différente de celle où ils la croyoient tous. Auſſitôt qu'elle ſe vit en particulier avec mon maître, elle lui adreſſa ces paroles : Don Manrique, voici votre appartement ; le mien eſt dans un autre endroit de cette maiſon ; nous paſſerons la nuit dans des chambres ſéparées, & le jour nous vivrons enſemble comme une mère & ſon fils. Le chevalier y fut trompé d'abord : il crut que la dame ne parloit ainſi que pour l'engager à lui faire une douce violence, & s'imaginant devoir par politeſſe paroître paſſionné, il s'approcha d'elle & s'offrit avec empreſſement de lui ſervir de valet de chambre ; mais bien loin de lui permettre de la déshabiller, elle le repouſſa d'un air ſérieux & lui dit : Arrêtez, don Manrique ; ſi vous me prenez pour une de ces tendres vieilles qui ſe remarient par fragilité, vous êtes dans l'erreur : je ne vous ai point épouſé pour vous faire acheter les avantages que je vous fais par notre contrat de mariage ; ce ſont des dons purs de mon cœur, & je n'exige de votre reconnoiſſance que des ſentiments d'amitié. A ces mots, elle nous laiſſa, mon maître & moi, dans notre appartement, & ſe retira dans le ſien avec ſa ſuivante, en défendant abſolument au chevalier de l'accompagner.

Après ſa retraite, nous demeurâmes, don

Manrique & moi, fort étourdis de ce que nous venions d'entendre. Scipion, me dit mon maître, te ferois-tu attendu au difcours que la marquife vient de me tenir? Que penfes-tu d'une pareille dame? Je penfe, monfieur, que c'eft une femme comme il n'y en a point. Quel bonheur pour vous de l'avoir! C'eft poſſéder un bénéfice fans être tenu d'acquitter les charges. Pour moi, reprit don Manrique, j'admire une époufe d'un caractère fi eftimable, & je prétends compenfer par toutes les attentions imaginables le facrifice qu'elle fait à fa délicateſſe. Nous continuâmes à nous entretenir de la dame, & nous allâmes enfuite nous repofer, moi fur un grabat dans une garde-robe, & mon maître dans un beau lit qu'on lui avoit préparé, & où je crois, qu'au fond de fon âme, il ne fut pas fâché de coucher feul, quoiqu'il fe fentît affez reconnoiffant pour oublier l'âge d'une femme fi généreufe.

Les réjouiffances recommencèrent le jour fuivant, & la nouvelle mariée parut de fi belle humeur, qu'elle donna beau jeu aux mauvais plaifans. Elle rioit toute la première de ce qu'ils difoient; elle excitoit même les rieurs à s'égayer, en fe prêtant de bonne grâce à leurs faillies. Le chevalier, de fon côté, ne fe montroit pas moins content que fon époufe, & l'on eût dit, à l'air tendre dont il la regardoit & lui parloit, qu'il étoit dans le goût de la vieilleffe. Les deux époux eurent le foir une nouvelle

converſation où il fut décidé que, ſans ſe gêner l'un & l'autre, ils vivroient de la même façon qu'ils avoient vécu avant leur mariage. Cependant il faut donner cette louange à don Manrique, qu'il fit, par conſidération pour ſa femme, ce que peu de maris euſſent fait à ſa place ; il abandonna une petite bourgeoiſe qu'il aimoit, & dont il étoit aimé ; ne voulant pas entretenir un commerce qui eût ſemblé inſulter à la conduite délicate que ſon épouſe tenoit avec lui.

Tandis qu'il donnoit de ſi fortes marques de reconnoiſſance à cette vieille dame, elle les payoit avec uſure, quoiqu'elle les ignorât. Elle le rendit maître de ſon coffre-fort qui valoit mieux que celui de Velaſquez. Comme elle avoit réformé ſa maiſon pendant ſon veuvage, elle la remit ſur le même pied où elle avoit été du vivant de ſon premier époux ; elle groſſit ſon domeſtique, remplit ſes écuries de chevaux & de mules ; en un mot, par ſes généreuſes bontés, le chevalier le plus gueux de l'ordre d'Alcantara en devint le plus riche. Vous demandez peut-être ce que je gagnai à tout cela. Je reçus cinquante piſtoles de ma maîtreſſe, & cent de mon maître, qui de plus me fit ſon ſecrétaire avec quatre cents écus d'appointements ; il eut même aſſez de confiance en moi pour vouloir que je fuſſe ſon tréſorier.

Son tréſorier ! m'écriai-je, en interrompant Scipion dans cet endroit & en faiſant un éclat de rire. Oui, monſieur, répliqua-t-il d'un air

froid & férieux, oui, fon tréforier : j'ofe même dire que je me fuis acquitté de cet emploi avec honneur. Il eft vrai que je fuis peut-être redevable de quelque chofe à la caiffe ; car, comme je prenois dedans mes gages d'avance, & que j'ai quitté brufquement le fervice du chevalier, il n'eft pas impoffible que le comptable foit en refte ; en tout cas, c'eft le dernier reproche qu'on ait à me faire, puifque j'ai toujours été, depuis ce temps-là, plein de droiture & de probité.

J'étois donc, pourfuivit le fils de la Cofcolina, fecrétaire & tréforier de don Manrique, qui paroiffoit auffi content de moi que j'étois fatisfait de lui, lorfqu'il reçut une lettre de Tolède, par laquelle on lui mandoit que dona Theodora Mufcofo, fa tante, étoit à l'extrémité. Il fut fi fenfible à cette nouvelle, qu'il partit fur le champ pour fe rendre auprès de cette dame qui lui fervoit de mère depuis plufieurs années. Je l'accompagnai dans ce voyage avec un valet de chambre & un laquais feulement ; & tous quatre montés fur les meilleurs chevaux de nos écuries, nous gagnâmes en diligence Tolède, où nous trouvâmes dona Theodora dans un état à nous faire efpérer qu'elle ne mourroit point de fa maladie, & véritablement, nos pronoftics, quoique contraires à celui d'un vieux médecin qui la gouvernoit, ne furent pas démentis par l'événement.

Pendant que la fanté de notre bonne tante

se rétabliſſoit à vue d'œil, moins peut-être par les remèdes qu'on lui faiſoit prendre, que par la préſence de ſon cher neveu, monſieur le tréſorier paſſoit ſon temps le plus agréablement qu'il lui étoit poſſible, avec des jeunes gens dont la connoiſſance étoit fort propre à lui procurer des occaſions de dépenſer ſon argent. Outre les fêtes galantes qu'ils m'obligeoient à donner aux dames dont ils me procuroient la connoiſſance, ils m'entraînoient quelquefois dans des tripots où ils m'engageoient à jouer avec eux, & n'étant pas auſſi habile joueur que mon maître Abel, je perdois beaucoup plus ſouvent que je ne gagnois. Je prenois goût inſenſiblement au jeu, & ſi je me fuſſe entièrement livré à cette paſſion, elle m'auroit réduit ſans doute à tirer de la caiſſe quelques quartiers d'avance; mais heureuſement l'amour ſauva la caiſſe, & ma vertu. Un jour, comme je paſſois auprès de l'Égliſe *de los Reyes* [16], j'aperçus au travers d'une jalouſie dont les rideaux étoient ouverts, une jeune fille qui me parut moins une mortelle qu'une divinité. Je me ſervirois d'un terme encore plus fort, s'il y en avoit pour mieux vous exprimer l'impreſſion que ſa vue fit ſur moi. Je m'informai d'elle, & à force de perquiſitions, j'appris qu'elle ſe nommoit Béatrix, & qu'elle étoit ſuivante de dona Julia, fille cadette du comte de Polan.

Béatrix interrompit Scipion en riant à gorge déployée, puis adreſſant la parole à ma femme :

Charmante Antonia, lui dit-elle, regardez-moi bien, je vous prie; n'ai-je pas à votre avis l'air d'une divinité? Vous l'aviez alors à mes yeux, lui dit Scipion, & depuis que votre fidélité ne m'eſt plus ſuſpecte, vous me paroiſſez plus belle que jamais. Mon ſecrétaire, après une repartie ſi galante, pourſuivit ainſi ſon hiſtoire.

Cette découverte acheva de m'enflammer, non, à la vérité, d'une ardeur légitime. J'en fais un aveu ſincère. Je m'imaginai que je triompherois facilement de ſa vertu, ſi je la tentois par des préſens capables de l'ébranler; mais je jugeois mal de la chaſte Béatrix. J'eus beau lui faire propoſer par des femmes mercenaires ma bourſe & mes ſoins, elle rejeta fièrement mes propoſitions. Sa réſiſtance, au lieu d'éteindre mes déſirs, les irrita. J'eus recours au dernier expédient; je lui fis offrir ma main, qu'elle accepta lorſqu'elle ſçut que j'étois ſecrétaire & tréſorier de don Manrique. Comme nous trouvâmes à propos de cacher notre mariage pendant quelque temps, nous nous mariâmes ſecrètement, en préſence de la dame Lorença Séphora, gouvernante de Séraphine, & devant quelques autres domeſtiques du comte de Polan. Je n'eus pas pluſtôt épouſé Béatrix, qu'elle me facilita les moyens de la voir le jour, & de l'entretenir la nuit dans le jardin où je m'introduiſois par une petite porte dont elle me donna la clef. Jamais deux époux n'ont été plus con-

tens que nous l'étions l'un & l'autre. Béatrix & moi, nous attendions avec une égale impatience l'heure du rendez-vous, nous y courions avec le même empreſſement, & le temps que nous paſſions enſemble, quoiqu'il fût quelquefois aſſez long, nous ſembloit toujours trop court. Enfin, nous vivions plutôt en amans qu'en époux. Mais la fortune jalouſe troubla bientôt notre félicité.

Une nuit qui fut auſſi cruelle pour moi que les précédentes avoient été douces, je fus ſurpris, en voulant entrer dans le jardin, de trouver la petite porte ouverte. Cette nouveauté m'alarma, j'en tirai un mauvais augure, je devins pâle & tremblant, comme ſi j'euſſe preſſenti ce qui m'alloit arriver, & m'avançant dans l'obſcurité vers un cabinet de verdure où j'avois accoutumé de parler à mon épouſe, j'entendis la voix d'un homme. Je m'arrêtai tout à coup pour mieux ouir, & mon oreille fut auſſitôt frappée de ces paroles : « Ne me faites donc point languir, ma chère Béatrix, achevez mon bonheur, ſongez que votre fortune y eſt attachée. » Au lieu d'avoir la patience d'écouter encore, je crus n'avoir pas beſoin d'en entendre davantage ; une fureur jalouſe s'empara de mon âme, & ne reſpirant que vengeance, je tirai mon épée & j'entrai bruſquement dans le cabinet. Ah ! lâche ſuborneur, m'écriai-je, qui que tu ſois, il faut que tu m'arraches la vie avant que tu m'ôtes l'honneur. En diſant ces mots, je

chargeai le cavalier qui s'entretenoit avec Béatrix. Il se mit promptement en défense, & se battit en homme qui sçavoit mieux faire des armes que moi qui n'avois reçu que quelques leçons d'escrime à Cordoue. Cependant, tout grand spadassin qu'il étoit, il ne put parer un coup que je lui portai, ou plutôt, il fit un faux pas ; je le vis tomber, & m'imaginant l'avoir mortellement blessé, je m'enfuis à toutes jambes, sans vouloir répondre à Béatrix qui m'appeloit à haute voix.

Oui, vraiment, interrompit la femme de Scipion, en nous adressant la parole, je l'appelois pour le tirer d'erreur. Le cavalier avec qui je m'entretenois dans le cabinet, étoit don Fernand de Leyva. Ce seigneur qui aimoit Julie, ma maîtresse, avoit formé la résolution de l'enlever, croyant ne pouvoir l'obtenir que par ce moyen, & je lui avois moi-même donné rendez-vous dans le jardin, pour concerter avec lui cet enlèvement dont il m'assuroit que dépendoit ma fortune ; mais j'eus beau crier pour rappeler mon époux aveuglé par sa colère, il s'éloigna de moi comme d'une femme infidèle.

Dans l'état où je me trouvois, reprit Scipion, j'étois capable de tout. Ceux qui sçavent par expérience ce que c'est que la jalousie, & quelles extravagances elle fait faire aux meilleurs esprits, ne seront point étonnés du désordre qu'elle produisit dans mon foible cerveau. Je passai dans le moment d'une extrémité à l'au-

tre : je ſentis ſuccéder des mouvemens de haine aux ſentimens de tendreſſe que j'avois un inſtant auparavant pour mon épouſe. Je fis ſerment de l'abandonner & de la bannir pour jamais de ma mémoire. D'ailleurs, je croyois avoir tué un cavalier, & dans cette opinion, craignant de tomber entre les mains de la juſtice, j'éprouvois ce trouble funeſte qui ſuit partout, comme une Furie, un homme qui vient de faire un mauvais coup. Dans cette horrible ſituation, ne ſongeant qu'à me ſauver, je ne retournai point au logis, & je ſortis à l'heure même de Tolède, n'ayant point d'autres hardes que l'habit dont j'étois revêtu. Il eſt vrai que j'avois dans mes poches une soixantaine de piſtoles, ce qui ne laiſſoit pas d'être une aſſez bonne reſſource pour un jeune homme qui ſe réſolvoit à vivre toujours dans la ſervitude.

Je marchai toute la nuit, ou pour mieux dire je courus, car l'image des alguazils, toujours préſente à mon eſprit, me donnoit ſans ceſſe une nouvelle vigueur. L'aurore me découvrit entre Rodillas & Maqueda. Lorſque je fus à ce dernier bourg, me trouvant un peu fatigué, j'entrai dans l'égliſe qu'on venoit d'ouvrir, & après y avoir fait une prière, je m'aſſis ſur un banc pour me repoſer. Je me mis à rêver à l'état de mes affaires qui n'avoient que trop de quoi m'occuper ; mais je n'eus pas le temps de faire bien des réflexions. J'entendis retentir l'égliſe de trois ou quatre coups de fouet, qui me fi-

rent juger qu'il paſſoit par-là quelque muletier. Je me levai auſſitôt pour aller voir ſi je ne me trompois pas, & quand je fus à la porte, j'en aperçus un qui monté ſur une mule, en menoit deux autres à vuide: Arrêtez, mon ami, lui dis-je, où vont ces mules ? A Madrid, me répondit-il. J'ai amené, de là ici, deux bons religieux de ſaint Dominique, & je m'en retourne.

L'occaſion qui ſe préſentoit de faire le voyage de Madrid m'en inſpira l'envie; je fis marché avec le muletier, je montai ſur une de ſes mules, & nous pouſſâmes vers Illeſcas où nous devions aller coucher. A peine fûmes nous hors de Maqueda, que le muletier, homme de trente-cinq à quarante ans, commença d'entonner des chants d'Égliſe à pleine tête; il débuta par les prières que les chanoines diſent à matines, enſuite il chanta le *Credo*, comme on le chante aux grandes meſſes ; puis paſſant aux vêpres, il les dit ſans me faire grâce du *Magnificat*. Quoique le faquin m'étourdît les oreilles, je ne pouvois m'empêcher de rire ; je l'excitois même à continuer quand il étoit obligé de s'arrêter pour reprendre haleine : Courage, l'ami, lui dis-je, pourſuivez ; ſi le ciel vous a donné de bons poulmons, vous n'en faites pas un mauvais uſage. Oh ! pour cela, non, s'écria-t-il ; je ne reſſemble pas, Dieu merci, à la plupart des voituriers qui ne chantent que des chanſons infâmes ou impies, je ne chante même jamais

de romances ſur nos guerres contre les Maures, car ſi ces choſes-là ne ſont pas déshonnêtes, vous conviendrez du moins qu'elles ſont frivoles, & qu'un bon chrétien ne doit pas s'en occuper. Vous avez, lui répliquai-je, une pureté de cœur que les muletiers ont rarement ; mais dites-moi, mon ami, avec votre extrême délicateſſe ſur le choix de vos chants, avez-vous auſſi fait vœu de chaſteté dans les hôtelleries où il y a de jeunes ſervantes ? Aſſurément, me repartit-il, la continence eſt encore une choſe dont je me pique dans ces ſortes de lieux ; je n'y ſonge qu'au ſoin que je dois avoir de mes mules. Je ne fus pas peu étonné d'entendre parler de cette ſorte le phénix des muletiers, & le tenant pour un homme de bien & d'eſprit, je liai avec lui converſation après qu'il eut chanté tout ſon ſaoul.

Nous arrivâmes à Illeſcas ſur la fin de la journée. Lorſque nous fûmes à l'hôtellerie, je laiſſai à mon compagnon le ſoin des mules, & j'entrai dans la cuiſine où j'ordonnai à l'hôte de nous préparer un bon ſouper ; ce qu'il promit de faire ſi bien, que je me ſouviendrois, dit-il, toute ma vie, d'avoir logé chez lui. Demandez, ajouta-t-il, demandez à votre muletier, quel homme je ſuis. Vive Dieu ! je défierois tous les cuiſiniers de Tolède & de Madrid de faire une *olla podrida* comparable aux miennes. Je veux vous régaler ce ſoir d'un civet de lapereau de ma façon ; vous verrez ſi

j'ai tort de vanter mon ſçavoir-faire. Là deſſus, me montrant une caſſerole où il y avoit, à ce qu'il diſoit, un lapin déjà tout haché : Voilà, continua-t-il, ce que je prétends vous donner pour votre ſouper, avec une épaule de mouton rôti. Quand j'aurai mis là dedans du poivre, du ſel, du vin, un paquet de fines herbes, & quelques autres ingrédiens que j'employe dans mes ſauces, j'eſpère que je vous ſervirai tantôt un ragoût digne d'un contador mayor.

L'hôte, après avoir ainſi fait ſon éloge, commença d'apprêter le ſouper. Pendant qu'il y travailloit, j'entrai dans une ſalle où m'étant couché ſur un grabat que j'y trouvai, je m'endormis de fatigue, n'ayant pris aucun repos la nuit précédente. Au bout de deux heures, le muletier vint me réveiller : Mon gentilhomme, me dit-il, votre ſouper eſt prêt ; venez, s'il vous plaît, vous mettre à table. Il y en avoit dans la ſalle une ſur laquelle étoient deux couverts. Nous nous y aſſîmes le muletier & moi, & l'on nous apporta le civet. Je me jetai deſſus avidement, je le trouvai d'un goût exquis, ſoit que la faim m'en fît juger trop favorablement, ſoit que ce fût véritablement un effet des ingrédiens du cuiſinier. On nous ſervit enſuite un morceau de mouton rôti, & remarquant que le muletier ne faiſoit honneur qu'à ce dernier plat, je lui demandai pourquoi il ne touchoit point à l'autre. Il me répondit, en ſouriant, qu'il n'aimoit pas les ragoûts. Cette réponſe ou plu-

tôt le souris dont il l'avoit accompagnée, me parut mystérieux. Vous me cachez, lui dis-je, la véritable raison qui vous empêche de manger de ce civet; faites-moi le plaisir de me l'apprendre. Puisque vous êtes si curieux de le sçavoir, reprit-il, je vous dirai que j'ai de la répugnance à me bourrer l'estomach de ces sortes de ragoûts, depuis qu'en allant de Tolède à Cuença, on me servit un soir dans une hôtellerie pour un lapin de garenne, un matou en hachis; cela m'a dégoûté des fricassées.

Le muletier ne m'eut pas sitôt dit ces paroles, que malgré la faim qui me dévoroit, l'appétit me manqua tout à coup. Je me mis en tête que je venois de manger d'un lapin supposé, & je ne regardai plus le ragoût qu'en faisant la grimace. Mon compagnon ne me guérit pas l'esprit là-dessus, en me disant que les maîtres d'hôtelleries, en Espagne, faisoient assez souvent ce *qui pro quo*, de même que les pâtissiers. Ce discours, comme vous voyez, étoit fort consolant; aussi je n'eus plus aucune envie de retourner au civet, pas même de toucher au plat de rôti, de peur que le mouton ne fût pas mieux vérifié que le lapin. Je me levai de table en maudissant le ragoût, l'hôte & l'hôtellerie, & m'étant recouché sur le grabat, j'y passai la nuit plus tranquillement que je ne m'y étois attendu. Le jour suivant, de grand matin, après avoir payé mon hôte aussi grassement que s'il m'eût fort bien traité, je m'éloignai d'Illescas,

l'imagination encore ſi remplie du civet, que je prenois pour des chats tous les animaux que j'appercevois.

J'arrivai de bonne heure à Madrid, où, ſitôt que j'eus ſatisfait mon muletier, je louai une chambre garnie auprès de la Porte du Soleil. Mes yeux, quoiqu'accoutumés au grand monde, ne laiſſèrent pas d'être éblouis du concours de ſeigneurs qu'on voit ordinairement dans le quartier de la cour. J'admirai la prodigieuſe quantité de carroſſes & le nombre infini de gentilshommes, de pages & de laquais qui étoient à la ſuite des grands. Mon admiration redoubla, lorſqu'étant allé au lever du roi, j'aperçus ce monarque environné de ſes courtiſans. Je fus charmé de ce ſpectacle, & je dis en moi-même : Quel éclat ! quelle grandeur ! Je ne m'étonne plus d'avoir ouï dire qu'il faut voir la cour de Madrid, pour en concevoir toute la magnificence. Je ſuis ravi d'y être venu, j'ai un preſſentiment que j'y ferai quelque choſe. Je n'y fis pourtant rien, que quelques connoiſſances infructueuſes. Je dépenſai mon argent peu à peu, & je fus trop heureux de me donner, avec tout mon mérite, à un pédant de Salamanque, qu'une affaire de famille avoit attiré à Madrid où il étoit né, & que le hazard me fit connoître. Je devins ſon *factotum*, & je le ſuivis à ſon univerſité lorſqu'il y retourna.

Mon nouveau patron ſe nommoit don Ignacio de Ipigna. Il prenoit le *don*, pour avoir été

précepteur d'un duc qui lui faifoit par reconnoiffance une penfion à vie. Ce n'eft pas tout. Il en avoit une autre comme profeffeur émérite du collége, & de plus, il avoit tous les ans, du public, un revenu de deux ou trois cents piftoles, par les livres de morale dogmatique qu'il avoit coutume de faire imprimer. La manière dont il compofoit fes ouvrages mérite bien qu'on en faffe mention. L'illuftre don Ignacio paffoit prefque toute la journée à lire les auteurs hébreux, grecs & latins, & à mettre, fur un petit carré de papier, chaque apophtegme ou penfée brillante qu'il y trouvoit. A mefure qu'il rempliffoit des carrés, il m'employoit à les enfiler dans un fil de fer en forme de guirlande, & chaque guirlande faifoit un tome. Que nous faifions de mauvais livres ! Il ne fe paffoit guère de mois que nous ne fiffions pour le moins deux volumes, & auffitôt la preffe en gémiffoit : ce qu'il y a de plus furprenant, c'eft que ces compilations fe donnoient pour des nouveautés, & fi les critiques s'avifoient de reprocher à l'auteur qu'il pilloit les anciens, il leur répondoit avec une orgueilleufe effronterie : *Furto lætamur in ipfo* [17].

Il étoit auffi grand commentateur, & il y avoit tant d'érudition dans fes commentaires, qu'il faifoit fouvent des remarques fur des chofes qui n'étoient pas dignes d'être remarquées ; comme fur ces carrés de papier il écrivoit quelquefois très-mal à propos des paffages d'Héfio-

de & d'autres auteurs. Néanmoins, avec tout cela, je ne laiſſai pas de profiter chez ce ſçavant. Il y auroit de l'ingratitude à n'en pas convenir : j'y perfectionnai mon écriture à force de copier ſes ouvrages ; & ſi, me traitant en élève plutôt qu'en valet, il eut ſoin de me former l'eſprit, il ne négligea point mes mœurs. Scipion, me diſoit-il, quand par hazard il entendoit dire que quelque domeſtique avoit fait une friponnerie, prends bien garde, mon enfant, de ſuivre le mauvais exemple de ce fripon. Il faut qu'un valet ſerve ſon maître avec autant de fidélité que de zèle, & s'efforce de devenir vertueux par le travail, s'il a le malheur de ne l'être point par nature. En un mot, don Ignacio ne perdoit aucune occaſion de me porter à la vertu, & ſes exhortations faiſoient ſur moi un ſi bon effet, que je n'eus pas la moindre tentation de lui jouer quelque tour pendant quinze mois que je demeurai chez lui.

J'ai déjà dit que le docteur de Ipigna étoit originaire de Madrid ; il y avoit une parente, appelée Catalina, qui étoit femme de chambre de Madame la Nourrice. Cette ſoubrette qui eſt la même dont je me ſuis ſervi depuis pour tirer de la tour de Ségovie le ſeigneur de Santillane, ayant envie de rendre ſervice à don Ignacio, engagea ſa maîtreſſe à demander pour lui un bénéfice au duc de Lerme. Ce miniſtre le fit nommer à l'archidiaconat de Grenade, lequel étant en pays conquis eſt à la nomination

du roi. Nous partîmes pour Madrid, sitôt que nous eûmes appris cette nouvelle, le docteur voulant remercier ses bienfaictrices avant que d'aller à Grenade. J'eus plus d'une occasion de voir Catalina, & de lui parler. Mon humeur enjouée & mon air aisé lui plurent ; de mon côté, je la trouvai si fort à mon gré, que je ne pus me défendre de répondre aux petites marques d'amitié qu'elle me donna ; enfin nous nous attachâmes l'un à l'autre. Pardonnez-moi cet aveu, ma chère Béatrix ; comme je vous croyois infidèle, cette erreur doit me sauver de vos reproches.

Cependant le docteur don Ignacio se préparoit à partir pour Grenade. Sa parente & moi, effrayés de la prochaine séparation qui nous menaçoit, nous eûmes recours à un expédient qui nous en préserva : je feignis d'être malade, je me plaignis de la tête, je me plaignis de la poitrine, & je fis toutes les démonstrations d'un homme aceablé de tous les maux du monde. Mon maître appela un médecin. Ce qui me fit trembler, m'imaginant que cet hippocrate alloit s'apercevoir que je n'étois point malade, mais heureusement, & comme s'il eût été d'accord avec moi, il me dit bonnement, après m'avoir bien observé, que ma maladie étoit plus sérieuse qu'on ne pensoit, & que selon toutes les apparences je garderois longtemps la chambre. Le docteur, impatient de se rendre à sa cathédrale, ne jugea point à propos de retarder son

départ ; il aima mieux prendre un autre garçon pour le ſervir ; il ſe contenta de m'abandonner aux ſoins d'une garde à laquelle il laiſſa une ſomme d'argent pour m'enterrer ſi je mourois, ou pour récompenſer mes ſervices, ſi je revenois de ma maladie.

Sitôt que je ſçus don Ignacio parti pour Grenade, je fus guéri de tous mes prétendus maux. Je me levai, je congédiai mon médecin qui avoit tant de pénétration, & je me défis de ma garde qui me vola plus de la moitié des eſpèces qu'elle devoit me remettre. Tandis que je faiſois ce perſonnage, Catalina en jouoit un autre auprès de dona Anna de Guevara, ſa maîtreſſe, à laquelle faiſant entendre que j'étois admirable pour l'intrigue, elle lui mit dans l'eſprit de me choiſir pour un de ſes agens. Madame la nourrice à qui l'amour des richeſſes faiſoit ſouvent former des entrepriſes lucratives, ayant beſoin de pareils ſujets, me reçut parmi ſes domeſtiques, & ne tarda guère à m'éprouver. Elle me donna des commiſſions qui demandoient un peu d'adreſſe, & ſans vanité, je ne m'en acquittai point mal ; auſſi fut-elle autant ſatisfaite de moi que j'eus lieu d'être mécontent d'elle. La dame étoit ſi avare, qu'elle ne me faiſoit pas la moindre part des fruits qu'elle recueilloit de mon induſtrie & de mes peines. Elle s'imaginoit qu'en me payant exactement mes gages, elle en uſoit avec moi aſſez généreuſement. Cet excès d'avarice me

déplut & m'auroit bientôt fait ſortir de chez cette dame, ſi je n'y euſſe été retenu par les bontés de Catalina, qui s'enflammant de plus en plus tous les jours, me propoſa formellement de l'épouſer.

Doucement, lui dis-je, mon adorable, cette cérémonie ne ſe peut faire entre nous ſi promptement ; il faut auparavant que j'apprenne la mort d'une jeune perſonne qui vous a prévenue, & dont je ſuis devenu l'époux pour mes péchés. A d'autres, me répondit Catalina. Je ne ſuis point aſſez crédule pour ajouter foi à ce que vous êtes marié ; & pourquoi ? pour me cacher poliment la répugnance que vous avez à me prendre pour votre épouſe. Je lui proteſtai vainement que je lui diſois la vérité, mon aveu ſincère lui parut une défaite & s'en trouvant offenſée, elle changea de manière à mon égard. Nous ne nous brouillâmes point ; mais notre commerce ſe refroidit à vue d'œil, & nous n'eûmes plus l'un pour l'autre que des égards de bienſéance & d'honnêteté.

Dans cette conjoncture, j'appris qu'il falloit un laquais au ſeigneur Gil Blas de Santillane, ſecrétaire du premier miniſtre de la couronne d'Eſpagne, & ce poſte me flatta d'autant plus, qu'on m'en parla comme du plus gracieux que je puſſe occuper. Le ſeigneur de Santillane, me dit-on, eſt un cavalier plein de mérite, un garçon chéri du duc de Lerme, & qui, par conſéquent, ne ſçauroit manquer de pouſſer loin ſa

fortune ; d'ailleurs, il a le cœur généreux ; en faiſant ſes affaires, vous ferez fort bien les vôtres. J'allai me préſenter au ſeigneur Gil Blas, pour qui d'abord je me ſentis naître de l'inclination, & qui m'arrêta ſur ma phyſionomie. Je ne balançai point à quitter pour lui madame la nourrice, & il ſera, s'il plaît au ciel, le dernier de mes maîtres.

Scipion finit ſon hiſtoire en cet endroit. Puis, m'adreſſant la parole : Seigneur de Santillane, continua-t-il, c'eſt à vous que je m'adreſſe à préſent. Faites-moi la grâce de témoigner à ces dames que vous m'avez toujours connu pour un ſerviteur auſſi fidèle que zélé. J'ai beſoin de votre témoignage pour leur perſuader que le fils de la Coſcolina à purgé ſes mœurs, & fait ſuccéder de vertueux ſentimens à ſes mauvaiſes inclinations.

Oui, meſdames, dis-je alors, c'eſt de quoi je puis vous répondre. Si dans ſon enfance Scipion a été un vrai *picaro*, il s'eſt depuis ſi bien corrigé, qu'il eſt devenu le modèle d'un parfait domeſtique. Bien loin d'avoir quelques reproches à lui faire ſur la conduite qu'il a tenue avec moi, je dois plutôt avouer que je lui ai de grandes obligations.

La nuit qu'on m'enleva pour me conduire à la tour de Ségovie, il ſauva du pillage & mit en ſûreté une partie de mes effets, qu'il pouvoit impunément s'approprier ; il ne ſe contenta pas même de ſonger à conſerver mon

bien, il vint, par pure amitié, s'enfermer avec moi dans ma prifon, préférant aux charmes de la liberté le trifte plaifir de partager mes peines.

Fin du dixième livre.





LIVRE ONZIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

De la plus grande joie que Gil Blas ait jamais sentie, & du triste accident qui la troubla. Des changemens qui arrivèrent à la cour, & qui furent cause que Santillane y retourna.



J'AI déjà dit qu'Antonia & Béatrix s'accordoient ensemble parfaitement bien, l'une étant accoutumée à vivre en soubrette soumise, & l'autre s'accoutumant volontiers à faire la maîtresse. Nous étions, Scipion & moi, des maris trop galans & trop chéris de nos femmes, pour n'avoir pas bientôt la satisfaction d'être pères; elles devinrent enceintes presque en même temps. Béatrix accoucha la première & mit au monde une fille, & peu de

jours après, Antonia nous combla tous de joie, en me donnant un fils. Ravi d'un ſi heureux événement, j'envoyai mon ſecrétaire à Valence en porter la nouvelle au Gouverneur, qui vint à Llyrias avec Séraphine & la marquiſe de Pliego, tenir les enfans ſur les fonts, ſe faiſant un plaiſir d'ajouter ces témoignages d'affection à tous ceux que j'avois déjà reçus de lui. Mon fils qui eut pour parrain ce ſeigneur, & pour marraine la marquiſe, fut nommé Alphonſe, & madame la gouvernante, voulant que j'euſſe l'honneur d'être doublement ſon compère, tint avec moi la fille de Scipion, à laquelle nous donnâmes le nom de Séraphine.

La naiſſance de mon fils ne réjouit pas ſeulement les perſonnes du château; les habitans de Llyrias la célébrèrent auſſi par des fêtes qui firent connoître que tout le hameau prenoit part au plaiſir de ſon ſeigneur. Mais, hélas! nos réjouiſſances ne furent pas de longue durée, ou pour mieux dire, elles ſe convertirent tout à coup en gémiſſemens, en plaintes, en lamentations, par un accident que plus de vingt années n'ont pu me faire oublier, & qui ſera toujours préſent à ma penſée. Mon fils mourut, & ſa mère, quoiqu'elle fût heureuſement accouchée de lui, le ſuivit de près : une fièvre violente emporta ma chère épouſe après quatorze mois de mariage. Que le lecteur conçoive, s'il eſt poſſible, la douleur dont je fus

saisi ; je tombai dans un accablement stupide ; à force de sentir la perte que je faisois, j'y paroissois comme insensible. Je fus cinq ou six jours dans cet état ; je ne voulois prendre aucune nourriture, & je crois que, sans Scipion, je me serois laissé mourir de faim, ou que la tête m'auroit tourné ; mais cet adroit secrétaire sut tromper ma douleur en s'y conformant ; il trouvoit le secret de me faire avaler des bouillons en me les présentant d'un air si mortifié, qu'il sembloit me les donner moins pour conserver ma vie que pour nourrir mon affliction.

Cet affectionné serviteur écrivit à don Alphonse pour l'informer du malheur qui m'étoit arrivé & de la situation pitoyable où je me trouvois. Ce seigneur, tendre & compatissant, cet ami généreux, se rendit bientôt à Llyrias. Je ne puis, sans m'attendrir, rappeler le moment où il s'offrit à mes yeux : Mon cher Santillane, me dit-il en m'embrassant, je ne viens point ici pour vous consoler ; j'y viens pleurer avec vous Antonia, comme vous pleureriez avec moi Séraphine, si la Parque me l'eût ravie. Effectivement il répandit des larmes & confondit ses soupirs avec les miens. Tout accablé que j'étois de ma tristesse, je ne laissois pas de ressentir vivement les bontés de ce seigneur.

Don Alphonse eut avec Scipion un long entretien sur ce qu'il y avoit à faire pour vaincre

ma douleur. Ils jugèrent qu'il falloit, pour quelque temps, m'éloigner de Llyrias, où tout me retraçoit ſans ceſſe l'image d'Antonia. Sur quoi le fils de don Céſar me propoſa de m'emmener à Valence, & mon ſecrétaire appuya ſi bien la propoſition, que je l'acceptai. Je laiſſai Scipion & ſa femme au château dont le ſéjour véritablement ne ſervoit qu'à irriter mes ennuis, & je partis avec le gouverneur. Lorſque je fus à Valence, don Céſar & ſa belle-fille n'épargnèrent rien pour faire diverſion à mon chagrin : ils mirent, tour à tour, en uſage tous les amuſemens les plus propres à me diſſiper; mais, malgré tous leurs ſoins, je demeurai plongé dans une mélancolie dont ils ne purent me tirer. Il ne tenoit pas non plus à Scipion que je ne repriſſe ma tranquillité : il venoit ſouvent de Llyrias à Valence, pour ſçavoir de mes nouvelles; il s'en retournoit d'autant plus triſte ou d'autant plus gai qu'il me voyoit plus ou moins en diſpoſition à me conſoler. Je ne faiſois pas en lui cette remarque ſans plaiſir. Je lui tenois compte des mouvemens d'amitié qu'il laiſſoit éclater, & je m'applaudiſſois d'avoir un domeſtique ſi attaché à moi.

Il entra un matin dans ma chambre. Monſieur, me dit-il d'un air fort agité, il ſe répand dans la ville un bruit qui intéreſſe toute la monarchie : on dit que Philippe III ne vit plus, & que le prince ſon fils eſt ſur le trône. On ajoute à cela, pourſuivit-il, que le cardinal duc

de Lerme a perdu ſon poſte, qu'il lui eſt même défendu de paroître à la cour, & que don Guzman, comte d'Olivarès, eſt préſentement premier miniſtre[18]. Je me ſentis un peu ému de cette nouvelle, ſans ſçavoir pourquoi. Scipion s'en aperçut, & me demanda ſi je ne prenois aucune part à ce grand changement. Hé! quelle part veux-tu que j'y prenne, lui répondis-je, mon enfant? J'ai quitté la cour; tous les changemens qui peuvent y arriver me doivent être indifférens.

Pour un homme de votre âge, reprit le fils de la Coſcolina, vous êtes bien détaché du monde. A votre place j'aurois un deſir curieux. Quel deſir? interrompis-je. Ma foi, reprit-il, j'irois à Madrid montrer mon viſage au jeune monarque pour voir s'il me remettroit; c'eſt un plaiſir que je me donnerois. Je t'entends, lui dis-je, tu voudrois que je retournaſſe à la cour pour y tenter de nouveau la fortune, ou plutôt, pour y redevenir un avare & un ambitieux. Pourquoi vos mœurs s'y corromproient-elles encore? me repartit Scipion. Ayez plus de confiance que vous n'en avez en votre vertu. Je vous réponds de vous-même. Les ſaines réflexions que votre diſgrâce vous a fait faire ſur la cour ne vous permettent point d'en redouter les dangers. Rembarquez-vous hardiment ſur une mer dont vous connoiſſez tous les écueils. Tais-toi, flatteur, m'écriai-je en ſouriant, es-tu las de me voir mener une vie tranquille?

Je croyois que mon repos t'étoit plus cher.

Dans cet endroit de notre converſation, don Céſar & ſon fils arrivèrent. Ils me confirmèrent la nouvelle de la mort du roi, ainſi que le malheur du duc de Lerme. Ils m'apprirent de plus que ce miniſtre ayant fait demander la permiſſion de ſe retirer à Rome, n'avoit pu l'obtenir, & qu'il lui étoit ordonné de ſe rendre à ſon marquiſat de Denia. Enſuite, comme s'ils euſſent agi de concert avec mon ſecrétaire, ils me conſeillèrent d'aller à Madrid me préſenter aux yeux du nouveau roi, puiſque j'en étois connu, & que je lui avois même rendu des ſervices que les grands récompenſent aſſez volontiers. Pour moi, dit don Alphonſe, je ne doute point qu'il ne les reconnoiſſe ; Philippe IV doit payer les dettes du prince d'Eſpagne. J'ai le même preſſentiment, dit don Céſar, & je regarde le voyage de Santillane à la cour comme une occaſion pour lui de parvenir aux grands emplois.

En vérité, mes ſeigneurs, m'écriai-je, vous ne penſez pas bien à ce que vous dites. Il ſemble, à vous entendre l'un & l'autre, que je n'aie qu'à me rendre à Madrid pour avoir la clef d'or, ou quelque gouvernement ; vous êtes dans l'erreur. Je ſuis au contraire bien perſuadé que le roi ne feroit aucune attention à ma figure ſi je m'offrois à ſes regards ; j'en ferai, ſi vous le ſouhaitez, l'épreuve pour vous déſabuſer. Les ſeigneurs de Leyva me prirent

au mot, & je ne pus me défendre de leur promettre que je partirois inceffamment pour Madrid. Sitôt que mon fecrétaire me vit déterminé à faire ce voyage, il en reffentit une joie immodérée. Il s'imaginoit que je ne paroîtrois pas plutôt devant le nouveau monarque, que ce prince me démêleroit dans la foule, & m'accableroit d'honneurs & de biens. Là-deffus, fe berçant des plus brillantes chimères, il m'élevoit aux premières belles charges de l'État, & fe pouffoit à la faveur de mon élévation.

Je me difpofai donc à retourner à la cour, non dans la vue d'y facrifier encore à la fortune, mais pour contenter don Céfar & fon fils qui avoient dans l'efprit que je pofféderois bientôt les bonnes grâces du fouverain. Il eft vrai que je me fentois au fond de l'âme quelque envie d'éprouver fi ce jeune prince me reconnoîtroit. Entraîné par ce mouvement curieux, fans efpérance & fans deffein de tirer quelque avantage du nouveau règne, je pris le chemin de Madrid avec Scipion, abandonnant le foin de mon château à Béatrix qui étoit une très-bonne ménagère.





CHAPITRE II.

Gil Blas se rend à Madrid; il paroît à la Cour. Le roi le reconnoît, & le recommande à son premier ministre. Suite de cette recommandation.



NOUS nous rendîmes à Madrid en moins de huit jours, don Alphonse nous ayant donné deux de ses meilleurs chevaux pour faire plus de diligence. Nous allâmes descendre à un hôtel garni où j'avois déjà logé, chez Vincent Forrero, mon ancien hôte, qui fut bien aise de me revoir.

Comme c'étoit un homme qui se piquoit de sçavoir tout ce qui se passoit, tant à la cour que dans la ville, je lui demandai ce qu'il y avoit de nouveau : Bien des choses, me répondit-il. Depuis la mort de Philippe III, les amis & les partisans du cardinal duc de Lerme se sont bien remués pour maintenir Son Éminence dans le ministère; mais leurs efforts ont été vains : le comte d'Olivarès l'a emporté sur

eux. On prétend que l'Efpagne ne perd point au change, & que ce nouveau premier miniftre a le génie d'une fi vafte étendue, qu'il feroit capable de gouverner le monde entier; Dieu le veuille! Ce qu'il y a de certain, continua-t-il, c'eft que le peuple a conçu la plus haute opinion de fa capacité : nous verrons dans la fuite fi le duc de Lerme eft bien ou mal remplacé. Forrero s'étant mis en train de parler, me fit un détail de tous les changemens qui s'étoient faits à la cour depuis que le comte d'Olivarès tenoit le gouvernail du vaiffeau de la monarchie.

Deux jours après mon arrivée à Madrid, j'allai chez le roi l'après-dînée, & je me mis fur fon paffage comme il entroit dans fon cabinet; il ne me regarda point. Je retournai le lendemain au même endroit, & je ne fus pas plus heureux. Le furlendemain il jeta fur moi les yeux en paffant; mais il ne parut pas faire la moindre attention à ma perfonne. Là-deffus je pris mon parti : Tu vois, dis-je à Scipion qui m'accompagnoit, que le roi ne me reconnoît point, ou que s'il me reconnoît il ne fe foucie guère de renouveler connoiffance avec moi. Je crois que nous ne ferons point mal de reprendre le chemin de Valence. N'allons pas fi vite, monfieur, me répondit mon fecrétaire; vous fçavez mieux que moi qu'on ne réuffit à la cour que par la patience. Ne vous laffez pas de vous montrer au prince; à force

de vous offrir à ſes regards, vous l'obligerez à vous conſidérer plus attentivement, & à ſe rappeler les traits de ſon agent auprès de la belle Catalina.

Afin que Scipion n'eût rien à me reprocher, j'eus la complaiſance de continuer le même manége pendant trois ſemaines, & un jour enfin il arriva que le monarque, frappé de ma vue, me fit appeler. J'entrai dans ſon cabinet, non ſans être troublé de me trouver tête à tête avec mon roi : Qui êtes-vous? me dit-il, vos traits ne me ſont pas inconnus, où vous ai-je vu? Sire, lui répondis-je en tremblant, j'ai eu l'honneur de conduire, une nuit, Votre Majeſté, avec le comte de Lemos, chez . . . . Ah! je m'en ſouviens, interrompit le prince, vous étiez ſecrétaire du duc de Lerme, & ſi je ne me trompe, Santillane eſt votre nom. Je n'ai point oublié que dans cette occaſion vous me ſervîtes avec beaucoup de zèle, & que vous fûtes aſſez mal payé de vos peines. N'avez vous pas été en priſon pour cette avanture? Oui, ſire, lui repartis-je, j'ai été ſix mois à la tour de Ségovie; mais vous avez eu la bonté de m'en faire ſortir. Cela, reprit-il, ne m'acquitte point envers Santillane : il ne ſuffit pas de l'avoir fait remettre en liberté, je dois lui tenir compte des maux qu'il a ſoufferts pour l'amour de moi.

Comme le prince achevoit ces paroles, le comte d'Olivarès entra dans le cabinet. Tout fait ombrage aux favoris. Il fut étonné de voir

là un inconnu, & le roi redoubla sa surprise en lui disant : Comte, je mets ce jeune homme entre vos mains; occupez-le, je vous charge du soin de l'avancer. Le ministre affecta de recevoir cet ordre d'un air gracieux, en me considérant depuis les pieds jusqu'à la tête, & fort en peine de sçavoir qui j'étois : Allez, mon ami, ajouta le monarque en m'adressant la parole & en me faisant signe de me retirer, le comte ne manquera pas de vous employer utilement pour mon service & pour vos intérêts.

Je sortis aussitôt du cabinet, & rejoignis le fils de la Coscolina, qui très-impatient d'apprendre ce que le roi m'avoit dit, étoit dans une agitation inconcevable; mais remarquant sur mon visage un air de satisfaction : Si j'en crois mes yeux, me dit-il, au lieu de retourner à Valence, nous avons bien la mine de demeurer à la cour. Cela pourroit bien être, lui répondis-je. En même temps je le ravis en lui racontant mot pour mot le petit entretien que je venois d'avoir avec le monarque. Mon cher maître, me dit alors Scipion, dans l'excès de sa joie, prendrez-vous une autre fois de mes almanachs? Avouez que vous ne me sçavez pas à présent mauvais gré de vous avoir exhorté à faire le voyage de Madrid. Je vous vois déjà dans un poste éminent; vous deviendrez le Calderone du comte d'Olivarès. C'est ce que je ne souhaite point du tout, interrompis-je; cette place est environnée de trop de précipices pour

exciter mon envie. Je voudrois un bon emploi où je n'eusse aucune occasion de faire des injustices ni un honteux trafic des bienfaits du prince. Après l'usage que j'ai fait de ma faveur passée, je ne puis être assez en garde contre l'avarice & l'ambition. Allez, monsieur, reprit mon secrétaire, le ministre vous donnera quelque bon poste que vous pourrez remplir sans cesser d'être honnête homme.

Plus pressé par Scipion que par ma curiosité, je me rendis le jour suivant chez le comte d'Olivarès, avant le lever de l'aurore ; ayant appris que tous les matins, soit en été, soit en hyver, il écoutoit, à la clarté des bougies, tous ceux qui avoient à lui parler. Je me mis modestement dans un coin de la salle, & de là, j'observai bien le comte quand il parut ; car j'avois fait peu d'attention à lui dans le cabinet du roi. Je vis un homme d'une taille au-dessus de la médiocre, & qui pouvoit passer pour gros dans un pays où il est rare de voir des personnes qui ne soient pas maigres. Il avoit les épaules si élevées, que je le crus bossu, quoiqu'il ne le fût pas ; sa tête qui étoit d'une grosseur excessive, lui tomboit sur la poitrine ; ses cheveux étoient noirs & plats, son visage long, son teint olivâtre, sa bouche enfoncée, & son menton pointu & fort relevé.

Tout cela ensemble ne faisoit pas un beau seigneur ; néanmoins, comme je le croyois dans une disposition obligeante pour moi, je le re-

gardai avec indulgence. Je le trouvai agréable. Il eſt vrai qu'il recevoit tout le monde d'un air affable & débonnaire, & qu'il prenoit gracieuſement les placets qu'on lui préſentoit ; ce qui ſembloit lui tenir lieu de bonne mine. Cependant, lorſqu'à mon tour je m'avançai pour le ſaluer & me faire connoître, il me lança un regard rude & menaçant ; puis, me tournant le dos ſans daigner m'entendre, il rentra dans ſon cabinet. Je trouvai alors ce ſeigneur plus laid qu'il n'étoit naturellement : je ſortis de la ſalle fort étourdi d'un accueil ſi farouche, & ne ſçachant ce que j'en devois penſer.

Ayant rejoint Scipion qui m'attendoit à la porte : Sçais-tu bien, lui dis-je, la réception qu'on m'a faite ? Non, me répondit-il, mais elle n'eſt pas difficile à deviner ; le miniſtre, prompt à ſe conformer aux volontés du prince, vous aura propoſé ſans doute un emploi conſidérable. C'eſt ce qui te trompe, lui répliquai-je. En même temps, je lui appris de quelle façon j'avois été reçu ; il m'écouta fort attentivement, & me dit : Vous m'étonnez ! Il faut que le comte ne vous ait pas remis, ou qu'il vous ait pris pour un autre. Je vous conſeille de le revoir ; je ne doute pas qu'il ne vous faſſe meilleure mine. Je ſuivis le conſeil de mon ſecrétaire : je me montrai pour la ſeconde fois devant le miniſtre qui me traitant encore plus mal que la première, fronça le ſourcil en m'enviſageant, comme ſi ma vue lui eût fait de la

peine; puis il détourna de moi ſes regards, & ſe retira ſans me dire mot.

Je fus piqué de ce procédé juſqu'au vif, & tenté de partir ſur le champ pour retourner à Valence; mais c'eſt à quoi Scipion ne manqua pas de s'oppoſer, ne pouvant ſe réſoudre à renoncer aux eſpérances qu'il avoit conçues. Ne vois-tu pas, lui dis-jè, que le comte veut m'écarter de la cour? Le monarque lui a témoigné de la bonne volonté pour moi, cela ne ſuffit-il pas pour m'attirer l'averſion de ſon favori? Cédons, mon enfant, cédons de bonne grâce au pouvoir d'un ennemi ſi redoutable. Monſieur, répondit-il, en colère contre le comte d'Olivarès, je n'abandonnerois pas ſi facilement le terrain. Je voudrois même avoir raiſon d'un accueil ſi offenſant. J'irois me plaindre au roi du peu de cas que le miniſtre fait de ſa recommandation. Mauvais conſeil, lui dis-je, mon ami; ſi je faiſois cette démarche imprudente, je ne tarderois guère à m'en repentir. Je ne ſçais même ſi je ne cours pas quelque péril à m'arrêter dans cette ville.

Mon ſecrétaire à ce diſcours rentra en lui-même, & conſidérant qu'en effet nous avions affaire à un homme qui pouvoit nous faire revoir la tour de Ségovie, il partagea ma crainte. Il ne combattit plus l'envie que j'avois de quitter Madrid, d'où je réſolus de m'éloigner dès le lendemain.



CHAPITRE III.

De ce qui empêcha Gil Blas d'exécuter la réſolution où il étoit d'abandonner la cour; & du ſervice important que Joſeph Navarro lui rendiſt.

N m'en retournant à mon hôtel garni, je rencontrai Joſeph Navarro, chef d'office de don Baltazar de Zuniga, & mon ancien ami. Je doutai quelques momens ſi je ne ferois pas ſemblant de ne le pas voir, ou ſi je l'aborderois pour lui demander pardon d'en avoir ſi mal agi avec lui. Je m'arrêtai à ce dernier parti. Je ſaluai Navarro, & l'abordant fort poliment : Me reconnoiſſez-vous, lui dis-je, & ſerez-vous encore aſſez bon pour vouloir parler à un miſérable qui a payé d'ingratitude l'amitié que vous aviez pour lui. Vous avouez donc, me répondit-il, que vous n'en avez pas trop bien uſé avec moi? Oui, lui repartis-je, & vous êtes en droit de m'accabler de reproches; je le mérite, ſi toutefois je n'ai pas expié mon crime par les remords qui l'ont ſuivi.

Puiſque vous vous êtes repenti de votre faute, reprit Navarro en m'embraſſant, je ne dois plus m'en reſſouvenir. De mon côté, je preſſai Joſeph entre mes bras, & tous deux reprîmes l'un pour l'autre nos premiers ſentimens.

Il avoit appris mon empriſonnement & la déroute de mes affaires, mais il ignoroit tout le reſte. Je l'en informai, je lui racontai juſqu'à la converſation que j'avois eue avec le roi, & je ne lui cachai pas la mauvaiſe réception que le miniſtre venoit de me faire, non plus que le deſſein où j'étois de me retirer dans ma ſolitude. Gardez-vous bien de vous en aller, me dit-il; puiſque le monarque a témoigné de l'amitié pour vous, il faut bien que cela vous ſerve à quelque choſe. Entre nous, le comte d'Olivarès a l'eſprit un peu fantaſque & ſingulier; c'eſt un ſeigneur plein de caprices; quelquefois, comme dans cette occaſion, il agit d'une manière qui révolte, & lui ſeul a la clef de ſes actions hétéroclites. Au reſte, quelques raiſons qu'il ait de vous avoir mal reçu, tenez ici pied à boule; il n'empêchera pas que vous ne profitiez des bontés du prince; c'eſt de quoi je puis vous aſſurer; j'en dirai deux mots ce ſoir au ſeigneur don Baltazar de Zuñiga, mon maître, qui eſt oncle du comte d'Olivarès, & qui partage avec lui les ſoins du gouvernement. Navarro m'ayant ainſi parlé, me demanda où je demeurois, là-deſſus nous nous ſéparâmes.

Je ne fus pas longtemps ſans le revoir; il

vint le jour ſuivant me retrouver. Seigneur de Santillane, me dit-il, vous avez un protecteur; mon maître veut vous prêter ſon appui; ſur le bien que je lui ai dit de votre ſeigneurie, il m'a promis de parler au comte d'Olivarès, ſon neveu; je ne doute pas qu'il ne le prévienne en votre faveur, & j'oſe vous dire que vous pouvez compter ſur cela. Mon ami Navarro ne voulant pas me ſervir à demi, me préſenta deux jours après à don Baltazar qui me dit d'un air gracieux : Seigneur de Santillane, votre ami Joſeph m'a fait votre éloge dans des termes qui m'ont mis dans vos intérêts. Je fis une profonde révérence au ſeigneur de Zuniga, & lui répondis que je ſentirois vivement toute ma vie l'obligation que j'avois à Navarro de m'avoir procuré la protection d'un miniſtre qu'on appeloit, à juſte titre, *le flambeau du conſeil*. Don Baltazar, à cette réponſe flatteuſe, me frappa ſur l'épaule en riant, & reprit de cette ſorte : Vous pouvez dès demain retourner chez le comte d'Olivarès; vous ſerez plus content de lui.

Je reparus donc pour la troiſième fois devant le premier miniſtre qui m'ayant démêlé dans la foule, jeta ſur moi un regard, accompagné d'un ſouris, dont je tirai bon augure. Cela va bien, dis-je en moi-même, l'oncle a fait entendre raiſon au neveu. Je ne m'attendis plus qu'à un accueil favorable, & mon attente fut remplie. Le comte, après avoir donné audience

à tout le monde, me fit paffer dans fon cabinet où il me dit d'un air familier : Ami Santillane, pardonne-moi l'embarras où je t'ai mis pour me divertir ; je me fuis fait un plaifir de t'inquiéter pour éprouver ta prudence, & voir ce que tu ferois dans ta mauvaife humeur. Je ne doute pas que tu ne te fois imaginé que tu me déplaifois ; mais au contraire, mon enfant, je t'avouerai que ta perfonne me revient on ne peut pas davantage. Oui, Santillane, tu me plais. Quand le roi mon maître ne m'auroit pas ordonné de prendre foin de ta fortune, je le ferois par ma propre inclination. D'ailleurs don Baltazar de Zuniga, mon oncle, à qui je ne puis rien refufer, m'a prié de te regarder comme un homme pour lequel il s'intéreffe ; il n'en faut pas davantage pour me déterminer à t'attacher à moi.

Ce début fit une fi vive impreffion fur mes fens, qu'ils en furent troublés. Je me profternai aux pieds du miniftre, qui m'ayant dit de me relever, pourfuivit de cette manière : Reviens ici cette après-dînée, & demande mon intendant ; il t'apprendra les ordres dont je l'aurai chargé. A ces mots, Son Excellence fortit de fon cabinet pour aller entendre la meffe, ce qu'elle avoit coutume de faire tous les jours après avoir donné audience ; enfuite elle fe rendoit au lever du roi.



CHAPITRE IV.

Gil Blas se fait aimer du comte d'Olivarès.



E ne manquai pas de retourner l'après-dînée chez le premier ministre, & de demander son intendant qui s'appelloit don Raimond Caporis. Je ne lui eus pas sitôt décliné mon nom, que me saluant avec des marques de considération : Seigneur, me dit-il, suivez-moi, s'il vous plaît ; je vais vous conduire à l'appartement qui vous est destiné dans cet hôtel. Après avoir dit ces paroles, il me mena par un petit escalier à une enfilade de cinq à six pièces de plein-pied, qui composoient le second étage d'une aîle du logis, & qui étoient assez modestement meublées. Vous voyez, reprit-il, le logement que Monseigneur vous donne, & vous y aurez une table de six couverts entretenue à ses dépens. Vous serez servi par ses propres domestiques ; il y aura toujours un carrosse à vos ordres. Ce n'est pas tout, ajouta-t-il : Son Excellence m'a fortement recommandé d'avoir pour vous les mêmes

attentions que si vous étiez de la maison de Guzman.

Que diable signifie tout ceci ? dis-je en moi-même. Comment dois-je prendre ces distinctions ? N'y auroit-il point de la malice là-dedans, & ne seroit-ce pas encore pour se divertir que le ministre me feroit un traitement si honorable ; c'est ce que je suis tenté de croire ; car enfin, convient-il au ministre de la monarchie d'Espagne d'en user de cette sorte avec moi ? Pendant que j'étois ainsi flottant entre la crainte & l'espérance, un page vint m'avertir que le comte me demandoit. Je me rendis dans le moment auprès de Monseigneur qui étoit tout seul dans son cabinet. Hé bien ! Santillane, me dit-il, es-tu satisfait de ton appartement, & des ordres que j'ai donnés à don Raimond? Les bontés de Votre Excellence, lui répondis-je, me paroissent excessives, & je ne m'y prête qu'en tremblant. Pourquoi donc ? répliqua-t-il, puis-je faire trop d'honneur à un homme que le roi m'a confié, & dont il veut que je prenne soin ? Non, sans doute : je ne fais que mon devoir en te traitant honorablement. Ne t'étonne donc plus de ce que je fais pour toi, & compte qu'une fortune brillante & solide ne sçauroit t'échapper si tu m'es aussi attaché que tu l'étois au duc de Lerme.

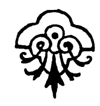
Mais à propos de ce seigneur, on dit que tu vivois familièrement avec lui. Je suis curieux de sçavoir comment vous fîtes tous deux con-

noiſſance, & quel emploi ce miniſtre te fit exercer. Ne me déguiſe rien, j'exige de toi un récit ſincère. Je me ſouvins alors de l'embarras où je m'étois trouvé avec le duc de Lerme en pareil cas, & de quelle façon je m'en étois tiré : ce que je pratiquai encore fort heureuſement; c'eſt-à-dire que dans ma narration j'adoucis les endroits rudes, & paſſai légèrement ſur les choſes qui me faiſoient peu d'honneur. Je ménageai auſſi le duc de Lerme, quoiqu'en ne l'épargnant point du tout j'euſſe fait peut-être plus de plaiſir à mon auditeur. Pour don Rodrigue de Calderone, je ne lui fis grâce de rien. Je détaillai tous les beaux coups que je ſçavois qu'il avoit faits dans le trafic des commanderies, des bénéfices & des gouvernemens.

Ce que tu m'apprends de Calderone, interrompit le miniſtre, eſt conforme à certains mémoires qui m'ont été préſentés contre lui, & qui contiennent des chefs d'accuſation encore plus importans. On va bientôt lui faire ſon procès; & ſi tu ſouhaites qu'il ſuccombe dans cette affaire, je crois que tes vœux ſeront ſatisfaits [20]. Je ne déſire point ſa mort, lui dis-je, quoiqu'il n'ait point tenu à lui que je n'aie trouvé la mienne dans la tour de Ségovie, où il a été cauſe que j'ai fait un aſſez long ſéjour. Comment, reprit Son Excellence, avec étonnement, c'eſt don Rodrigue qui a cauſé ta priſon? Voilà ce que j'ignorois. Don Baltazar à qui Navarro a raconté ton hiſtoire, m'a bien dit que le feu

roi te fit emprifonner pour te punir d'avoir mené la nuit le prince d'Efpagne dans un lieu fufpect; mais je n'en fçais pas davantage, & je ne puis deviner quel rôle Calderone a joué dans cette pièce. Le rôle d'un amant qui fe venge d'un outrage reçu, lui répondis-je. En même temps je lui fis un détail de l'avanture qu'il trouva fi divertiffante, que tout grave qu'il étoit, il ne put s'empêcher d'en rire, ou plutôt d'en pleurer de plaifir. Catalina, tantôt nièce & tantôt petite-fille, le réjouit infiniment, auffi bien que la part qu'avoit eue à tout cela le duc de Lerme.

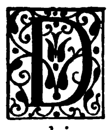
Lorfque j'eus achevé mon récit, le comte me renvoya en me difant que le lendemain il ne manqueroit pas de m'occuper. Je courus auffitôt à l'hôtel de Zuniga, pour remercier don Baltazar de fes bons offices, & pour rendre compte à mon ami Jofeph de l'entretien que je venois d'avoir avec le premier miniftre, & de la difpofition favorable où Son Excellence étoit pour moi.





CHAPITRE V.

De l'entretien ſecret que Gil Blas eut avec Navarro, & de la première occupation que le comte d'Olivarès lui donna.

'ABORD que je vis Joſeph, je lui dis avec agitation que j'avois bien des choſes à lui apprendre. Il me mena dans un endroit particulier, où l'ayant mis au fait, je lui demandai ce qu'il penſoit de ce que je venois de lui dire. Je penſe, me répondit-il, que vous êtes en train de faire une groſſe fortune ; tout vous rit, vous plaiſez au premier miniſtre, & ce qui ne doit pas être compté pour rien, c'eſt que je puis vous rendre le même ſervice que vous rendit mon oncle Melchior de la Ronda, quand vous entrâtes à l'archevêché de Grenade. Il vous épargna la peine d'étudier le prélat & ſes principaux officiers, en vous découvrant leurs différens caractères ; je veux, à ſon exemple, vous faire connoître le comte, la comteſſe ſon épouſe, & dona Maria de Guzman leur fille unique.

Commençons par le miniftre. Il a l'efprit vif, pénétrant & propre à former de grands projets. Il fe donne pour un homme univerfel, parce qu'il a une légère teinture de toutes les fciences ; il fe croit capable de décider de tout. Il s'imagine être un profond jurifconfulte, un grand capitaine & un politique des plus raffinés. Avec cela, il eft fi entêté de fes opinions, qu'il les veut toujours fuivre préférablement à celles des autres, de peur de paroître déférer aux lumières de quelqu'un. Entre nous, ce défaut peut avoir d'étranges fuites, dont le ciel veuille préferver la monarchie. J'ajoute à cela qu'il brille dans le confeil par une éloquence naturelle, & qu'il écriroit auffi bien qu'il parle, s'il n'affectoit pas, pour donner plus de dignité à fon ftyle, de le rendre obfcur & trop recherché. Il penfe fingulièrement &, comme je crois vous l'avoir déjà dit, il eft capricieux & chimérique. Tel eft le portrait de fon efprit ; faifons celui de fon cœur. Il eft généreux & bon ami. On le dit vindicatif ; mais quel Efpagnol ne l'eft pas ? De plus, on l'accufe d'ingratitude pour avoir fait exiler le duc d'Uzède & le frère Louis Aliaga, auxquels il avoit, dit-on, de grandes obligations ; c'eft ce qu'il faut encore lui pardonner, l'envie d'être premier miniftre difpenfe d'être reconnoiffant.

Dona Agnès de Zuniga è Velafco, comteffe d'Olivarès, pourfuivit Jofeph, eft une dame à qui je ne connois que le défaut de vendre au

poids de l'or les grâces qu'elle fait obtenir. Pour dona Maria de Guzman qui, ſans contredit, eſt aujourd'hui le premier parti d'Eſpagne, c'est une perſonne accomplie & l'idole de ſon père. Réglez-vous là-deſſus; faites bien votre cour à ces deux dames, & paroiſſez encore plus dévoué au comte d'Olivarès que vous ne l'étiez au duc de Lerme, avant votre voyage de Ségovie : vous deviendrez par ce moyen un homme comblé d'honneurs & de richeſſes.

Je vous conſeille encore, ajouta-t-il, de voir de temps en temps don Baltazar, mon maître; quoique vous n'ayez plus beſoin de lui pour vous avancer, ne laiſſez pas de le ménager. Vous êtes bien dans ſon eſprit, conſervez ſon eſtime & ſon amitié : il peut vous ſervir dans l'occaſion. Comme l'oncle & le neveu, dis-je à Navarro, gouvernent enſemble l'État, n'y auroit-il point un peu de jalouſie entre ces deux collègues? Non, me répondit-il, ils ſont au contraire dans la plus parfaite union : ſans don Baltazar le comte d'Olivarès ne ſeroit peut-être pas premier miniſtre; car enfin, après la mort de Philippe III, tous les amis & partiſans de la maiſon de Sandoval ſe donnèrent de grands mouvemens, les uns en faveur du cardinal, & les autres pour ſon fils; mais mon maître, le plus délié des courtiſans, & le comte qui n'eſt guère moins fin que lui, rompirent leurs meſures & en prirent de ſi juſtes, pour s'aſſurer cette place, qu'ils l'emportèrent ſur

leurs concurrens. Le comte d'Olivarès étant devenu premier miniſtre, a fait part de ſon adminiſtration à don Baltazar, ſon oncle ; il lui a laiſſé le ſoin des affaires du dehors, & s'eſt réſervé celles du dedans. De ſorte que reſſerrant par là les nœuds de l'amitié qui doit naturellement lier les perſonnes d'un même ſang, ces deux ſeigneurs, indépendans l'un de l'autre, vivent dans une intelligence qui me paroît inaltérable[20].

Telle fut la converſation que j'eus avec Joseph, & dont je me promis bien de profiter. Après cela, j'allai remercier le ſeigneur de Zuniga de ce qu'il avoit eu la bonté de faire pour moi. Il me dit fort poliment qu'il ſaiſiroit toujours les occaſions où il s'agiroit de me faire plaiſir, & qu'il étôit bien aiſe que je fuſſe ſatisfait de ſon neveu, auquel il m'aſſura qu'il parleroit encore en ma faveur, voulant du moins, diſoit-il, me faire voir par là que mes intérêts lui étoient chers, & qu'au lieu d'un protecteur, j'en avois deux. C'eſt ainſi que don Baltazar, par amitié pour Navarro, prenoit ma fortune à cœur.

Dès ce ſoir-là même j'abandonnai mon hôtel garni, pour aller loger chez le premier miniſtre, où je ſoupai avec Scipion dans mon appartement. C'étoit une choſe à voir que notre contenance. Nous y fûmes ſervis tous deux par des domeſtiques du logis, qui pendant le repas, tandis que nous affections une gravité im-

pofante, rioient peut-être en eux-mêmes du refpect de commande qu'ils avoient pour nous. Lorfqu'ils fe furent retirés après avoir deffervi, mon fecrétaire ceffant de fe contraindre, me dit mille folies que fon humeur gaie & fes efpérances lui infpirèrent. Pour moi, quoique ravi de la brillante fituation où je commençois à me voir, je ne me fentois encore aucune difpofition à m'en laiffer éblouir. Auffi m'étant couché, je m'endormis tranquillement fans livrer mon efprit aux idées agréables dont je pouvois l'occuper, au lieu que l'ambitieux Scipion prit peu de repos. Il paffa plus de la moitié de la nuit à théfaurifer pour marier fa fille Séraphine.

J'étois à peine habillé le lendemain matin, qu'on me vint chercher de la part de Monfeigneur. Je fus bientôt auprès de Son Excellence qui me dit : Oh çà, Santillane, voyons un peu ce que tu fçais faire. Tu m'as dit que le duc de Lerme te donnoit des mémoires à rédiger, j'en ai un que je te deftine pour ton coup d'effai. Je vais t'en dire la matière : écoute-moi attentivement. Il eft queftion de compofer un ouvrage qui prévienne le public en faveur de mon miniftère. J'ai déjà fait courir le bruit fecrètement que j'ai trouvé les affaires fort dérangées : il s'agit préfentement d'expofer aux yeux de la cour & de la ville le miférable état où la monarchie eft réduite. Il faut faire là-deffus un tableau qui frappe le

peuple, & l'empêche de regretter mon prédécesseur. Après cela, tu vanteras les mesures que j'ai prises pour rendre le règne du roi glorieux, ses États florissans, & ses sujets parfaitement heureux.

Après que Monseigneur m'eut parlé de cette sorte, il me mit entre les mains un papier qui contenoit les justes sujets qu'on avoit de se plaindre de l'administration précédente, & je me souviens qu'il y avoit dix articles dont le moins important étoit capable d'alarmer les bons Espagnols; puis m'ayant fait passer dans un petit cabinet voisin du sien, il m'y laissa travailler en liberté. Je commençai donc à composer mon mémoire le mieux qu'il me fut possible. J'exposai d'abord le mauvais état où se trouvoit le royaume, les finances dissipées, les revenus royaux engagés à des partisans, & la marine ruinée. Je rapportai ensuite les fautes commises par ceux qui avoient gouverné l'État sous le dernier règne, & les suites fâcheuses qu'elles pouvoient avoir. Enfin je peignis la monarchie en péril, & censurai si vivement le précédent ministère, que la perte du duc de Lerme étoit, suivant mon mémoire, un grand bonheur pour l'Espagne. Pour dire la vérité, quoique je n'eusse aucun ressentiment contre ce seigneur, je ne fus pas fâché de lui rendre ce bon office. Voilà l'homme.

Enfin après une peinture effrayante des maux qui menaçoient l'Espagne, je rassurois les

esprits, en faisant, avec art, concevoir aux peuples de belles espérances pour l'avenir. Pour cet effet, je faisois parler le comte d'Olivarès comme un restaurateur envoyé du ciel pour le salut de la nation : je promettois monts & merveilles. En un mot, j'entrai si bien dans les vues du nouveau ministre qu'il parut surpris de mon ouvrage lorsqu'il l'eut lu tout entier. Santillane, me dit-il, je ne t'aurois pas cru capable de composer un pareil mémoire. Sçais-tu bien que tu viens de faire un morceau digne d'un secrétaire d'État. Je ne m'étonne plus si le duc de Lerme exerçoit ta plume. Ton style est concis & même élégant ; mais je le trouve un peu trop naturel. En même temps, m'ayant fait remarquer les endroits qui n'étoient pas de son goût, il les changea, & je jugeai par ses corrections qu'il aimoit, comme Navarro me l'avoit dit, les expressions recherchées & l'obscurité. Néanmoins, quoiqu'il voulût de la noblesse ou, pour mieux dire, du précieux dans la diction, il ne laissa pas de conserver les deux tiers de mon mémoire, & pour me témoigner jusqu'à quel point il en étoit satisfait, il m'envoya, par don Raimond, trois cents pistoles à l'issue de mon dîner.





CHAPITRE VI.

De l'ufage que Gil Blas fit de fes trois cents piftoles, & des foins dont il chargea Scipion. Succès du mémoire dont on vient de parler.



E bienfait du miniftre fournit à Scipion un nouveau fujet de me féliciter d'être venu à la cour : ce qu'il ne manqua pas de faire. Vous voyez, me dit-il, que la fortune a de grands deffeins fur votre feigneurie. Êtes-vous fâché préfentement d'avoir quitté votre folitude? Vive le comte d'Olivarès! c'eft bien un autre patron que fon prédéceffeur. Le duc de Lerme, quoique vous lui fuffiez fort attaché, vous laiffa languir plufieurs mois fans vous faire préfent d'une piftole, & le comte vous a déjà fait une gratification que vous n'auriez ofé efpérer qu'après de longs fervices.

Je voudrois bien, ajouta-t-il, que les feigneurs de Leyva fuffent témoins du bonheur dont vous jouiffez, ou du moins qu'ils le fçuffent. Il eft temps de les en informer, lui répondis-je, & c'eft de quoi j'allois te parler. Je ne doute pas qu'ils

n'aient une extrême impatience d'apprendre de mes nouvelles; mais j'attendois, pour leur en donner, que je me viffe dans un état fixe, & que je puffe leur mander pofitivement fi je demeurerois ou non à la cour. A préfent que je fçais bien à quoi m'en tenir, tu peux partir pour Valence quand il te plaira, pour aller inftruire ces feigneurs de ma fituation préfente, que je regarde comme leur ouvrage, puifqu'il eft certain que fans eux je ne me ferois jamais déterminé à faire le voyage de Madrid. Cela étant, s'écria le fils de la Cofcolina, don Céfar & don Alphonfe feront bientôt informés de l'état préfent de vos affaires. Que je vais leur caufer de joie, en leur racontant ce qui vous eft arrivé! Que ne fuis-je déjà aux portes de Valence! mais j'y ferai en peu de jours. Les deux chevaux de don Alphonfe font tout prêts. Je vais me mettre en chemin avec un laquais de Monfeigneur. Outre que je ferai bien aife d'avoir un compagnon fur la route, vous fçavez que la livrée d'un premier miniftre jette de la poudre aux yeux.

Je ne pus m'empêcher de rire de la fotte vanité de mon fecrétaire, & cependant, plus vain peut-être encore que lui, je le laiffai faire ce qu'il voulut : Pars, lui dis-je, & reviens promptement; car j'ai une autre commiffion à te donner. Je veux t'envoyer aux Afturies porter de l'argent à ma mère. J'ai, par négligence, laiffé paffer le temps auquel j'ai promis

de lui faire tenir cent piſtoles, que tu t'es obligé de lui remettre toi-même en main propre. Ces ſortes de paroles doivent être ſi ſacrées pour un fils, que je me reproche mon peu d'exactitude à les garder. Vous avez raiſon, monſieur, me répondit Scipion, & je me ſçais mauvais gré de ne vous en avoir pas fait ſouvenir; mais, patience, dans ſix ſemaines au plus tard je vous rendrai compte de ces deux commiſſions; j'aurai parlé aux ſeigneurs de Leyva, fait un tour à votre château, & revu la ville d'Oviedo, dont je ne me puis rappeler le ſouvenir ſans donner au diable les trois quarts & demi de ſes habitans. Je comptai donc au fils de la Coſcolina cent piſtoles pour la penſion de ma mère avec cent autres pour lui, voulant qu'il fît gracieuſement le long voyage qu'il alloit entreprendre.

Quelques jours après ſon départ, Monſeigneur fit imprimer notre mémoire qui ne fut pas plûtôt rendu public, qu'il devint le ſujet de toutes les converſations de Madrid. Le peuple, ami de la nouveauté, fut charmé de cet écrit; l'épuiſement des finances, qui étoit peint avec de vives couleurs, le révolta contre le duc de Lerme, & ſi les coups de griffe qu'y recevoit le miniſtre ne furent pas applaudis de tout le monde, du moins ils trouvèrent des approbateurs. Quant aux magnifiques promeſſes que le comte d'Olivarès y faiſoit, & entr'autres celle de fournir par une ſage économie

aux dépenſes de l'État ſans incommoder les ſujets, elles éblouirent les citoyens en général, & les confirmèrent dans la grande opinion qu'ils avoient déjà de ſes lumières : ſi bien que toute la ville retentit de ſes louanges.

Ce miniſtre, ravi de ſe voir parvenu à ſon but qui n'avoit été, dans cet ouvrage, que de s'attirer l'affection publique, voulut la mériter véritablement par une action louable & qui fût utile au roi. Pour cet effet, il eut recours à l'invention de l'empereur Galba, c'eſt-à-dire qu'il fit rendre gorge aux particuliers qui s'étoient enrichis, Dieu ſçait comment, dans les régies royales. Quand il eut tiré de ces ſangſues le ſang qu'elles avoient ſucé, & qu'il en eut rempli les coffres du roi, il entreprit de l'y conſerver, en faiſant ſupprimer toutes les penſions, ſans en excepter la ſienne, auſſi bien que les gratifications qui ſe faiſoient des deniers du prince. Pour réuſſir dans ce deſſein qu'il ne pouvoit exécuter ſans changer la face du gouvernement, il me chargea de compoſer un nouveau mémoire dont il me dit la ſubſtance & la forme. Enſuite il me recommanda de m'élever, autant qu'il me ſeroit poſſible, au-deſſus de la ſimplicité ordinaire de mon ſtyle, pour donner plus de nobleſſe à mes phraſes. Cela ſuffit, Monſeigneur, lui dis-je, Votre Excellence veut du ſublime & du lumineux, elle en aura. Je m'enfermai dans le même cabinet où j'avois déjà travaillé & là je me mis à l'ouvrage, après avoir

invoqué le génie éloquent de l'archevêque de Grenade.

Je débutai par repréfenter qu'il falloit garder avec foin tout l'argent qui étoit dans le tréfor royal, & qu'il ne devoit être employé qu'aux feuls befoins de la monarchie, comme étant un fonds facré qu'il étoit à propos de réferver pour tenir en refpect les ennemis de l'Efpagne. Enfuite je faifois voir au monarque, car c'étoit à lui que s'adreffoit le mémoire, qu'en ôtant toutes les penfions & les gratifications qui fe prenoient fur fes revenus ordinaires, il ne fe priveroit point pour cela du plaifir de récompenfer ceux de fes fujets qui fe rendroient dignes de fes grâces, puifque, fans toucher à fon tréfor, il étoit en état de donner de grandes récompenfes; qu'il avoit, pour les uns, des vice-royautés, des gouvernemens, des ordres de chevalerie, des emplois militaires ; pour les autres, des commanderies ou des penfions deffus, des titres, avec des magiftratures, & enfin toutes fortes de bénéfices pour les perfonnes confacrées au culte des autels.

Ce mémoire, qui étoit beaucoup plus long que le premier, m'occupa près de trois jours; mais heureufement je le fis à la fantaifie de mon maître, qui le trouvant écrit avec emphafe & farci de métaphores, m'accabla de louanges. Je fuis bien content de cela, me dit-il, en me montrant les endroits les plus enflés ; voilà des expreffions marquées au bon coin. Courage,

mon ami, je prévois que tu me feras d'une grande utilité. Cependant, malgré les applaudiſſemens qu'il me prodigua, il ne laiſſa pas de retoucher le mémoire. Il y mit beaucoup du ſien & fit une pièce d'éloquence qui charma le roi & toute la cour. La ville y joignit ſon approbation, augura bien pour l'avenir, & ſe flatta que la monarchie reprendroit ſon ancien luſtre ſous le miniſtère d'un ſi grand perſonnage. Son Excellence, voyant que cet écrit lui faiſoit beaucoup d'honneur, voulut pour la part que j'y avois, que j'en recueilliſſe quelque fruit; elle me fit donner une penſion de cinq cents écus ſur la commanderie de Caſtille : ce qui me parut une récompenſe honnête de mon travail, & me fut d'autant plus agréable, que ce n'étoit pas un bien mal acquis, quoique je l'euſſe gagné bien aiſément.



CHAPITRE VII.

Par quel hafard, dans quel endroit & dans quel état Gil Blas retrouva fon ami Fabrice, & de l'entretien qu'ils eurent enfemble.



IEN ne faifoit
Monfeigneur qu
qu'on penfoit à
duite qu'il tenoit
Il me demando
qu'on difoit de lui dans l
même des efpions qui pou
rendoient un compte exact d
foit dans la ville. Ils lui rapp
moindres difcours qu'ils
& comme il leur ordonnoit
amour-propre en fouffroit q
peuple a une intempérance
refpecte rien.

Quand je m'aperçus que
qu'on lui fit des rapports, je r
d'aller l'après-dînée dans de
& de me mêler à la converfat
gens, quand il s'y en trouvoit

loient du gouvernement, je les écoutois avec attention, & s'ils difoient quelque chofe qui méritât d'être redit à Son Excellence, je ne manquois pas de lui en faire part. Mais il faut obferver que je ne lui rapportois rien qui ne fût à fon avantage. Il me fembloit que j'en devois ufer ainfi avec un homme du caractère de ce miniftre.

Un jour, en revenant de l'un de ces endroits, je paffai devant la porte d'un hôpital. Il me prit envie d'y entrer. Je parcourus deux ou trois falles remplies de malades alités, en promenant ma vue de toutes parts. Parmi ces malheureux que je ne regardois pas fans compaffion, j'en remarquai un qui me frappa; je crus reconnoître en lui Fabrice, mon ancien camarade & mon compatriote. Pour le voir de plus près, je m'approchai de fon lit, & ne pouvant douter que ce ne fût le poëte Nunez, je demeurai quelques momens à le confidérer fans rien dire. De fon côté, il me remit auffi, & m'envifagea de la même façon. Enfin rompant le filence : Mes yeux, lui dis-je, ne me trompent-ils point ? eft-ce en effet Fabrice que je rencontre ici ? C'eft lui-même, me répondit-il froidement; & tu ne dois pas t'en étonner. Depuis que je t'ai quitté, j'ai toujours fait le métier d'auteur; j'ai compofé des romans, des comédies, toutes fortes d'ouvrages d'efprit. J'ai fait mon chemin, je fuis à l'hôpital.

Je ne pus m'empêcher de rire de ces paroles,

& encore plus de l'air férieux dont il les avoit accompagnées. Hé, quoi ! m'écriai-je, ta mufe t'a conduit dans ce lieu ! elle t'a joué ce vilain tour-là ! Tu le vois, répondit-il, cette maifon fert fouvent de retraite aux beaux-efprits. Tu as bien fait, mon enfant, pourfuivit-il, de prendre une autre route que moi ; mais tu n'es plus, ce me femble, à la cour, & tes affaires ont changé de face : je me fouviens même d'avoir ouï dire que tu étois en prison par ordre du roi. On t'a dit la vérité, lui répliquai-je, la fituation charmante où tu me laiffas, quand nous nous féparâmes, fut peu de temps après fuivie d'un revers de fortune, qui m'enleva mes biens & ma liberté. Cependant, mon ami, *poft nubila Phœbus ;* tu me revois dans un état plus brillant encore que celui où tu m'as vu. Cela n'eft pas poffible, dit Nunez, ton maintien eft fage & modefte, tu n'as pas l'air vain & infolent que donne ordinairement la profpérité. Les difgraces, repris-je, ont purifié ma vertu, & j'ai appris, à l'école de l'adverfité, à jouir des richeffes fans m'en laiffer pofféder.

Dis-moi donc, interrompit Fabrice en fe mettant avec tranfport à fon féant, quel peut être ton emploi ? Que fais-tu préfentement ? Serois-tu intendant d'un grand feigneur ruiné, ou de quelque veuve opulente ? J'ai un meilleur pofte, lui repartis-je ; mais difpenfe-moi, je te prie, de t'en dire davantage à préfent : je fatisferai une autre fois ta curiofité. Je me contente en ce

moment de t'apprendre que je ſuis en état de te faire plaiſir, ou plutôt de te mettre à ton aiſe pour le reſte de tes jours, pourvû que tu me promettes de ne plus compoſer d'ouvrages d'eſprit, ſoit en vers, ſoit en proſe. Te ſens-tu capable de me faire un ſi grand ſacrifice ? Je l'ai déjà fait au ciel, me dit-il, dans une maladie mortelle dont tu me vois échappé. Un Père de Saint-Dominique m'a fait abjurer la poéſie, comme un amuſement qui, s'il n'eſt pas criminel, détourne du moins du but de la ſageſſe.

Je t'en félicite, lui repartis-je, mon cher Nunez ; tu as fort bien fait, mon ami, mais gare la rechute ! Oh ! me repartit-il, d'un air réſolu, c'eſt ce que je n'appréhende point du tout. J'ai pris une ferme réſolution d'abandonner les muſes : quand tu es entré dans cette ſalle, je compoſois des vers pour leur dire un éternel adieu. Monſieur Fabrice, lui dis-je alors en branlant la tête, je ne ſçais ſi nous devons, le Père de Saint-Dominique & moi, nous en fier à votre abjuration : vous me paroiſſez furieuſement épris de ces doctes pucelles. Non, non, me répondit-il, j'ai rompu tous les nœuds qui m'attachoient à elles. J'ai plus fait : j'ai pris le public en averſion, & ma haine eſt juſte. Il ne mérite pas qu'il y ait des auteurs qui veuillent lui conſacrer leurs travaux ; je ſerois fâché de faire quelque production qui lui plût. Ne crois pas, continua-t-il, que le chagrin me dicte ce langage ; je te parle de ſang-froid : je mépriſe

autant les applaudiſſemens du public que ſes ſifflets. On ne ſçait qui gagne ou qui perd avec lui. C'eſt un capricieux qui penſe aujourd'hui d'une façon, & qui demain penſera d'une autre. Que les poëtes dramatiques ſont fous de tirer vanité de leurs pièces quand elles réuſſiſſent ! Quelque bruit qu'elles faſſent dans leur nouveauté ſur la ſcène, elles ſe ſoutiennent rarement après l'impreſſion ; & ſi on les remet au théâtre vingt ans après, elles ſont, pour la plupart, aſſez mal reçues. La génération préſente accuſe de mauvais goût celle qui l'a précédée, & ſes jugemens ſont contredits à leur tour par ceux de la génération ſuivante. C'eſt ce que j'ai toujours remarqué & de là je conclus que les auteurs qui ſont applaudis préſentement, doivent s'attendre à être ſifflés dans la ſuite. Il en eſt de même des romans & des autres livres amuſans qu'on met au jour ; quoiqu'ils aient d'abord une approbation générale, ils tombent inſenſiblement dans le mépris. L'honneur, qui nous revient de l'heureux ſuccès d'un ouvrage, n'eſt donc qu'une pure chimère, qu'une illuſion de l'eſprit, qu'un feu de paille dont la fumée ſe diſſipe bientôt dans les airs.

Quoique je jugeaſſe bien que le poëte des Aſturies ne parloit ainſi que par mauvaiſe humeur, je ne fis pas ſemblant de m'en apercevoir. Je ſuis ravi, lui dis-je, que tu ſois dégoûté du bel-eſprit & radicalement guéri de la rage d'écrire. Tu peux compter que je te ferai don-

ner inceſſamment un emploi où tu pourras t'enrichir ſans être obligé de faire une grande dépenſe de génie. Tant mieux, s'écria-t-il, l'eſprit me pue & je le regarde, à l'heure qu'il eſt, comme le préſent le plus funeſte que le ciel puiſſe faire à l'homme. Je ſouhaite, repris-je, mon cher Fabrice, que tu conſerves toujours les ſentimens où tu es. Si tu perſiſtes à vouloir quitter la poéſie, je te le répète, je te ferai obtenir bientôt un poſte honnête et lucratif; mais en attendant que je te rende ce ſervice, ajoutai-je en lui préſentant une bourſe où il y avoit une ſoixantaine de piſtoles, je te prie de recevoir cette petite marque d'amitié. O généreux ami! s'écria le fils du barbier Nunez, tranſporté de joie & de reconnoiſſance, quelles graces n'ai-je point à rendre au ciel de t'avoir fait entrer dans cet hôpital, d'où je vais, dès ce jour, ſortir par ton aſſiſtance! comme effectivement il ſe fit tranſporter dans une chambre garnie. Mais avant que de nous ſéparer, je lui enſeignai ma demeure, & l'invitai à me venir voir auſſitôt que ſa ſanté ſeroit rétablie. Il fit paroître une extrême ſurpriſe lorſque je lui dis que j'étois logé chez le comte d'Olivarès. O trop heureux Gil Blas! me dit-il, dont le ſort eſt de plaire aux miniſtres! je me réjouis de ton bonheur, puiſque tu en fais un ſi bon uſage.





CHAPITRE VIII.

Gil Blas se rend de jour en jour plus cher à son maître. Du retour de Scipion à Madrid; & de la relation qu'il fit de son voyage à Santillane.



E comte d'Olivarès que j'appellerai désormais *le comte-duc*, parce qu'il plut au roi, dans ce temps-là, de l'honorer de ce titre, avoit un foible que je ne découvris pas infructueusement; c'étoit de vouloir être aimé. Dès qu'il s'apercevoit que quelqu'un s'attachoit à lui, par inclination, il le prenoit en amitié. Je n'eus garde de négliger cette observation. Je ne me contentois pas de bien faire ce qu'il me commandoit, j'exécutois ses ordres avec des démonstrations de zèle qui le ravissoient. J'étudiois son goût en toutes choses, pour m'y conformer, & prévenois ses désirs autant qu'il m'étoit possible.

Par cette conduite qui mène presque toujours au but, je devins insensiblement le favori de mon maître, qui de son côté, comme j'avois le

même foible, me gagna l'ame par les marques d'affection qu'il me donna. Je m'insinuai si avant dans ses bonnes graces, que je parvins à partager sa confiance avec le seigneur Carnero[22], son premier secrétaire.

Carnero s'étoit servi du même moyen que moi pour plaire à Son Excellence, & il y avoit si bien réussi, qu'elle lui faisoit part des mystères du cabinet. Nous étions donc, ce secrétaire & moi, les deux confidens du premier ministre & les dépositaires de ses secrets, avec cette différence qu'il ne parloit à Carnero que des affaires d'État, & qu'il ne m'entretenoit que de ses intérêts particuliers; ce qui faisoit, pour ainsi dire, deux départemens séparés, dont nous étions également satisfaits l'un & l'autre. Nous vivions ensemble sans jalousie comme sans amitié. J'avois sujet d'être content de ma place, qui me donnant sans cesse occasion d'être avec le comte-duc, me mettoit à portée de voir le fond de son ame, que, tout dissimulé qu'il étoit naturellement, il cessa de me cacher, lorsqu'il ne douta plus de la sincérité de mon attachement pour lui.

Santillane, me dit-il un jour, tu as vu le duc de Lerme jouir d'une autorité qui ressembloit moins à celle d'un ministre favori qu'à la puissance d'un monarque absolu; cependant je suis encore plus heureux qu'il n'étoit au plus haut point de sa fortune. Il avoit deux ennemis redoutables dans le duc d'Uzède, son

propre fils, & dans le confeffeur de Philippe III; au lieu que je ne vois perfonne auprès du roi qui ait affez de crédit pour me nuire, ni même que je foupçonne de mauvaife volonté pour moi.

Il eft vrai, pourfuivit-il, qu'à mon avénement au miniftère j'ai eu grand foin de ne fouffrir auprès du prince que des fujets à qui le fang ou l'amitié me lient. Je me fuis défait, par des vice-royautés ou par des ambaffades, de tous les feigneurs qui, par leur mérite perfonnel, auroient pû m'enlever quelque portion des bonnes graces du fouverain, que je veux pofféder entièrement : de forte que je puis dire, à l'heure qu'il eft, qu'aucun grand ne fait ombre à mon crédit. Tu vois, Gil Blas, ajouta-t-il, que je te découvre mon cœur. Comme j'ai lieu de penfer que tu m'es tout dévoué, je t'ai choifi pour mon confident. Tu as de l'efprit; je te crois fage, prudent, difcret; en un mot, tu me parois propre à te bien acquitter de vingt fortes de commiffions qui demandent un garçon plein d'intelligence.

Je ne fus point à l'épreuve des images flatteufes que ces paroles offrirent à mon efprit. Quelques vapeurs d'avarice & d'ambition me montèrent fubitement à la tête, & réveillèrent en moi des fentimens dont je croyois avoir triomphé. Je proteftai au miniftre que je répondrois de tout mon pouvoir à fes intentions, & je me tins prêt à exécuter, fans fcrupule,

tous les ordres dont il jugeroit à propos de me charger.

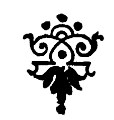
Pendant que j'étois ainſi diſpoſé à dreſſer de nouveaux autels à la fortune, Scipion revint de ſon voyage. Je n'ai pas, me dit-il, un long récit à vous faire ; j'ai charmé les ſeigneurs de Leyva, en leur apprenant l'accueil que le roi vous a fait lorſqu'il vous a reconnu, & la manière dont le comte d'Olivarès en uſe avec vous.

J'interrompis Scipion : Mon ami, lui dis-je, tu leur aurois fait encore plus de plaiſir, ſi tu leur avois pû dire ſur quel pied je ſuis aujourd'hui auprès de Monſeigneur. C'eſt une choſe prodigieuſe que la rapidité des progrès que j'ai faits depuis ton départ dans le cœur de Son Excellence. Dieu en ſoit loué ! mon cher maître, me répondit-il : je preſſens que nous aurons de belles deſtinées à remplir.

Changeons de matière, lui dis-je ; parlons d'Oviedo. Tu as été aux Aſturies. Dans quel état y as-tu laiſſé ma mère ? Ah ! monſieur, me repartit-il, en prenant tout à coup un air triſte, je n'ai que des nouvelles affligeantes à vous annoncer de ce côté-là. O ciel ! m'écriai-je, ma mère eſt morte aſſurément. Il y a ſix mois, dit mon ſecrétaire, que la bonne dame a payé le tribut à la nature, auſſi bien que le ſeigneur Gil Perez, votre oncle.

La mort de ma mère me cauſa une vive affliction, quoique dans mon enfance je n'euſſe pas reçu d'elle les careſſes dont les enfans ont

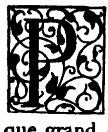
grand befoin, pour devenir reconnoiſſans dans la ſuite. Je donnai auſſi au bon chanoine les larmes que je lui devois, pour le foin qu'il avoit eu de mon éducation. Ma douleur, à la vérité, ne fut pas longue, & dégénéra bientôt en un ſouvenir tendre que j'ai toujours conſervé de mes parens.





CHAPITRE IX.

Comment, & à qui le comte-duc maria ſa fille unique; & des fruits amers que ce mariage produiſit.



EU de temps après le retour du fils de la Coſcolina, le comte-duc tomba dans une rêverie où il demeura plongé pendant huit jours. Je m'imaginois qu'il méditoit quelque grand coup d'État; mais ce qui le faiſoit rêver ne regardoit que ſa famille. Gil Blas, me dit-il après dîner, tu dois t'être aperçu que j'ai l'eſprit embarraſſé. Oui, mon enfant, je ſuis occupé d'une affaire d'où dépend le repos de ma vie. Je veux bien t'en faire confidence.

Dona Maria, ma fille, continua-t-il, eſt nubile, & il ſe préſente un grand nombre de ſeigneurs qui ſe la diſputent. Le comte de Nieblès, fils aîné du duc de Medina Sidonia, chef de la maiſon de Guzman, & don Louis de Haro, fils aîné du marquis de Carpio & de ma ſœur aînée, ſont les deux concurrens qui paroiſſent le plus en droit d'obtenir la préférence. Le

dernier furtout a un mérite fi fupérieur à celui de fes rivaux, que toute la cour ne doute pas que je ne faffe choix de lui pour mon gendre. Néanmoins, fans entrer dans les raifons que j'ai de lui donner l'exclufion, de même qu'au comte de Nieblès, je te dirai que j'ai jeté les yeux fur don Ramire Nunez de Guzman, marquis de Toral, chef de la maifon des Guzman d'Abrados. C'eft à ce jeune feigneur & aux enfans qu'il aura de ma fille, que je prétends laiffer tous mes biens, & les annexer au titre de comte d'Olivarès, auquel je joindrai la grandeffe; de manière que mes petits-fils & leurs defcendans, fortis de la branche d'Abrados & de celle d'Olivarès, pafferont pour les aînés de la maifon de Guzman.

Hé bien! Santillane, ajouta-t-il, n'approuves-tu pas mon deffein? Pardonnez-moi, Monfeigneur, lui répondis-je, ce projet eft digne du génie qui l'a formé; mais qu'il me foit permis de repréfenter une chofe à Votre Excellence fur cette difpofition. Je crains que le duc de Medina Sidonia n'en murmure. Qu'il en murmure s'il veut, reprit le miniftre, je m'en mets fort peu en peine. Je n'aime point fa branche qui a ufurpé fur celle d'Abrados le droit d'aîneffe & les titres qui y font attachés. Je ferai moins fenfible à fes plaintes qu'au chagrin qu'aura ma fœur de voir échapper ma fille à fon fils. Mais après tout, je veux me fatisfaire & don Ramire l'emportera fur fes rivaux; c'eft une chofe décidée.

Le comte-duç ayant pris cette résolution, ne l'exécuta pas sans donner une nouvelle marque de sa politique singulière. Il présenta un mémoire au roi pour le prier, aussi bien que la reine, de vouloir bien marier eux-mêmes sa fille, en leur exposant les qualités des seigneurs qui la recherchoient, & s'en remettant entièrement au choix que feroient leurs majestés; mais il ne laissoit pas, en parlant du marquis de Toral, de faire connoître que c'étoit celui de tous qui lui étoit le plus agréable. Aussi le roi qui avoit une complaisance aveugle pour son ministre, lui fit cette réponse :

« Je crois don Ramire Nunez digne de dona Maria; cependant choisissez vous-même : le parti qui vous conviendra le mieux sera celui qui me plaira davantage.

« LE ROI. »

Le ministre affecta de montrer cette réponse; & feignant de la regarder comme un ordre du prince, il se hâta de marier sa fille au marquis de Toral. Ce mariage précipité piqua vivement la marquise de Carpio, de même que tous les Guzmans qui s'étoient flattés de l'espérance d'épouser dona Maria. Néanmoins les uns & les autres ne pouvant empêcher cette union, affectèrent de la célébrer avec les plus grandes démonstrations de joie. On eût dit que toute la famille en étoit charmée; mais les

mécontens furent bientôt vengés d'une manière très-cruelle pour le comte-duc. Dona Maria accoucha, au bout de dix mois, d'une fille qui mourut en naiſſant ; & peu de jours après, elle fut elle-même la victime de ſa couche.

Quelle perte pour un père qui n'avoit, pour ainſi dire, des yeux que pour ſa fille, & qui voyoit avorter par-là le deſſein d'ôter le droit d'aîneſſe à la branche de Medina Sidonia ! Il en fut ſi pénétré, qu'il s'enferma pendant quelques jours, & ne voulut voir perſonne que moi, qui me conformant à ſa vive douleur, parus auſſi touché que lui. Il faut dire la vérité, je me ſervis de cette occaſion pour donner de nouvelles larmes à la mémoire d'Antonia. Le rapport que ſa mort avoit avec celle de la marquiſe de Toral, rouvrit une playe mal fermée, & me mit ſi bien en train de m'affliger, que le miniſtre tout accablé qu'il étoit de ſa propre douleur, fut frappé de la mienne. Il étoit étonné de me voir entrer, comme je faiſois, dans ſes chagrins. Gil Blas, me dit-il, un jour que je lui parus plongé dans une triſteſſe mortelle, c'eſt une aſſez douce conſolation pour moi d'avoir un confident ſi ſenſible à mes peines. Ah ! Monſeigneur, lui répondis-je, en lui faiſant tout l'honneur de mon affliction, il faudroit que je fuſſe bien ingrat & d'un naturel bien dur ſi je ne les ſentois pas vivement. Puis-je penſer que vous pleurez une fille d'un mérite accom-

pli, & que vous aimiez si tendrement, sans mêler mes pleurs aux vôtres ? Non, Monseigneur, je suis trop plein de vos bontés pour ne partager pas toute ma vie vos plaisirs & vos ennuis.





CHAPITRE X.

Gil Blas rencontre par hafard le poëte Nunez qui lui apprend qu'il a fait une tragédie qui doit être inceffamment repréfentée fur le Théâtre du Prince. Du malheureux fuccès de cette pièce, & du bonheur étonnant dont il fut fuivi.



E miniftre commençoit à fe confoler; & moi, par conféquent, à reprendre ma bonne humeur, lorfqu'un foir je fortis tout feul en carroffe pour aller à la promenade. Je rencontrai en chemin le poëte des Afturies, que je n'avois pas revû depuis fa fortie de l'hôpital. Il étoit fort proprement vêtu. Je l'appelai, je le fis monter dans mon carroffe, & nous nous promenâmes enfemble dans le pré Saint-Jérôme.

Monfieur Nunez, lui dis-je, il eft heureux pour moi de vous avoir rencontré par hafard; fans cela je n'aurois pas le plaifir que j'ai de... Point de reproches, Santillane, interrompit-il avec précipitation; je t'avouerai de bonne foi

que je n'ai pas voulu t'aller voir : je vais t'en dire la raiſon. Tu m'as promis un bon poſte, pourvu que j'abjuraſſe la poéſie & j'en ai trouvé un très-ſolide, à condition que je ferai des vers. J'ai accepté ce dernier comme le plus convenable à mon humeur. Un de mes amis m'a placé auprès de don Bertrand Gomez del Ribero, tréſorier des galères du roi. Ce don Bertrand qui vouloit avoir un bel-eſprit à ſes gages, ayant trouvé ma verſification très-brillante, m'a choiſi préférablement à cinq ou ſix auteurs qui ſe préſentoient pour remplir l'emploi de ſecrétaire de ſes commandemens.

J'en ſuis ravi, mon cher Fabrice, lui dis-je, car ce don Bertrand eſt apparemment fort ri che. Comment, riche! me répondit-il; on dit qu'il ignore lui-même juſqu'à quel point il l'eſt. Quoi qu'il en ſoit, voici en quoi conſiſte l'emploi que j'occupe chez lui. Comme il ſe pique d'être galant, & qu'il veut paſſer pour homme d'eſprit, il eſt en commerce de lettres avec pluſieurs dames fort ſpirituelles, & je lui prête ma plume pour compoſer des billets remplis de ſel & d'agrément. J'écris à l'une en vers, à l'autre en proſe, & je porte quelquefois les lettres moi-même pour faire voir la multiplicité de mes talens.

Mais tu ne m'apprends pas, lui dis-je, ce que je ſouhaite le plus de ſçavoir : Es-tu bien payé de tes épigrammes épiſtolaires? Très-graſſement, répondit-il, les gens riches ne ſont pas

tous généreux, & j'en connois qui ſont de francs vilains ; mais don Bertrand en uſe avec moi fort noblement. Outre deux cents piſtoles de gages fixes, je reçois de lui de temps en temps de petites gratifications ; ce qui me met en état de faire le ſeigneur, & de bien paſſer mon temps avec quelques auteurs, ennemis, comme moi, du chagrin. Au reſte, repris-je, ton tréſorier a-t-il aſſez de goût pour ſentir les beautés d'un ouvrage d'eſprit, & pour en apercevoir les défauts ? Oh que non, me répondit Nunez ; quoiqu'il ait un babil impoſant, ce n'eſt point un connoiſſeur. Il ne laiſſe pas de ſe donner pour un Tarpa [23]. Il décide hardiment, & ſoutient ſon opinion d'un ton ſi haut & avec tant d'opiniâtreté, que le plus ſouvent lorſqu'il diſpute, on eſt obligé de lui céder, pour éviter une grêle de traits déſobligeans dont il a coutume d'accabler ſes contradicteurs.

Tu peux croire, pourſuivit-il, que j'ai grand ſoin de ne le contredire jamais, quelque ſujet qu'il m'en donne ; car outre les épithètes déſagréables que je ne manquerois pas de m'attirer, je pourrois fort bien me faire mettre à la porte. J'approuve donc prudemment ce qu'il loue, & je déſapprouve de même tout ce qu'il trouve mauvais. Par cette complaiſance qui ne me coûte guère, poſſédant, comme je fais, l'art de m'accommoder au caractère des perſonnes qui me ſont utiles, j'ai gagné l'eſtime & l'amitié de mon patron. Il m'a engagé à compoſer

une tragédie dont il m'a donné l'idée. Je l'ai fait ſous ſes yeux & ſi elle réuſſit, je devrai à ſes bons avis une partie de ma gloire.

Je demandai à notre poëte le titre de ſa tragédie : C'eſt, répondit-il, *le Comte de Saldagne*. Cette pièce ſera repréſentée dans trois jours ſur le Théâtre du Prince. Je ſouhaite, lui répliquai-je, qu'elle ait une grande réuſſite, & j'ai aſſez bonne opinion de ton génie pour l'eſpérer. Je l'eſpère bien auſſi, me dit-il, mais il n'y a point d'eſpérance plus trompeuſe que celle-là, tant les auteurs ſont incertains de l'événement d'un ouvrage dramatique ; tous les jours ils y ſont trompés.

Enfin, le jour de la première repréſentation, je ne pus aller à la comédie, Monſeigneur m'ayant chargé d'une commiſſion qui m'en empêcha. Tout ce que je pus faire fut d'y envoyer Scipion, pour ſçavoir du moins dès le ſoir même le ſuccès d'une pièce à laquelle je m'intéreſſois. Après l'avoir impatiemment attendu, je le vis revenir d'un air qui me fit concevoir un mauvais préſage. Hé bien ! lui dis-je, comment *le Comte de Saldagne* a-t-il été reçu du public ? Fort brutalement, répondit-il ; jamais pièce n'a été plus cruellement traitée : je ſuis ſorti indigné de l'inſolence du parterre. Et moi, je le ſuis, répliquai-je, de la fureur que Nunez a de compoſer des poëmes dramatiques. Quel enragé ! ne faut-il pas qu'il ait perdu le jugement, pour préférer les huées ignominieuſes

des ſpectateurs à l'heureux ſort que je puis lui faire. C'eſt ainſi que, par amitié, je peſtois contre le poëte des Aſturies, & que je m'affligeois du malheur de ſa pièce, pendant qu'il s'en applaudiſſoit.

En effet, je le vis deux jours après entrer chez moi, tout tranſporté de joie. Santillane, s'écria-t-il, je viens te faire part du raviſſement où je ſuis. J'ai fait ma fortune, mon ami, en faiſant une mauvaiſe pièce. Tu ſçais l'étrange accueil qu'on a fait au *Comte de Saldagne ;* tous les ſpectateurs, à l'envi, ſe ſont déchaînés contre lui & c'eſt à ce déchaînement général que je dois le bonheur de ma vie.

Je fus aſſez étonné d'entendre parler de cette manière le poëte Nunez. Comment donc, Fabrice, lui dis-je, feroit-il poſſible que la chûte de ta tragédie eût de quoi juſtifier ta joie immodérée ? Oui, ſans doute, répondit-il. Je t'ai déjà dit que don Bertrand avoit mis du ſien dans ma pièce ; par conſéquent, il la trouvoit excellente. Il a été outré de voir les ſpectateurs d'un ſentiment contraire au ſien. Nunez, m'a-t-il dit ce matin ; *Victrix cauſa diis placuit, ſed victa Catoni* [24]. Si ta pièce a déplu au public, en récompenſe elle me plaît à moi ; & cela doit te ſuffire. Pour te conſoler du mauvais goût du ſiècle, je te donne deux mille écus de rente à prendre ſur tous mes biens : allons, de ce pas, chez mon notaire en paſſer le contrat. Nous y avons été ſur le champ ; le tréſo-

rier a ſigné l'acte de la donation, & m'a payé la première année d'avance.

Je félicitai Fabrice ſur la malheureuſe deſtinée du *Comte de Saldagne*, puiſqu'elle avoit tourné au profit de l'auteur. Tu as bien raiſon, continua-t-il, de me faire compliment là-deſſus, ſçais-tu bien qu'il ne pouvoit m'arriver un plus grand bonheur que d'avoir déplu au parterre. Que je ſuis heureux d'avoir été ſifflé à double carillon ! Si le public, plus bénévole, m'eût honoré de ſes applaudiſſemens, à quoi cela m'auroit-il mené ? A rien. Je n'aurois tiré de mon travail qu'une ſomme aſſez médiocre ; au lieu que les ſifflets m'ont mis tout d'un coup à mon aiſe pour le reſte de mes jours.





CHAPITRE XI.

Santillane fait donner un emploi à Scipion, qui part pour la Nouvelle-Eſpagne.



ON ſecrétaire ne regarda pas ſans envie le bonheur inopiné du poëte Nunez : il ne ceſſa de m'en parler pendant huit jours. J'admire, diſoit-il, le caprice de la fortune qui ſe plaît quelquefois à combler de biens un déteſtable auteur, tandis qu'elle en laiſſe de bons dans la miſère : je voudrois bien qu'elle s'aviſât de m'enrichir auſſi du ſoir au lendemain. Cela pourra bien arriver, lui diſois-je, & plus tôt que tu ne penſes ; tu es ici dans ſon temple ; car il me ſemble qu'on peut appeler le Temple de la Fortune la maiſon d'un premier miniſtre, où l'on accorde ſouvent des graces qui engraiſſent tout à coup ceux qui les obtiennent. Cela eſt véritable, monſieur, me répondit-il ; mais il faut avoir la patience de les attendre. Encore une fois, Scipion, lui répliquois-je, ſois tranquille ; peut-être es-tu ſur le point d'avoir

quelque bonne commiſſion. Effectivement, il s'offrit, peu de jours après, une occaſion de l'employer utilement au ſervice du comte-duc, & je ne la laiſſai point échapper.

Je m'entretenois un matin avec don Raimond Caporis, & notre converſation rouloit ſur les revenus de Son Excellence. Monſeigneur jouit, diſoit-il, des commanderies de tous les ordres militaires, ce qui lui vaut, par an, quarante mille écus & il n'eſt obligé que de porter la croix d'Alcantara. De plus, ſes trois charges de grand chambellan, de grand écuyer, & de grand chancelier des Indes lui rapportent deux cent mille écus & tout cela n'eſt rien encore en comparaiſon des ſommes immenſes qu'il tire des Indes. Sçavez-vous de quelle manière? Lorſque les vaiſſeaux du roi partent de Séville ou de Liſbonne pour ce pays-là, il y fait embarquer du vin, de l'huile & des grains que lui fournit ſa comté d'Olivarès; il ne paie point de port. Avec cela, il vend dans les Indes ces marchandiſes quatre fois plus qu'elles ne valent en Eſpagne; enſuite il en emploie l'argent à acheter des épiceries, des couleurs, & d'autres choſes qu'on a preſque pour rien dans le Nouveau-Monde, & qui ſe vendent fort cher en Europe. Il a déjà par ce trafic gagné pluſieurs millions, ſans faire le moindre tort au roi.

Ce qui ne doit pas vous paroître étonnant, continua-t-il, c'eſt que les perſonnes employées à faire ce commerce reviennent toutes chargées

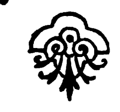
de richeſſes; Monſeigneur trouvant bon qu'elles faſſent leurs affaires avec les ſiennes.

Le fils de la Coſcolina, qui écoutoit notre entretien, ne put entendre parler ainſi don Raimond ſans l'interrompre : Parbleu! ſeigneur Caporis, s'écria-t-il, je ſerois ravi d'être une de ces perſonnes-là; auſſi bien il y a long-temps que je ſouhaite de voir le Mexique. Votre curioſité ſera bientôt ſatisfaite, lui dit l'intendant, ſi le ſeigneur de Santillane ne s'oppoſe point à votre envie. Quelque délicat que je ſois ſur le choix des gens que j'envoie aux Indes faire ce trafic (car c'eſt moi qui les choiſis) je vous mettrai aveuglément ſur mon regiſtre, ſi votre maître le veut. Vous me ferez plaiſir, dis-je à don Raimond; donnez-moi cette marque d'amitié. Scipion eſt un garçon que j'aime, d'ailleurs très-intelligent, & qui ſe gouvernera de façon qu'on n'aura pas le moindre reproche à lui faire. En un mot, j'en réponds comme de moi-même.

Cela ſuffit, reprit Caporis, il n'a qu'à ſe rendre inceſſamment à Séville; les vaiſſeaux doivent mettre à la voile, dans un mois, pour les Indes. Je le chargerai, à ſon départ, d'une lettre pour un homme qui lui donnera toutes les inſtructions néceſſaires pour s'enrichir, ſans porter aucun préjudice aux intérêts de Son Excellence, qui doivent être ſacrés pour lui.

Scipion charmé d'avoir cet emploi, ſe hâta de partir pour Séville, avec mille écus que je

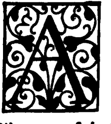
lui comptai, pour acheter dans l'Andaloufie, du vin & de l'huile, & le mettre en état de trafiquer pour fon compte dans les Indes. Cependant, tout ravi qu'il étoit de faire un voyage dont il efpéroit tirer tant de profit, il ne put me quitter fans répandre des pleurs, & je ne vis pas de fang-froid fon départ.





CHAPITRE XII.

Don Alphonſe de Leyva vient à Madrid; motif de ſon voyage. De l'affliction qu'eut Gil Blas, & de la joie qui la ſuivit.



PEINE eus-je perdu Scipion, qu'un page du miniſtre m'apporta un billet qui contenoit ces paroles : « Si le ſeigneur de Santillane veut ſe donner la peine de ſe rendre à l'image ſaint Gabriel, dans la rue de Tolède, il verra un de ſes meilleurs amis. »

Quel peut être cet ami qui ne ſe nomme point ? dis-je en moi-même. Pourquoi me cache-t-il ſon nom ? Il veut apparemment me cauſer le plaiſir de la ſurpriſe. Je ſortis ſur le champ ; je pris le chemin de la rue de Tolède & en arrivant au lieu marqué, je ne fus pas peu étonné d'y trouver don Alphonſe de Leyva. Que vois-je ? m'écriai-je. Vous, ici, ſeigneur ! Oui, mon cher Gil Blas, répondit-il, en me ſerrant étroitement entre ſes bras, c'eſt don Alphonſe lui-même qui s'offre à votre vue. Hé !

qui vous amène à Madrid? lui dis-je. Je vais vous furprendre, me repartit-il, & vous affliger, en vous apprenant le fujet de mon voyage. On m'a ôté le gouvernement de Valence, & le premier miniftre me mande à la cour pour rendre compte de ma conduite. Je demeurai un quart d'heure dans un ftupide filence; puis, reprenant la parole : De quoi, lui dis-je, vous accufe-t-on? Il faut bien que vous ayez fait quelque chofe imprudemment. J'impute, répondit-il, ma difgrace à la vifite que j'ai faite, il y a trois femaines, au cardinal duc de Lerme, qui, depuis un mois, eft relégué dans fon château de Denia.

Oh! vraiment, interrompis-je, vous avez raifon d'attribuer votre malheur à cette vifite indifcrète : n'en cherchez point la caufe ailleurs, & permettez-moi de vous dire que vous n'avez pas confulté votre prudence ordinaire, lorfque vous avez été voir ce miniftre difgracié. La faute en eft faite, me dit-il, & j'ai pris de bonne grace mon parti. Je vais me retirer avec ma famille au château de Leyva, où je pafferai dans un profond repos le refte de mes jours. Tout ce qui me fait de la peine, ajouta-t-il, c'eft d'être obligé de paroître devant un fuperbe miniftre qui pourra me recevoir peu gracieufement. Quelle mortification pour un Efpagnol! Cependant c'eft une néceffité; mais, avant que de m'y foumettre, j'ai voulu vous parler. Seigneur, lui dis-je, laiffez-moi faire : ne vou

préſentez pas devant le miniſtre que je n'aie ſçu auparavant de quoi l'on vous accuſe : le mal n'eſt peut-être pas ſans remède. Quoi qu'il en ſoit, vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je me donne pour vous tous les mouvemens qu'exigent de moi la reconnoiſſance & l'amitié. A ces mots, je le laiſſai dans ſon hôtellerie, en l'aſſurant qu'il auroit inceſſamment de mes nouvelles.

Comme je ne me mêlois plus d'affaires d'État, depuis les deux mémoires dont il a été fait une ſi éloquente mention, j'allai trouver Carnero, pour lui demander s'il étoit vrai qu'on eût ôté à don Alphonſe de Leyva le gouvernement de la ville de Valence. Il me répondit que oui ; mais qu'il en ignoroit la raiſon. Là-deſſus je pris ſans balancer la réſolution de m'adreſſer à Monſeigneur même, pour apprendre de ſa propre bouche les ſujets qu'il pouvoit avoir de ſe plaindre du fils de don Céſar.

J'étois ſi pénétré de ce fâcheux événement, que je n'eus pas beſoin d'affecter un air de triſteſſe pour paroître affligé aux yeux du comte-duc. Qu'as-tu donc, Santillane ? me dit-il auſſitôt qu'il me vit. J'aperçois ſur ton viſage une impreſſion de chagrin ; je vois même des larmes prêtes à couler de tes yeux. Qu'eſt-ce que cela ſignifie ? Ne me déguiſe rien. Quelqu'un t'auroit-il fait quelqu'offenſe ? Parle, tu ſeras bientôt vengé. Monſeigneur, lui répondis-je en pleurant, quand je voudrois vous cacher ma

douleur, je ne le pourrois pas ; je ſuis au déſeſpoir : on vient de me dire que don Alphonſe de Leyva n'eſt plus gouverneur de Valence ; on ne pouvoit m'annoncer une nouvelle plus capable de me cauſer une mortelle affliction. Que dis-tu, Gil Blas ? reprit le miniſtre étonné. Quel intérêt peux-tu prendre à ce don Alphonſe & à ſon gouvernement ? Alors, je lui fis un détail des obligations que j'avois aux ſeigneurs de Leyva ; enſuite je lui racontai de quelle façon j'avois obtenu du duc de Lerme, pour le fils de don Céſar, le gouvernement dont il s'agiſſoit.

Quand Son Excellence m'eut écouté juſqu'au bout avec une attention pleine de bonté pour moi, il me dit : Eſſuie tes pleurs, mon ami. Outre que j'ignorois ce que tu viens de m'apprendre, je t'avouerai que je regardois don Alphonſe comme une créature du cardinal de Lerme. Je te mets à ma place : la viſite qu'il a faite à cette Eminence ne te l'auroit-elle pas rendu ſuſpect ? Je veux bien croire pourtant qu'ayant été pourvu de ſon emploi par ce miniſtre, il peut avoir fait cette démarche par un pur mouvement de reconnoiſſance ; & je la lui pardonne. Je ſuis fâché d'avoir déplacé un homme qui te devoit ſon poſte, mais ſi j'ai détruit ton ouvrage, je puis le réparer. Je veux même encore plus faire pour toi que le duc de Lerme. Don Alphonſe, ton ami, n'étoit que gouverneur de la ville de Valence, je le fais

vice-roi du royaume d'Aragon : c'eſt ce que je te permets de lui faire ſçavoir, & tu peux lui mander de venir prêter ferment.

Lorſque j'eus entendu ces paroles, je paſſai d'une extrême douleur à un excès de joie, qui me troubla l'eſprit à un point, qu'il y parut au remercîment que je fis à Monſeigneur ; mais le déſordre de mon diſcours ne lui déplut point, & comme je lui appris que don Alphonſe étoit à Madrid, il me dit que je pouvois le lui préſenter dès ce jour-là même. Je courus auſſitôt à l'image ſaint Gabriel, où je ravis le fils de don Céſar, en lui annonçant ſon nouvel emploi. Il ne pouvoit croire ce que je lui diſois, tant il avoit de la peine à ſe perſuader que le premier miniſtre, quelque amitié qu'il eût pour moi, fût capable de donner des vice-royautés à ma conſidération. Je le menai au comte-duc qui le reçut très-poliment, & qui lui dit : Don Alphonſe, vous vous êtes ſi bien conduit dans votre gouvernement de la ville de Valence, que le roi vous jugeant propre à remplir une plus grande place, vous a nommé à la vice-royauté d'Aragon. Cette dignité, ajouta-t-il, n'eſt point au-deſſus de votre naiſſance, & la nobleſſe aragonoiſe ne ſçauroit murmurer contre le choix de la cour.

Son Excellence ne fit aucune mention de moi, & le public ignora la part que j'avois à cette affaire ; ce qui ſauva don Alphonſe & le miniſtre des mauvais diſcours qu'on auroit pu

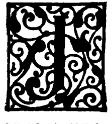
tenir dans le monde fur un vice-roi de ma façon.

Sitôt que le fils de don Céfar fut fûr de fon fait, il dépêcha un exprès à Valence pour en informer fon père & Séraphine qui fe rendirent bientôt à Madrid. Leur premier foin fut de me venir trouver pour m'accabler de remercîmens. Quel fpectacle touchant & glorieux pour moi de voir les trois perfonnes du monde qui m'étoient les plus chères, m'embraffer à l'envi! Auffi fenfibles à mon zèle & à mon affection qu'à l'honneur que le pofte de vice-roi alloit faire rejaillir fur leur maifon, ils ne pouvoient fe laffer de me tenir des difcours reconnoiffans. Ils me parloient même comme s'ils euffent parlé à un homme d'une condition égale à la leur. Il fembloit qu'ils euffent oublié qu'ils avoient été mes maîtres. Ils croyoient ne pouvoir me témoigner affez d'amitié. Pour fupprimer les circonftances inutiles, don Alphonfe, après avoir reçu fes patentes, remercié le roi & fon miniftre, & prêté le ferment ordinaire, partit de Madrid avec fa famille, pour aller établir fon féjour à Saragoffe. Il y fit fon entrée avec toute la magnificence imaginable, & les Aragonois firent connoître par leurs acclamations que je leur avois donné un vice-roi qui leur étoit fort agréable.



CHAPITRE XIII.

Gil Blas rencontre chez le roi don Gaſton de Cogollos & don André de Tordeſillas. Où ils allèrent tous trois. Fin de l'hiſtoire de don Gaſton & de dona Helena de Galiſteo. Quel ſervice Santillane rendit à Tordeſillas.



JE nageois dans la joie d'avoir ſi heureuſement changé en vice-roi un gouverneur déplacé. Les ſeigneurs de Leyva même en étoient moins ravis que moi. J'eus bientôt encore une autre occaſion d'employer mon crédit pour un ami ; ce que je crois devoir rapporter, pour faire connoître à mes lecteurs que je n'étois plus ce même Gil Blas qui ſous le miniſtère précédent vendoit les graces de la cour.

J'étois un jour dans l'antichambre du roi, où je m'entretenois avec des ſeigneurs qui, me connoiſſant pour un homme chéri du premier miniſtre, ne dédaignoient pas ma converſation. J'aperçus dans la foule don Gaſton de Cogollos,

ce prifonnier d'État que j'avois laiffé dans la tour de Ségovie. Il étoit avec le châtelain don André de Tordefillas. Je quittai volontiers ma compagnie pour aller embraffer ces deux amis. S'ils furent étonnés de me revoir là, je le fus bien davantage de les y rencontrer. Après de vives accolades de part & d'autres, don Gafton me dit : Seigneur de Santillane, nous avons bien des queftions à nous faire mutuellement, & nous ne fommes pas ici dans un lieu commode pour cela : permettez que je vous emmène dans un endroit où, le feigneur de Tordefillas & moi, nous ferons bien aifes d'avoir avec vous un long entretien. J'y confentis ; nous fendîmes la preffe, & nous fortîmes du palais. Nous trouvâmes le carroffe de don Gafton qui l'attendoit dans la rue ; nous y montâmes tous trois, & nous nous rendîmes à la grande place du marché, où fe font les courfes de taureaux. Là demeuroit Cogollos, dans un fort bel hôtel.

Seigneur Gil Blas, me dit don André, lorfque nous fûmes dans une falle magnifiquement meublée, il me femble qu'à votre départ de Ségovie vous haïffiez la cour, & que vous étiez dans la réfolution de vous en éloigner pour jamais. C'étoit, en effet, mon deffein, lui répondis-je ; & tant qu'a vécu le feu roi, je n'ai pas changé de fentiment ; mais quand j'ai fçu que le prince fon fils étoit fur le trône, j'ai voulu voir fi le nouveau monarque me reconnoîtroit. Il m'a reconnu, & j'ai eu le bonheur

d'en être reçu favorablement ; il m'a recommandé lui-même au premier miniftre qui m'a pris en amitié, & avec qui je fuis beaucoup mieux que je ne l'ai jamais été avec le duc de Lerme. Voilà, feigneur don André, ce que j'avois à vous apprendre, & vous, dites-moi fi vous êtes toujours châtelain de la tour de Ségovie. Non vraiment, me répondit-il ; le comte-duc en a mis un autre à ma place. Il m'a cru apparemment tout dévoué à fon prédéceffeur. Et moi, dit alors don Gafton, j'ai été mis en liberté par une raifon contraire. Le premier miniftre n'a pas fitôt fçu que j'étois dans les prifons de Ségovie, par ordre du duc de Lerme, qu'il m'en a fait fortir. Il s'agit à préfent, feigneur Gil Blas, de vous conter ce qui m'eft arrivé depuis que je fuis libre.

La première chofe que je fis, pourfuivit-il, après avoir remercié don André des attentions qu'il avoit eues pour moi pendant ma prifon, fut de me rendre à Madrid. Je me préfentai devant le comte d'Olivarès qui me dit : Ne craignez pas que le malheur qui vous eft furvenu faffe le moindre tort à votre réputation ; vous êtes pleinement juftifié : je fuis d'autant plus affuré de votre innocence que le marquis de Villareal dont on vous a foupçonné d'être complice, n'étoit pas coupable. Quoique Portugais & parent même du duc de Bragance, il eft moins dans fes intérêts que dans ceux du roi mon maître. On n'a donc point dû vous faire

un crime de votre liaifon avec ce marquis, &, pour réparer l'injuftice qu'on vous a faite en vous accufant de trahifon, le roi vous donne une lieutenance dans fa garde efpagnole. J'acceptai cet emploi en fuppliant Son Excellence de me permettre, avant que d'entrer en exercice, d'aller à Coria pour y voir dona Eleonor de Laxarilla, ma tante. Le miniftre m'accorda un mois pour faire ce voyage, & je partis accompagné d'un feul laquais.

Nous avions déjà paffé Colmenar, & nous étions engagés dans un chemin creux entre deux montagnes, quand nous aperçûmes un cavalier qui fe défendoit vaillamment contre trois hommes qui l'attaquoient tous enfemble; je ne balançai point à le fecourir, je me hâtai de le joindre, & je me mis à fon côté. Je remarquai, en me battant, que nos ennemis étoient mafqués, & que nous avions affaire à de vigoureux fpadaffins. Cependant, malgré leur force & leur adreffe, nous demeurâmes vainqueurs : je perçai un des trois; il tomba de cheval, & les deux autres prirent la fuite à l'inftant. Il eft vrai que la victoire ne nous fut guère moins funefte qu'au malheureux que j'avois tué, puifqu'après l'action nous nous trouvâmes, mon compagnon & moi, dangereufement bleffés. Mais repréfentez-vous quelle fut ma furprife, lorfque dans ce cavalier je reconnus Combados, le mari de dona Helena. Il ne fut pas moins étonné de voir que j'étois fon défenfeur : Ah!

don Gafton, s'écria-t-il, quoi, c'eft vous qui venez me fecourir ? Quand vous avez fi généreufement pris mon parti, vous ignoriez que c'étoit celui d'un homme qui vous a enlevé votre maîtreffe. Je l'ignorois en effet, lui répondis-je ; mais, quand je l'aurois fçu, penfez-vous que j'euffe balancé à faire ce que j'ai fait ? Jugeriez-vous affez mal de moi pour me croire une ame fi baffe ? Non, non, reprit-il, j'ai meilleure opinion de vous, & fi je meurs des bleffures que je viens de recevoir, je fouhaite que les vôtres ne vous empêchent point de profiter de ma mort. Combados, lui dis-je, quoique je n'aie pas encore oublié dona Helena, fçachez que je ne défire point fa poffeffion aux dépens de votre vie ; je m'applaudis même d'avoir contribué à vous fauver des coups de trois affaffins, puifqu'en cela j'ai fait une action agréable à votre époufe.

Pendant que nous nous parlions de cette forte, mon laquais defcendit de cheval, & s'étant approché du cavalier qui étoit étendu fur la pouffière, il lui ôta fon mafque, & nous fit voir des traits que Combados reconnut d'abord. C'eft Caprara, s'écria-t-il, ce perfide coufin qui, de dépit d'avoir manqué une riche fucceffion qu'il m'avoit injuftement difputée, nourriffoit depuis longtemps le défir de m'affaffiner, & avoit enfin choifi ce jour pour le fatisfaire ; mais le ciel a permis qu'il ait été la victime de fon attentat.

Cependant notre ſang couloit à bon compte, & nous nous affoibliſſions à vue d'œil. Néanmoins, tout bleſſés que nous étions, nous eûmes la force de gagner le bourg de Villarejo qui n'eſt qu'à deux portées de fuſil du champ de bataille. En arrivant à la première hôtellerie, nous demandâmes des chirurgiens. Il en vint un qu'on nous dit être fort habile. Il viſita nos playes qu'il trouva très-dangereuſes. Il nous panſa, & le lendemain il nous dit, après avoir levé l'appareil, que les bleſſures de don Blas étoient mortelles. Il jugea des miennes plus favorablement, & ſes pronoſtics ne furent point faux.

Combados ſe voyant condamné à la mort, ne ſongea plus qu'à s'y préparer. Il dépêcha un exprès à ſa femme pour l'informer de ce qui s'étoit paſſé & du triſte état où il ſe trouvoit. Dona Helena fut bientôt à Villarejo. Elle y arriva l'eſprit travaillé d'une inquiétude qui avoit deux cauſes différentes : le péril que couroit la vie de ſon époux, & la crainte de ſentir en me revoyant rallumer un feu mal éteint. Cela lui cauſoit une agitation terrible. Madame, lui dit don Blas, lorſqu'elle fut en ſa préſence, vous arrivez aſſez à temps pour recevoir mes adieux. Je vais mourir, & je regarde ma mort comme une punition du ciel de vous avoir par une tromperie arraché à don Gaſton : bien loin d'en murmurer, je vous exhorte moi-même à lui rendre un cœur que je lui ai ravi. Dona

Helena ne lui répondit que par des pleurs, & véritablement, c'étoit la meilleure réponſe qu'elle pût lui faire, n'étant pas encore aſſez détachée de moi pour avoir oublié l'artifice dont il s'étoit ſervi pour la déterminer à me manquer de foi.

Il arriva, comme le chirurgien l'avoit pronoſtiqué, qu'en moins de trois jours Combados mourut de ſes bleſſures, au lieu que les miennes annonçoient une prochaine guériſon. La jeune veuve uniquement occupée du ſoin de faire tranſporter à Coria le corps de ſon époux, pour lui rendre tous les honneurs qu'elle devoit à ſa cendre, partit de Villarejo pour s'en retourner, après s'être informée, comme par pure politeſſe, de l'état où je me trouvois. Dès que je pus la ſuivre, je pris le chemin de Coria où j'achevai de me rétablir en peu de temps. Alors dona Eleonor, ma tante, & don George de Galiſteo, réſolurent de nous marier promptement, Helena & moi, de peur que la fortune ne nous ſéparât encore par quelque nouvelle traverſe. Mais ce mariage ſe fit ſans éclat, à cauſe de la mort trop récente de don Blas & peu de jours après je revins à Madrid avec dona Helena. Comme j'avois paſſé le temps preſcrit par le comte-duc pour mon voyage, je craignois que ce miniſtre n'eût donné à un autre la lieutenance qu'il m'avoit promiſe ; mais il n'en avoit point diſpoſé, & il eut la bonté de recevoir les excuſes que je lui fis de mon retardement,

Je ſuis donc, pourſuivit Cogollos, lieutenant de la garde eſpagnole, & j'ai de l'agrément dans mon poſte. J'ai fait des amis d'un commerce agréable, & je vis content avec eux. Je voudrois pouvoir en dire autant, s'écria don André, mais je ſuis bien éloigné d'être ſatisfait de mon ſort : j'ai perdu mon emploi qui ne laiſſoit pas de m'être fort utile, & je n'ai point d'amis qui aient aſſez de crédit pour m'en procurer un ſolide. Pardonnez-moi, ſeigneur don André, interrompis-je en ſouriant, vous avez en moi un ami qui peut vous être bon à quelque choſe. Je vous ai déjà dit que je ſuis encore plus aimé du comte-duc que je ne l'étois du duc de Lerme, & vous oſez me dire en face que vous n'avez perſonne qui puiſſe vous faire obtenir un ſolide emploi. Ne vous ai-je pas déjà rendu un pareil ſervice ? Souvenez-vous que par le crédit de l'archevêque de Grenade je vous fis nommer pour aller remplir au Mexique un poſte où vous auriez fait votre fortune, ſi l'amour ne vous eût point arrêté dans la ville d'Alicante. Je ſuis bien plus en état de vous ſervir préſentement que j'ai l'oreille du premier miniſtre. Je m'abandonne donc à vous, répliqua Tordeſillas ; mais, ajouta-t-il en ſouriant à ſon tour, ne m'envoyez pas, de grâce, à la Nouvelle-Eſpagne ; je n'y voudrois point aller, quand on m'y voudroit faire préſident de l'Audience même du Mexique [25].

Nous fûmes interrompus dans cet endroit de

notre entretien par dona Helena qui arriva dans la ſalle, & dont la perſonne toute gracieuſe remplit l'idée que je m'en étois formée. Madame, lui dit Cogollos, je vous préſente le ſeigneur de Santillane, dont je vous ai parlé quelquefois, & dont l'aimable compagnie a ſouvent dans ma priſon ſuſpendu mes ennuis. Oui, madame, dis-je à dona Helena, don Gaſton vous dit la vérité. Ma converſation lui plaiſoit, parce que vous en faiſiez toujours la matière. La fille de don George répondit modeſtement à ma politeſſe ; après quoi, je pris congé de ces deux époux, en leur proteſtant que j'étois ravi que l'hymen eût enfin ſuccédé à leurs longues amours. Enſuite m'adreſſant à Tordeſillas, je le priai de m'apprendre ſa demeure & lorſqu'il me l'eut enſeignée : Sans adieu, lui dis-je, don André, j'eſpère qu'avant huit jours vous verrez que je joins le pouvoir à la bonne volonté.

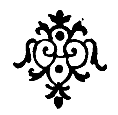
Je n'en eus pas le démenti. Dès le lendemain même, le comte-duc me fournit une occaſion d'obliger ce châtelain. Santillane, me dit Son Excellence, la place de gouverneur de la priſon royale de Valladolid eſt vacante, elle rapporte plus de trois cents piſtoles par an, il me prend envie de te la donner. Je n'en veux point, Monſeigneur, lui répondis-je, valût-elle dix mille ducats de rente, je renonce à tous les poſtes que je ne puis occuper ſans m'éloigner de vous. Mais, reprit le miniſtre, tu peux fort bien remplir celui-là ſans être obligé de quitter Madrid,

que pour aller de temps en temps à Valladolid visiter la prison. Cela, comme tu vois, n'est pas incompatible. Vous direz, lui repartis-je, tout ce qu'il vous plaira ; je ne veux de cet emploi qu'à condition qu'il me sera permis de m'en démettre en faveur d'un brave gentilhomme appelé don André de Tordesillas, ci-devant châtelain de la tour de Ségovie : j'aimerois à lui faire ce présent, pour reconnoître les bons traitemens qu'il m'a faits pendant ma prison.

Ce discours fit rire le ministre qui me dit : C'est-à-dire, Gil Blas, que tu veux faire un gouverneur de prison royale, comme tu as fait un vice-roi. Hé bien ! soit, mon ami, je t'accorde la place vacante pour Tordesillas ; mais dis-moi tout naturellement quel profit il doit t'en revenir ; car je ne te crois pas assez sot pour vouloir employer ton crédit pour rien. Monseigneur, lui répondis-je, ne faut-il pas payer ses dettes ? Don André m'a fait sans intérêt tous les plaisirs qu'il a pû ; ne dois-je pas lui rendre la pareille ? Vous êtes devenu bien désintéressé, monsieur de Santillane, me répliqua Son Excellence, en riant ; il me semble que vous l'étiez beaucoup moins sous le dernier ministère. J'en conviens, lui repartis-je, le mauvais exemple corrompit mes mœurs : comme tout se vendoit alors, je me conformai à l'usage, & comme aujourd'hui tout se donne, j'ai repris mon intégrité.

Je fis donc pourvoir don André de Torde-

fillas du gouvernement de la prifon royale de Valladolid, & je l'envoyai bientôt dans cette ville, auffi fatisfait de fon nouvel établiffement que je l'étois de m'être acquitté envers lui des obligations que je lui avois.





CHAPITRE XIV.

Santillane va chez le poëte Nunez. Quelles perfonnes il y trouva, & quels difcours y furent tenus.

IL me prit envie une après-dînée, d'aller voir le poëte des Afturies, me fentant fort curieux de fçavoir de quelle façon il étoit logé. Je me rendis à l'hôtel du feigneur don Bertrand Gomez del Ribero, & j'y demandai Nunez. Il ne demeure plus ici, me dit un laquais qui étoit à la porte; c'eft là qu'il loge à préfent, ajouta-t-il, en me montrant une maifon voifine; il occupe un corps de logis fur le derrière. J'y allai & après avoir traverfé une petite cour, j'entrai dans une falle toute nue où je trouvai mon ami Fabrice encore à table avec cinq ou fix de fes confrères qu'il régaloit ce jour-là.

Ils étoient fur la fin du repas, & par conféquent, en train de difputer; mais auffitôt qu'ils m'aperçurent, il firent fuccéder un profond fi-

lence à leur bruyant entretien. Nunez se leva d'un air empressé pour me recevoir, en s'écriant : Messieurs, voilà le seigneur de Santillane qui veut bien m'honorer d'une de ses visites ; rendez, avec moi, vos hommages au favori du premier ministre. A ces paroles tous les convives se levèrent aussi pour me saluer & en faveur du titre qui m'avoit été donné, ils me firent des civilités très-respectueuses. Quoique je n'eusse besoin ni de boire ni de manger, je ne pus me défendre de me mettre à table avec eux & même de faire raison à une *brinde* qu'ils me portèrent.

Comme il me parut que ma présence les empêchoit de continuer à s'entretenir librement : Messieurs, leur dis-je, que je ne vous gêne point, s'il vous plaît. Il me semble que j'ai interrompu votre entretien ; reprenez-le, de grâce ou je m'en vais. Ces messieurs, dit alors Fabrice, parloient de l'*Iphigénie* d'Euripide. Le bachelier Melchior de Villegas qui est un sçavant du premier ordre, demandoit au seigneur don Jacinte de Romarate ce qui l'intéressoit dans cette tragédie. Oui, dit don Jacinte, & je lui ai répondu que c'étoit le péril où se trouvoit Iphigénie. Et moi, dit le bachelier, je lui ai répliqué (ce que je suis prêt à démontrer) que ce n'est point ce péril qui fait le véritable intérêt de la pièce. Qu'est-ce que c'est donc ? s'écria le vieux licencié Gabriel de Léon. C'est le vent, repartit le bachelier.

Toute la compagnie fit un éclat de rire à cette repartie que je ne crus pas ſérieuſe; je m'imaginai que Melchior ne l'avoit faite que pour égayer la converſation. Je ne connoiſſois pas ce ſçavant : c'étoit un homme qui n'entendoit nullement la raillerie. Riez tant qu'il vous plaira, meſſieurs, reprit-il froidement : je vous ſoutiens que c'eſt le vent ſeul qui doit intéreſſer, frapper, émouvoir le ſpectateur, & non le péril d'Iphigénie. Repréſentez-vous, pourſuivit-il, une nombreuſe armée qui s'eſt aſſemblée pour aller faire le ſiége de Troye; concevez toute l'impatience qu'ont les chefs & les ſoldats d'exécuter leur entrepriſe, pour s'en retourner promptement dans la Grèce où ils ont laiſſé ce qu'ils ont de plus cher, leurs dieux domeſtiques, leurs femmes & leurs enfans; cependant un maudit vent contraire les retient en Aulide, ſemble les clouer au port & s'il ne change point, ils ne pourront aller aſſiéger la ville de Priam. C'eſt donc le vent qui fait l'intérêt de cette tragédie. Je prends parti pour les Grecs, j'épouſe leur deſſein, je ne ſouhaite que le départ de leur flotte, & je vois d'un œil indifférent Iphigénie dans le péril, puiſque ſa mort eſt un moyen d'obtenir des dieux un vent favorable.

Sitôt que Villegas eut achevé de parler, les ris ſe renouvelèrent à ſes dépens. Nunez eut la malice d'appuyer ſon ſentiment pour donner encore plus beau jeu aux railleurs qui ſe mi-

rent à faire à l'envi des mauvaifes plaifanteries fur les vents. Mais le bachelier les regardant tous d'un air flegmatique & orgueilleux. Je m'attendois, à tous momens, à voir ces meffieurs s'échauffer & fe prendre aux crins, fin ordinaire de leurs differtations ; cependant je fus trompé dans mon attente ; ils fe contentèrent de fe dire des injures réciproquement, & fe retirèrent quand ils eurent bu & mangé à difcrétion.

Après leur retraite, je demandai à Fabrice pourquoi il ne demeuroit plus chez fon tréforier, & s'ils étoient brouillés tous deux. Brouillés ! me répondit-il, le ciel m'en préferve ! Je fuis mieux que jamais avec le feigneur don Bertrand qui m'a permis de loger en mon particulier ; ainfi j'ai loué ce corps de logis pour y recevoir mes amis & me réjouir avec eux en toute liberté, ce qui m'arrive fort fouvent ; car tu fçais bien que je ne fuis pas d'humeur à vouloir laiffer de grandes richeffes à mes héritiers, & ce qu'il y a d'heureux pour moi, je fuis préfentement en état de faire tous les jours des parties de plaifir. J'en fuis ravi, repris-je, mon cher Nunez, & je ne puis m'empêcher de te féliciter encore fur le fuccès de ta dernière tragédie : les huit cent pièces dramatiques du grand Lope ne lui ont pas rapporté le quart de ce que t'a valu ton *Comte de Saldagne.*

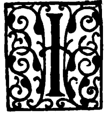
Fin du onzième livre.



LIVRE DOUZIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Gil Blas eſt envoyé par le miniſtre à Tolède. Du motif & du ſuccès de ſon voyage.



L y avoit déjà près d'un mois que Monſeigneur me diſoit, tous les jours : Santillane, le temps approche où je veux mettre ton adreſſe en œuvre. Et ce temps ne venoit point. Il arriva pourtant, & Son Excellence enfin me parla dans ces termes : On dit qu'il y a dans la troupe des comédiens de Tolède une jeune actrice qui fait du bruit par ſes talens ; on prétend qu'elle danſe & chante divinement, & qu'elle a de la beauté. Un pareil ſujet mérite bien de paroître à la cour. Le roi aime la comédie, la muſique & la danſe ; il ne faut pas qu'il ſoit privé du plaiſir de voir

& d'entendre une perſonne d'un mérite ſi rare. J'ai donc réſolu de t'envoyer à Tolède, pour juger par toi-même ſi c'eſt en effet une actrice ſi merveilleuſe ; je m'en tiendrai à l'impreſſion qu'elle aura faite ſur toi ; je m'en fie à ton diſcernement.

Je répondis à Monſeigneur que je lui rendrois bon compte de cette affaire & je me diſpoſai à partir avec un ſeul laquais à qui je fis quitter la livrée du miniſtre, pour faire les choſes plus myſtérieuſement ; ce qui fut fort du goût de Son Excellence. Je pris donc le chemin de Tolède, où étant arrivé, j'allai deſcendre à une hôtellerie près du château. A peine eus-je mis pied à terre, que l'hôte me prenant, ſans doute, pour quelque gentilhomme, me dit : Seigneur cavalier, vous venez apparemment, dans cette ville, pour voir l'auguſte cérémonie de l'*auto-da-fé*, qui doit ſe faire demain. Je lui répondis que oui, jugeant plus à propos de le lui laiſſer croire que de lui donner occaſion de me queſtionner ſur ce qui m'amenoit à Tolède. Vous verrez, reprit-il, une des plus belles proceſſions qui aient jamais été faites. Il y a, dit-on, plus de cent priſonniers parmi leſquels on en compte plus de dix qui doivent être brûlés.

Véritablement le lendemain avant le lever du ſoleil j'entendis ſonner toutes les cloches de la ville, & l'on faiſoit ce carillon, pour avertir les peuples qu'on alloit commencer l'*auto-da-fé*.

Curieux de voir cette effrayante fête que je n'avois point encore vue, je m'habillai à la hâte & me rendis à l'inquisition. Il y avoit tout auprès & le long des rues par où la procession devoit passer, des échaffauts, sur l'un desquels je me plaçai pour mon argent. J'aperçus bientôt les Dominicains qui marchoient les premiers, précédés de la bannière de l'inquisition. Ces bons pères étoient immédiatement suivis des tristes victimes que le Saint Office vouloit immoler ce jour-là. Ces malheureux alloient l'un après l'autre, la tête & les pieds nuds, ayant chacun un cierge à la main, & son parrain à son côté [27]. Les uns avoient un grand scapulaire de toile jaune, parsemé de croix de saint André, peintes en rouge, et appellé *san-benito;* les autres portoient des *carochas* qui sont des bonnets de carton élevés en forme de pain de sucre, & couverts de flammes & de figures diaboliques.

Comme je regardois de tous mes yeux ces infortunés, avec une compassion que je me gardois bien de laisser paroître, de peur qu'on ne m'en fît un crime, je crus reconnoître, parmi ceux qui avoient la tête ornée de *carochas*, le révérend père Hilaire & son compagnon le frère Ambroise. Ils passèrent si près de moi, que ne pouvant m'y tromper : Que vois-je ? dis-je en moi-même ; le ciel, las des désordres de la vie de ces deux scélérats, les a donc livrés à la justice de l'inquisition ? En parlant de

cette forte, je me fentis faifir d'effroi ; il me prit un tremblement univerfel, & mes efprits fe troublèrent au point que je penfai m'évanouir. La liaifon que j'avois eue avec ces fripons, l'aventure de Xelva, enfin tout ce que nous avions fait enfemble, vint dans ce moment s'offrir à ma penfée, & je m'imaginai ne pouvoir affez remercier Dieu de m'avoir préfervé du fcapulaire & des *carochas.*

Lorfque la cérémonie fut achevée, je m'en retournai à mon hôtellerie, tout tremblant du fpectacle affreux que je venois de voir ; mais les images affligeantes dont j'avois l'efprit rempli fe diffipèrent infenfiblement & je ne penfai plus qu'à me bien acquitter de la commiffion dont mon maître m'avoit chargé. J'attendis avec impatience l'heure de la comédie pour y aller, jugeant que c'étoit par là que je devois commencer & fitôt qu'elle fut venue, je me rendis au théâtre où je m'affis auprès d'un chevalier d'Alcantara. J'eus bientôt lié converfation avec lui. Seigneur, lui dis-je, eft-il permis à un étranger d'ofer vous faire une queftion ? Seigneur cavalier, me répondit-il fort poliment, c'eft de quoi je me tiendrai fort honoré. On m'avoit vanté les comédiens de Tolède ; auroit-on eu tort de m'en dire du bien ? Non, repartit le chevalier, leur troupe n'eft pas mauvaife ; il y a même parmi eux de grands fujets ; vous verrez entre autres la belle Lucrèce, une actrice de quatorze ans, qui vous

étonnera. Vous n'aurez pas befoin lorfqu'elle fe montrera fur la fcène que je vous la faffe remarquer, vous la démêlerez aifément. Je demandai au chevalier fi elle joueroit ce jour-là. Il me répondit que oui, & même qu'elle avoit un rôle très-brillant dans la pièce qu'on alloit repréfenter.

La comédie commença. Il parut deux actrices qui n'avoient rien négligé de tout ce qui pouvoit contribuer à les rendre charmantes; mais malgré l'éclat de leurs diamans, je ne pris ni l'une ni l'autre pour celle que j'attendois. Le chevalier d'Alcantara m'avoit fi fort prévenu en faveur de Lucrèce que je ne pouvois la deviner qu'en la voyant elle-même. Enfin cette belle Lucrèce fortit du fond du théâtre, & fon arrivée fur la fcène fut annoncée par un battement de mains long & général. Ah! la voici, dis-je en moi-même. Quel air de nobleffe! que de graces! les beaux yeux! la piquante créature! Effectivement, j'en fus fort fatisfait, ou plutôt fa perfonne me frappa vivement. Dès la première tirade de vers qu'elle récita, je lui trouvai du naturel, du feu, une intelligence au-deffus de fon âge, & je joignis volontiers mes applaudiffemens à ceux qu'elle reçut de toute l'affemblée pendant la pièce. Hé bien! me dit le chevalier, vous voyez comme Lucrèce eft avec le public? Je n'en fuis pas furpris, lui répondis-je. Vous le feriez encore moins, me répliqua-t-il, fi vous l'entendiez chanter; c'eft

une fyrène : malheur à ceux qui l'écoutent fans avoir pris la précaution d'Ulyffe. Sa danfe, pourfuivit-il, n'eft pas moins redoutable ; fes pas, auffi dangereux que fa voix, charment les yeux & forcent les cœurs à fe rendre. Sur ce pied-là, m'écriai-je, il faut donc avouer que c'eft un prodige. Quel heureux mortel a le plaifir de fe ruiner pour une fi aimable fille ? Elle n'a point d'amant déclaré, me dit-il, & la médifance même ne lui donne aucune intrigue fecrète ; cependant, ajouta-t-il, elle pourroit en avoir ; car Lucrèce eft fous la conduite de fa tante Eftelle qui, fans contredit, eft la plus adroite de toutes les comédiennes.

Au nom d'Eftelle, j'interrompis avec précipitation le chevalier pour lui demander fi cette Eftelle étoit une actrice de la troupe de Tolède. C'en eft une des meilleures, me dit-il ; elle n'a pas joué aujourd'hui, & nous n'y avons pas gagné ; elle fait ordinairement la fuivante, & c'eft un emploi qu'elle remplit admirablement bien. Qu'elle fait voir d'efprit dans fon jeu ! peut-être même en met-elle trop ; mais c'eft un beau défaut qui doit trouver grace. Le chevalier me dit donc des merveilles de cette Eftelle & fur le portrait qu'il me fit de fa perfonne, je ne doutai point que ce ne fût Laure, cette même Laure dont j'ai tant parlé dans mon hiftoire, & que j'avois laiffée à Grenade.

Pour en être plus fûr, je paffai derrière le

théâtre après la comédie. Je demandai Eſtelle; & la cherchant des yeux partout, je la trouvai dans les foyers où elle s'entretenoit avec quelques ſeigneurs qui ne regardoient peut-être en elle que la tante de Lucrèce. Je m'avançai pour ſaluer Laure; mais ſoit par fantaiſie, ſoit pour me punir de mon départ précipité de la ville de Grenade, elle ne fit pas ſemblant de me connoître, & reçut mes civilités d'un air ſi ſec que j'en fus un peu déconcerté. Au lieu de lui reprocher, en riant, ſon accueil glacé, je me retirai même bruſquement, & je réſolus, dans ma colère, de m'en retourner à Madrid dès le lendemain. Pour me venger de Laure, diſois-je, je ne veux pas que ſa nièce ait l'honneur de paroître devant le roi : je n'ai, pour cela, qu'à faire au miniſtre le portrait qu'il me plaira de Lucrèce; je n'ai qu'à lui dire qu'elle danſe de mauvaiſe grâce, qu'il y a de l'aigreur dans ſa voix, & qu'enfin ſes charmes ne conſiſtent que dans ſa jeuneſſe; je ſuis aſſuré que Son Excellence perdra l'envie de l'attirer à la cour.

Telle étoit la vengeance que je me promettois de tirer du procédé de Laure à mon égard; mais mon reſſentiment ne fut pas de longue durée. Le jour ſuivant, comme je me préparois à partir, un petit laquais entra dans ma chambre, & me dit : Voici un billet que j'ai à remettre au ſeigneur de Santillane. C'eſt moi, mon enfant, lui répondis-je, en prenant la

lettre que j'ouvris, & qui contenoit ces paroles: « Oubliez la manière dont vous fûtes reçu hier au soir dans les foyers comiques, & laissez-vous conduire où le porteur vous mènera. » Je suivis aussitôt le petit laquais qui, quand nous fûmes auprès de la comédie, m'introduisit dans une fort belle maison où, dans un appartement des plus propres, je trouvai Laure à sa toilette.

Elle se leva pour m'embrasser, en me disant: Seigneur Gil Blas, je sçais bien que vous n'avez pas sujet d'être content de la réception que je vous ai faite, quand vous m'êtes venu saluer dans nos foyers; un ancien ami, comme vous, étoit en droit d'attendre de moi un accueil plus gracieux; mais je dirai pour m'excuser que j'étois de la plus mauvaise humeur du monde. Lorsque vous vous êtes montré à mes yeux, j'étois occupée de certains discours médisans qu'un de nos messieurs a tenus sur le compte de ma nièce dont l'honneur m'intéresse plus que le mien. Votre brusque retraite, ajouta-t-elle, me fit tout à coup apercevoir de ma distraction, & dans le moment, je chargeai mon petit laquais de vous suivre pour sçavoir votre demeure, dans le dessein de réparer aujourd'hui ma faute. Elle est toute réparée, lui dis-je, ma chère Laure, n'en parlons plus: apprenons-nous plutôt mutuellement ce qui nous est arrivé depuis le jour malheureux où la crainte d'un juste châtiment me fit sortir de Grenade

avec précipitation. Je vous laiſſai, s'il vous en ſouvient, dans un aſſez grand embarras ; comment vous en tirâtes-vous ? Malgré tout l'eſprit que vous avez, avouez que ce ne fut pas ſans peine. N'eſt-il pas vrai que vous eûtes beſoin de toute votre adreſſe pour apaiſer votre amant portugais ? Point du tout, répondit Laure ; ne ſçavez-vous pas bien qu'en pareil cas les hommes ſont ſi foibles, qu'ils épargnent quelquefois aux femmes juſqu'à la peine de ſe juſtifier.

Je ſoutins, continua-t-elle, au marquis de Marialva que tu étois mon frère. Pardonnez-moi, monſieur de Santillane, ſi je vous parle auſſi familièrement qu'autrefois ; mais je ne puis me défaire de mes vieilles habitudes. Je te dirai donc que je payai d'audace. Ne voyez-vous pas, dis-je au ſeigneur portugais, que tout ceci eſt l'ouvrage de la jalouſie & de la fureur ? Narciſſa, ma camarade & ma rivale, enragée de me voir poſſéder tranquillement un cœur qu'elle a manqué, m'a joué ce tour-là que je lui pardonne ; car enfin il eſt naturel à une femme jalouſe de ſe venger. Elle a corrompu le ſous-moucheur de chandelles, qui pour ſervir ſon reſſentiment, a l'effronterie de dire qu'il m'a vue à Madrid femme de chambre d'Arſénie. Rien n'eſt plus faux : la veuve de don Antonio Coello a toujours eu des ſentimens trop relevés, pour vouloir ſe mettre au ſervice d'une fille de théâtre. D'ailleurs, ce qui

prouve la fauſſeté de cette accuſation & le complot de mes accuſateurs, c'eſt la retraite précipitée de mon frère. S'il étoit préſent, il pourroit confondre la calomnie; mais Narciſſa, ſans doute, aura employé quelque nouvel artifice pour le faire diſparoître.

Quoique ces raiſons, pourſuivit Laure, ne fiſſent pas trop bien mon apologie, le marquis eut la bonté de s'en contenter, & ce débonnaire ſeigneur continua de m'aimer juſqu'au jour qu'il partit de Grenade pour retourner en Portugal. Véritablement ſon départ ſuivit de fort près le tien, & la femme de Zapata eut le plaiſir de me voir perdre l'amant que je lui avois enlevé. Après cela je demeurai encore quelques années à Grenade; enſuite la diviſion s'étant miſe dans notre troupe (ce qui arrive quelquefois parmi nous), tous les comédiens ſe ſéparèrent: les uns s'en allèrent à Séville, les autres à Cordoue, & moi je vins à Tolède où je ſuis, depuis dix ans, avec ma nièce Lucrèce que tu as vu jouer hier au ſoir, puiſque tu étois à la comédie.

Je ne pus m'empêcher de rire dans cet endroit. Laure m'en demanda la cauſe. Ne la devinez-vous pas bien? lui dis-je. Vous n'avez ni frère ni ſœur, par conſéquent vous ne pouvez être tante de Lucrèce; outre cela, quand je calcule en moi-même le temps qui s'eſt écoulé depuis notre dernière ſéparation, & que je confronte ce temps avec le viſage de votre nièce,

il me femble que vous pourriez être toutes deux encore plus proches parentes.

Je vous entends, monfieur Gil Blas, reprit, en rougiffant un peu, la veuve de don Antonio, comme vous faififfez les époques ! il n'y a pas moyen de vous en faire accroire. Hé bien ! oui, mon ami, Lucrèce eft fille du marquis de Marialva & la mienne : elle eft le fruit de notre union ; je ne fçaurois te le céler plus longtemps. Le grand effort que vous faites, lui dis-je, ma princeffe, en me révélant ce fecret, après m'avoir fait confidence de vos équipées avec l'économe de l'hôpital de Zamora ! Je vous dirai de plus, ajoutai-je, que Lucrèce eft un fujet d'un mérite fi fingulier, que le public ne peut affez vous remercier de lui avoir fait ce préfent. Il feroit à fouhaiter que toutes vos camarades ne lui en fiffent pas de plus mauvais.

Si quelque lecteur malin, rappelant ici les entretiens particuliers que j'eus à Grenade avec Laure, lorfque j'étois fecrétaire du marquis de Marialva, me foupçonne de pouvoir difputer à ce feigneur l'honneur d'être père de Lucrèce, c'eft un foupçon dont je veux bien, à ma honte, lui avouer l'injuftice.

Je rendis compte à mon tour à Laure de mes principales aventures, & de l'état préfent de mes affaires. Elle écouta mon récit avec une attention qui me fit connoître qu'il ne lui étoit pas indifférent. Ami Santillane, me dit-elle

quand je l'eus achevé, vous jouez, à ce que je vois, un affez beau rôle fur le théâtre du monde : j'en fuis ravie. Lorfque je mènerai Lucrèce à Madrid pour la faire entrer dans la troupe du prince, j'ofe me flatter qu'elle trouvera dans le feigneur de Santillane un puiffant protecteur. N'en doutez nullement, lui répondis-je, vous pouvez compter fur moi : je ferai recevoir votre fille & vous dans la troupe du prince, quand il vous plaira ; c'eft ce que je puis vous promettre fans trop préfumer de mon pouvoir. Je vous prendrois au mot, reprit Laure, & je partirois dès demain pour Madrid, fi je n'étois pas liée ici par des engagemens avec ma troupe. Un ordre de la cour peut rompre vos liens, lui repartis-je, & c'eft de quoi je me charge : vous le recevrez avant huit jours. Je me fais un plaifir d'enlever Lucrèce aux Tolèdans ; une actrice fi jolie eft faite pour les gens de cour, elle nous appartient de droit.

Lucrèce entra dans la chambre au moment que j'achevois ces paroles. Je crus voir la déeffe Hébé, tant elle étoit mignonne & gracieufe. Elle venoit de fe lever, & fa beauté naturelle, brillant fans le fecours de l'art, préfentoit à la vue un objet raviffant. Venez, ma nièce, lui dit fa mère, venez remercier monfieur de la bonne volonté qu'il a pour nous : c'eft un de mes anciens amis, qui a beaucoup de crédit à la cour, & qui fe fait fort de nous mettre toutes deux dans la troupe du Prince. Ce dif-

cours parut faire plaiſir à la petite fille qui me fit une profonde révérence & me dit avec un ſouris enchanteur : Je vous rends de très-humbles graces de votre obligeante intention ; mais, ſeigneur, je ne ſçais ſi elle ne tournera pas contre moi. En voulant m'ôter à un public qui m'aime, êtes-vous ſûr que je ne déplairai point à celui de Madrid ? Je perdrai peut-être au change. Je me ſouviens d'avoir ouï dire à ma tante qu'elle a vu des acteurs briller dans une ville, & révolter dans une autre ; cela me fait peur : craignez de m'expoſer au mépris de la cour, & vous à ſes reproches. Belle Lucrèce, lui répondis-je, c'eſt ce que nous ne devons appréhender ni l'un ni l'autre : je crains plutôt qu'enflammant tous les cœurs, vous ne cauſiez de la diviſion parmi nos grands. La frayeur de ma nièce, me dit Laure, eſt mieux fondée que la vôtre ; mais j'eſpère qu'elles ſeront vaines toutes deux. Si Lucrèce ne peut faire de bruit par ſes charmes, en récompenſe elle n'eſt pas aſſez mauvaiſe actrice pour devoir être mépriſée.

Nous continuâmes encore quelque temps cette converſation ; & j'eus lieu de juger, par tout ce que Lucrèce y mit du ſien, que c'étoit une fille d'un eſprit ſupérieur ; enſuite je pris congé de ces deux dames, en leur proteſtant qu'elles auroient inceſſamment un ordre de la cour pour ſe rendre à Madrid.



CHAPITRE II.

Santillane rend compte de ſa commiſſion au miniſtre qui le charge du ſoin de faire venir Lucrèce à Madrid. De l'arrivée de cette comédienne, & de ſon début à la cour.



A mon retour à Madrid, je trouvai le comte-duc fort impatient d'apprendre le ſuccès de mon voyage. Gil Blas, me dit-il, as-tu vu la comédienne en queſtion ? Vaut-elle la peine qu'on la faſſe venir à la cour ? Monſeigneur, lui répondis-je, la renommée, qui loue ordinairement plus qu'il ne faut les belles perſonnes, ne dit pas aſſez de bien de la jeune Lucrèce ; c'eſt un ſujet admirable, tant pour ſa beauté que pour ſes talens.

Eſt-il poſſible ! s'écria le miniſtre avec une ſatisfaction intérieure que je lus dans ſes yeux, & qui me fit penſer que c'étoit pour ſon propre compte qu'il m'avoit envoyé à Tolède, eſt-il poſſible qu'elle ſoit auſſi aimable que tu le dis? Quand vous la verrez, lui repartis-je, vous avouerez qu'on ne peut faire ſon éloge qu'au

rabais de ſes charmes. Santillane, reprit Son Excellence, fais-moi une fidèle relation de ton voyage ; je ſerai bien aiſe de l'entendre. Alors prenant la parole, pour contenter mon maître, je lui contai juſqu'à l'hiſtoire de Laure incluſivement. Je lui appris que cette actrice avoit eu Lucrèce du marquis de Marialva, ſeigneur portugais, qui s'étant arrêté à Grenade en voyageant, étoit devenu amoureux d'elle. Enfin quand j'eus fait à Monſeigneur un détail de ce qui s'étoit paſſé entre ces comédiennes & moi, il me dit : Je ſuis ravi que Lucrèce ſoit fille d'un homme de qualité ; cela m'intéreſſe pour elle encore davantage ; il faut l'attirer ici. Mais, mon ami, je te recommande une choſe ; continue, ajouta-t-il, comme tu as commencé ; ne me mêle point là-dedans ; que tout roule ſur Gil Blas de Santillane.

J'allai trouver Carnero à qui je dis que Son Excellence vouloit qu'il expédiât un ordre par lequel le roi recevoit dans ſa troupe Eſtelle & Lucrèce, actrices de la comédie de Tolède. Oui-dà, ſeigneur de Santillane, répondit Carnero avec un ſouris malin, vous ſerez bientôt ſervi, puiſque, ſelon toutes les apparences, vous vous intéreſſez pour ces deux dames. Au reſte, j'eſpère qu'en faiſant ce que vous ſouhaitez, le public y trouvera auſſi ſon compte. En même temps, ce ſecrétaire dreſſa l'ordre lui-même, & m'en délivra l'expédition que j'envoyai ſur-le-champ à Eſtelle par le même

laquais qui m'avoit accompagné à Tolède. Huit jours après, la mère & la fille arrivèrent à Madrid. Elles allèrent loger dans un hôtel garni, à deux pas de la troupe du Prince, & leur premier foin fut de m'en donner avis par un billet. Je me rendis dans le moment à cet hôtel, où après mille offres de ma part, & autant de remercîmens de la leur, je les laiffai fe préparer à leur début que je leur fouhaitai heureux & brillant.

Elles fe firent annoncer au public comme deux actrices nouvelles que la troupe du Prince venoit de recevoir par ordre de la cour. Elles débutèrent dans une comédie qu'elles avoient coutume de jouer à Tolède avec applaudiffement.

Dans quel endroit du monde n'aime-t-on pas la nouveauté en fait de fpectacles ? Il fe trouva ce jour-là dans la falle des comédiens un concours extraordinaire de fpectateurs. On juge bien que je ne manquai pas cette repréfentation. Je fouffris un peu avant que la pièce commençât. Tout prévenu que j'étois en faveur des talens de la mère & de la fille, je tremblai pour elles, tant j'étois dans leurs intérêts ; mais à peine eurent-elles ouvert la bouche qu'elles m'ôtèrent toute ma crainte par les applaudiffemens qu'elles reçurent. On regarda Eftelle comme une actrice confommée dans le comique, & Lucrèce comme un prodige pour les rôles d'amoureufes. Cette dernière enleva

tous les cœurs. Les uns admirèrent la beauté de ſes yeux, les autres furent touchés de la douceur de ſa voix, & tous frappés de ſes graces & du vif éclat de ſa jeuneſſe, ſortirent enchantés de ſa perſonne.

Le comte-duc qui prenoit encore plus de part que je ne croyois au début de cette actrice, étoit à la comédie ce ſoir-là. Je le vis ſortir, ſur la fin de la pièce, fort ſatisfait, à ce qu'il me parut, de nos deux comédiennes. Curieux de ſçavoir s'il en étoit véritablement bien affecté, je le ſuivis chez lui, & m'introduiſant dans ſon cabinet où il venoit d'entrer : Hé bien ! Monſeigneur, lui dis-je, Votre Excellence eſt-elle contente de la petite Marialva ? Mon Excellence, répondit-il en ſouriant, ſeroit bien difficile ſi elle refuſoit de joindre ſon ſuffrage à celui du public : oui, mon enfant, ton voyage de Tolède a été heureux. Je ſuis charmé de ta Lucrèce, & je ne doute pas que le roi ne prenne plaiſir à la voir.





CHAPITRE III.

Lucrèce fait grand bruit à la cour, & joue devant le roi qui en devient amoureux : Suites de cet amour.



LE début des deux actrices nouvelles fit bientôt du bruit à la cour ; dès le lendemain, il en fut parlé au lever du roi. Quelques feigneurs vantèrent furtout la jeune Lucrèce : ils en firent un fi beau portrait, que le monarque en fut frappé ; mais, diffimulant l'impreffion que leurs difcours faifoient fur lui, il gardoit le filence & fembloit n'y prêter aucune attention.

Cependant, d'abord qu'il fe trouva feul avec le comte-duc, il lui demanda ce que c'étoit que certaine actrice qu'on louoit tant. Le miniftre lui répondit que c'étoit une jeune comédienne de Tolède, qui avoit débuté le foir précédent avec beaucoup de fuccès. Cette actrice, ajouta-t-il, fe nomme Lucrèce, nom fort convenable aux perfonnes de fa profeffion ; elle eft de la connoiffance de Santillane, qui m'a dit

d'elle tant de bien, que j'ai jugé à propos de la recevoir dans la troupe de Votre Majeſté. Le roi ſourit en entendant prononcer mon nom, peut-être qu'il ſe reſſouvint, dans ce moment, que c'étoit moi qui lui avois fait connoître Catalina, & qu'il eut un preſſentiment que je lui rendrois le même ſervice dans cette occasion. Comte, dit-il au miniſtre, je veux voir jouer, dès demain, cette Lucrèce ; je vous charge du ſoin de le lui faire ſçavoir.

Le comte-duc m'ayant rapporté cet entretien. & appris l'intention du roi, m'envoya chez nos deux comédiennes, pour les en avertir. Je m'y rendis en diligence : Je viens, dis-je à Laure que je rencontrai la première, vous annoncer une grande nouvelle. Vous aurez demain parmi vos ſpectateurs le ſouverain de la monarchie. C'eſt de quoi le miniſtre m'a ordonné de vous informer. Je ne doute pas que vous ne faſſiez tous vos efforts, votre fille & vous, pour répondre à l'honneur que ce monarque veut vous faire ; mais je vous conſeille de choiſir une pièce où il y ait de la danſe & de la muſique, pour lui faire admirer tous les talens que Lucrèce poſſède. Nous ſuivrons votre conſeil, me répondit Laure, nous n'avons garde d'y manquer, & il ne tiendra pas à nous que le prince ne ſoit ſatisfait. Il ne ſçauroit manquer de l'être, lui dis-je, en voyant arriver Lucrèce dans un déshabillé qui lui prêtoit plus de charmes que ſes habits de théâtre les plus ſuperbes ;

il ſera d'autant plus content de votre aimable nièce, qu'il aime, plus que toute autre choſe, la danſe & le chant ; il pourroit bien même être tenté de lui jeter le mouchoir. Je ne ſouhaite point du tout, reprit Laure, qu'il ait cette tentation ; tout puiſſant monarque qu'il eſt, il pourroit trouver des obſtacles à l'accompliſſement de ſes déſirs. Lucrèce, quoiqu'élevée dans les couliſſes d'un théâtre, a de la vertu, & quelque plaiſir qu'elle prenne à ſe voir applaudir ſur la ſcène, elle aime encore mieux paſſer pour honnête fille que pour bonne actrice.

Ma tante, dit alors la petite Marialva en ſe mêlant à la converſation, pourquoi ſe faire des monſtres pour les combattre ? Je ne ſerai jamais à la peine de repouſſer les ſoupirs du roi; la délicateſſe de ſon goût le ſauvera des reproches qu'il mériteroit s'il abaiſſoit juſqu'à moi ſes regards. Mais, charmante Lucrèce, lui dis-je, s'il arrivoit que ce prince voulût s'attacher à vous & vous choiſir pour ſa maîtreſſe, feriez-vous aſſez cruelle pour le laiſſer languir dans vos fers, comme un amant ordinaire ? Pourquoi non ? répondit-elle. Oui, ſans doute, &, vertu à part, je ſens que ma vanité ſeroit plus flattée d'avoir réſiſté à ſa paſſion que ſi je m'y étois rendue. Je ne fus pas peu étonné d'entendre parler de cette ſorte une élève de Laure, & je quittai ces dames, en louant la dernière d'avoir donné à l'autre une ſi belle éducation.

Le jour ſuivant, le roi impatient de voir Lucrèce, ſe rendit à la comédie. On joua une pièce entremêlée de chants & de danſes, & dans laquelle notre jeune actrice brilla beaucoup. Depuis le commencement juſqu'à la fin, j'eus les yeux attachés ſur le monarque, & je m'appliquai à démêler dans les ſiens ce qu'il penſoit ; mais il mit en défaut ma pénétration, par un air de gravité qu'il affecta de conſerver toujours. Je ne ſçus que le lendemain ce que j'étois en peine de ſçavoir. Santillane, me dit le miniſtre, je viens de quitter le roi qui m'a parlé de Lucrèce avec tant de vivacité, que je ne doute pas qu'il ne ſoit épris de cette jeune comédienne, & comme je lui ai dit que c'eſt toi qui l'as fait venir de Tolède, il m'a témoigné qu'il ſeroit bien aiſe de t'entretenir là-deſſus en particulier : va, de ce pas, te préſenter à la porte de ſa chambre où l'ordre de te faire entrer eſt déjà donné ; cours, & reviens promptement me rendre compte de cette converſation.

Je volai d'abord chez le roi que je trouvai ſeul. Il ſe promenoit à grands pas en m'attendant, & paroiſſoit avoir la tête embarraſſée. Il me fit pluſieurs queſtions ſur Lucrèce dont il m'obligea de lui conter l'hiſtoire : enſuite il me demanda ſi la petite perſonne n'avoit pas déjà eu quelque galanterie. J'aſſurai hardiment que non, malgré la témérité de ces ſortes d'aſſurances, ce qui me parut faire au prince un fort grand plaiſir. Cela étant, reprit-il, je te choiſis

pour mon agent auprès de Lucrèce ; je veux que ce ſoit de ta bouche qu'elle apprenne ſa victoire. Va la lui annoncer de ma part, ajouta-t-il en me mettant entre les mains un écrin où il y avoit pour plus de mille écus de pierreries, & dis-lui que je la prie d'accepter ce préſent en attendant de plus ſolides marques de ma paſſion.

Avant que de m'acquitter de cette commiſſion, j'allai rejoindre le comte-duc, à qui je fis un fidèle rapport de ce que le roi m'avoit dit. Je m'imaginois que ce miniſtre en ſeroit plus affligé que réjoui, car je croyois qu'il avoit des vues amoureuſes ſur Lucrèce, & qu'il apprendroit avec chagrin que ſon maître étoit devenu ſon rival ; mais je me trompois. Bien loin d'en paroître mortifié, il en eut une ſi grande joie, que ne pouvant la contenir, il laiſſa échapper quelques paroles qui ne tombèrent point à terre : « Oh ! parbleu, Philippe, s'écria-t-il, je vous tiens ; c'eſt pour le coup que les affaires vont vous faire peur. » Cette apoſtrophe me découvrit toute la manœuvre du comte-duc : je vis par là que ce ſeigneur, craignant que le prince ne voulût s'occuper de choſes ſérieuſes, cherchoit à l'amuſer par les plaiſirs les plus convenables à ſon humeur. Santillane, me dit-il enſuite, ne perds point de temps ; hâte-toi, mon ami, d'aller exécuter l'ordre important qu'on t'a donné, & dont il y a bien des ſeigneurs à la cour qui feroient gloire d'être

chargés. Songe, pourfuivit-il, que tu n'as point ici de comte de Lemos qui t'enlève la meilleure partie de l'honneur du fervice rendu ; tu l'auras tout entier, & de plus tout le profit.

C'eft ainfi que Son Excellence me dora la pilule que j'avalai tout doucement, non fans en fentir l'amertume ; car depuis ma prifon je m'étois accoutumé à regarder les chofes dans un point de vue moral, & je ne trouvois pas l'emploi de Mercure en chef auffi honorable qu'on me le difoit ; cependant, fi je n'étois point affez vicieux pour m'en acquitter fans remords, je n'avois pas non plus affez de vertu pour refufer de le remplir. J'obéis donc d'autant plus volontiers au roi, que je voyois en même temps que mon obéiffance feroit agréable au miniftre à qui je ne fongeois qu'à plaire.

Je jugeai à propos de m'adreffer d'abord à Laure, & de l'entretenir en particulier. Je lui expofai ma miffion en termes mefurés, & fur la fin de mon difcours, je lui préfentai l'écrin en forme de péroraison. A la vue des pierreries, la dame ne pouvant cacher fa joye, la fit éclater en liberté : Seigneur Gil Blas, s'écria-t-elle, ce n'eft pas devant le meilleur & le plus ancien de mes amis que je dois me contraindre ; j'aurois tort de me parer d'une fauffe févérité de mœurs, & de faire des grimaces avec vous. Oui, n'en doutez pas, continua-t-elle, je fuis ravie que ma fille ait fait une conquête fi pré-

cieuſe; j'en conçois tous les avantages, mais entre nous, je crains que Lucrèce ne les regarde d'un autre œil que moi : quoique fille de théâtre, je vous l'ai dit, elle a la ſageſſe ſi fort en recommandation, qu'elle a déjà rejeté les vœux de deux jeunes ſeigneurs aimables & riches. Vous me direz, pourſuivit-elle, que ces deux ſeigneurs ne ſont pas des rois : j'en conviens, & vraiſemblablement l'amour d'un amant couronné doit étourdir la vertu de Lucrèce ; néanmoins je ne puis m'empêcher de vous dire que la choſe eſt incertaine, & je vous déclare que je ne contraindrai pas ma fille : ſi, bien loin de ſe croire honorée de la tendreſſe paſſagère du roi, elle enviſage cet honneur comme une infamie, que ce grand prince ne lui en ſçache pas mauvais gré de s'y dérober. Revenez demain, ajouta-t-elle, je vous dirai s'il faut lui rendre une réponſe favorable, ou ſes pierreries.

Je ne doutois point du tout que Laure n'exhortât plutôt Lucrèce à s'écarter de ſon devoir qu'à s'y maintenir, & je comptois fort ſur cette exhortation. Néanmoins j'appris avec ſurpriſe, le jour ſuivant, que Laure avoit eu autant de peine à porter ſa fille au mal que les autres mères en ont à porter les leurs au bien, & ce qu'il y a de plus étonnant encore, c'eſt que Lucrèce, après avoir eu quelques entretiens ſecrets avec le monarque, eut tant de regret de s'être livrée à ſes deſirs, qu'elle quitta

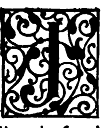
tout à coup le monde, & s'enferma dans le monaſtère de l'Incarnation, où bientôt elle tomba malade & mourut de chagrin. Laure, de ſon côté, ne pouvant ſe conſoler de la perte de ſa fille, & d'avoir ſa mort à ſe reprocher, ſe retira dans le couvent des filles pénitentes, pour y pleurer les plaiſirs de ſes beaux jours. Le roi fut touché de la retraite inopinée de Lucrèce; mais ce jeune prince n'étant pas d'humeur à s'affliger longtemps, s'en conſola peu à peu. Pour le comte-duc, quoiqu'il ne parût guère ſenſible à cet incident, il ne laiſſa pas d'en être très-mortifié ; ce que le lecteur n'aura pas de peine à croire.





CHAPITRE IV.

Du nouvel emploi que donna le miniſtre à Santillane.

E ſentis auſſi très-vivement le malheur de Lucrèce, & j'eus tant de remords d'y avoir contribué, que me regardant comme un infâme, malgré la qualité de l'amant dont j'avois ſervi les amours, je réſolus d'abandonner pour jamais le caducée ; je témoignai même au miniſtre la répugnance que j'avois à le porter, & je le priai de m'employer à toute autre choſe. Il parut étonné de ma vertu : Santillane, me dit-il, ta délicateſſe me charme, et puiſque tu es un ſi honnête garçon, je veux te donner une occupation plus convenable à ta ſageſſe. Voici ce que c'eſt : écoute attentivement la tonfidence que je vais te faire.

Quelques années avant que je fuſſe en faveur, continua-t-il, le haſard offrit un jour à ma vue une dame qui me parut ſi bien faite & ſi belle, que je la fis ſuivre. J'appris que c'étoit une Génoiſe, nommée dona Margarita Spinola, qui vivoit à

Madrid du revenu de sa beauté : on me dit même que don Francisco de Valeasar, alcade de cour, homme riche, vieux & marié, faisoit pour cette coquette une dépense considérable. Ce rapport qui n'auroit dû m'inspirer que du mépris pour elle, me fit concevoir un désir violent de partager ses bonnes grâces avec Valeasar. J'eus cette fantaisie, & pour la satisfaire, j'eus recours à une médiatrice d'amour, qui eut l'adresse de me ménager, en peu de temps, une secrète entrevue avec la Génoise, & cette entrevue fut suivie de plusieurs autres ; si bien que mon rival & moi nous étions également bien traités pour nos présens. Peut-être même avoit-elle encore quelqu'autre galant aussi heureux que nous.

Quoi qu'il en soit, Marguerite, en recevant tant d'hommages confus, devint insensiblement mère, & mit au monde un garçon dont elle voulut faire honneur à chacun de ses amans en particulier ; mais aucun ne pouvant, en conscience, se vanter d'être père de cet enfant, ne voulut le reconnoître, de sorte que la Génoise fut obligée de le nourrir du fruit de ses galanteries, ce qu'elle a fait pendant dix-huit années, au bout desquelles étant morte, elle a laissé son fils sans bien, & qui pis est, sans éducation.

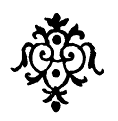
Voilà, poursuivit Monseigneur, la confidence que j'avois à te faire, & je vais présentement t'instruire du grand dessein que j'ai formé : je

veux tirer du néant cet enfant malheureux, & le faifant paffer d'une extrémité à l'autre, le reconnoître pour mon fils, & l'élever aux honneurs.

A ce projet extravagant, il me fut impoffible de me taire. Comment, feigneur, m'écriai-je, Votre Excellence peut-elle avoir pris une réfolution fi étrange? Pardonnez-moi ce terme, il échappe à mon zèle. Tu la trouveras raifonnable, reprit-il avec précipitation, quand je t'aurai dit les raifons qui m'ont déterminé à la prendre. Je ne veux point que mes collatéraux foient mes héritiers : tu me diras que je ne fuis point encore dans un âge affez avancé pour défefpérer d'avoir des enfans de madame d'Olivarès : mais chacun fe connoît : qu'il te fuffife d'apprendre que la chymie n'a pas de fecrets que je n'aie, inutilement, mis en ufage pour redevenir père. Ainfi, puifque la fortune, fuppléant au défaut de la nature, me préfente un enfant dont peut-être dans le fond je fuis le véritable père, je l'adopte; c'eft une chofe réfolue.

Quand je vis que le miniftre avoit en tête cette adoption, je ceffai de le contredire, le connoiffant pour un homme capable de faire une fottife plutôt que de démordre de fon fentiment. Il ne s'agit plus, ajouta-t-il, que de donner de l'éducation à don Henri-Philippe de Guzman (car c'eft le nom que je prétends qu'il porte dans le monde), jufqu'à ce qu'il foit en

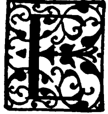
état de poſſéder les dignités qui l'attendent. C'eſt toi, mon cher Santillane, que je choiſis pour le conduire : je me repoſe ſur ton eſprit & ſur ton attachement pour moi du ſoin de faire ſa maiſon, de lui donner toutes ſortes de maîtres, en un mot, de le rendre un cavalier accompli. Je voulus me défendre d'accepter cet emploi, en repréſentant au comte-duc qu'il ne me convenoit guères d'élever de jeunes ſeigneurs, n'ayant jamais fait ce métier, qui demandoit plus de lumières & de mérite que je n'en avois ; mais il m'interrompit & me ferma la bouche, en me diſant qu'il prétendoit que je fuſſe le gouverneur de ce fils adopté, qu'il deſtinoit aux premières charges de la monarchie. Je me préparai donc à remplir cette place, pour contenter Monſeigneur, qui, pour prix de ma complaiſance, groſſit mon petit revenu, d'une penſion de mille écus qu'il me fit obtenir, ou plutôt qu'il me donna ſur la commanderie de Mambra.





CHAPITRE V

Le fils de la Génoise est reconnu par acte authentique, & nommé don Henri-Philippe de Guzman. Santillane fait la maison de ce jeune seigneur, & lui donne toutes sortes de maîtres.



FFECTIVEMENT le comte-duc ne tarda guères à reconnoître le fils de dona Margarita Spinola, & l'acte de reconnoissance s'en fit avec l'agrément & sous le bon plaisir du roi. Don Henri-Philippe de Guzman (c'est le nom que l'on donna à cet enfant de plusieurs pères) y fut déclaré unique héritier de la comté d'Olivarès & du duché de San-Lucar. Le ministre, afin que personne n'en ignorât, fit sçavoir par Carnero cette déclaration aux ambassadeurs & aux grands d'Espagne, qui n'en furent pas peu surpris. Les rieurs de Madrid en eurent pour longtemps à s'égayer, & les poëtes satyriques ne perdirent pas une si belle occasion de faire couler le fiel de leur plume.

Je demandai au comte-duc où étoit le ſujet qu'il vouloit confier à mes ſoins. Il eſt dans cette ville, me répondit-il, ſous la conduite d'une tante à qui je l'ôterai d'abord que tu auras fait préparer une maiſon pour lui ; ce qui fut bientôt exécuté. Je louai un hôtel que je fis meubler magnifiquement. J'arrêtai des pages, un portier, des eſtafiers, & à l'aide de Caporis, je remplis les places d'officiers. Quand j'eus tout mon monde, j'allai en avertir Son Excellence, qui, ſur-le-champ, envoya chercher l'équivoque et nouveau rejeton de la tige des Guzmans. Je vis un grand garçon d'une figure aſſez agréable. Don Henri, lui dit Monſeigneur, en me montrant au doigt, ce cavalier que vous voyez eſt le guide que j'ai choiſi pour vous conduire dans la carrière du monde ; j'ai une entière confiance en lui, & je lui donne un pouvoir abſolu ſur vous. Oui, Santillane, ajouta-t-il, en m'adreſſant la parole, je vous l'abandonne, & je ne doute pas que vous ne m'en rendiez bon compte. A ce diſcours, le miniſtre en joignit encore d'autres pour exhorter le jeune homme à ſe conformer à mes volontés : après quoi j'emmenai don Henri avec moi à ſon hôtel.

Auſſitôt que nous y fûmes arrivés, je fis paſſer en revue devant lui tous ſes domeſtiques, en lui diſant l'emploi que chacun avoit dans ſa maiſon. Il ne parut point étourdi du changement de ſa condition, & ſe prêtant volontiers

aux reſpects & aux déférences attentives qu'on avoit pour lui, il ſembloit avoir toujours été ce qu'il étoit devenu par haſard. Il ne manquoit pas d'eſprit, mais il étoit d'une ignorance craſſe ; à peine ſçavoit-il lire & écrire. Je mis auprès de lui un précepteur pour lui enſeigner les élémens de la langue latine, & j'arrêtai un maître de géographie, un maître d'hiſtoire, avec un maître d'eſcrime. On juge bien que je n'eus garde d'oublier un maître à danſer : je ne fus embarraſſé que ſur le choix ; il y en avoit, dans ce temps-là, un grand nombre de fameux à Madrid, & je ne ſçavois auquel je devois donner la préférence.

Tandis que j'étois dans cet embarras, je vis entrer dans la cour de notre hôtel un homme richement vêtu. On me dit qu'il demandoit à me parler. J'allai au-devant de lui, m'imaginant que c'étoit tout au moins un chevalier de Saint-Jacques ou d'Alcantara. Je lui demandai ce qu'il y avoit pour ſon ſervice. Seigneur de Santillane, me répondit-il, après m'avoir fait pluſieurs révérences qui ſentoient bien ſon métier, comme on m'a dit que c'eſt votre ſeigneurie qui choiſit les maîtres du ſeigneur don Henri, je viens vous offrir mes ſervices : Je m'appelle Martin Ligero [28], & j'ai, graces au ciel, quelque réputation. Je n'ai pas coutume d'aller mendier des écoliers ; cela ne convient qu'à de petits maîtres à danſer. J'attends ordinairement qu'on me vienne chercher : mais,

montrant au duc de Medina Sidonia, à don Louis de Haro, & à quelques autres ſeigneurs de la maiſon de Guzman, dont je ſuis en quelque façon le ſerviteur-né, je me fais un devoir de vous prévenir. Je vois par ce diſcours, lui répondis-je, que vous êtes l'homme qu'il nous faut. Combien prenez-vous par mois ? Quatre doubles piſtoles, reprit-il ; c'eſt le prix courant, & je ne donne que deux leçons par ſemaine. Quatre doublons par mois ! m'écriai-je, c'eſt beaucoup. Comment, beaucoup ! répliqua-t-il d'un air étonné ; vous donneriez bien une piſtole par mois à un maître de philoſophie.

Il n'y eut pas moyen de tenir contre une ſi plaiſante réplique ; j'en ris de bon cœur, & je demandai au ſeigneur Ligero s'il croyoit véritablement qu'un homme de ſon métier fût préférable à un maître de philoſophie.

Je le crois ſans doute, me dit-il ; nous ſommes dans le monde d'une plus grande utilité que ces meſſieurs. Que ſont les hommes avant qu'ils paſſent par nos mains ? des corps tout d'une pièce, des ours mal léchés ; mais nos leçons les développent peu à peu, & leur font prendre inſenſiblement une forme : en un mot, nous leur enſeignons à ſe mouvoir avec grace ; nous leur donnons des attitudes avec des airs de nobleſſe & de gravité.

Je me rendis aux raiſons de ce maître à

danſer, & je le retins pour montrer à don Henri ſur le pied de quatre doubles piſtoles par mois, puiſque c'étoit un prix fait par les grands maîtres de l'art.





CHAPITRE VI.

Scipion revient de la Nouvelle-Eſpagne. Gil Blas le place auprès de don Henri. Des études de ce jeune ſeigneur. Des honneurs qu'on lui fit, & à quelle dame le comte-duc le maria. Comment Gil Blas fut fait noble malgré lui.



E n'avois point encore fait la moitié de la maiſon de don Henri, lorſque Scipion revint du Mexique. Je lui demandai s'il étoit ſatisfait de ſon voyage. Je dois l'être, me répondit-il, puiſqu'avec trois mille ducats en eſpèces, j'ai apporté pour deux fois autant en marchandiſes de défaite en ce pays-ci. Je t'en félicite, repris-je, mon enfant : voilà ta fortune commencée ; il ne tiendra qu'à toi de l'achever, en retournant aux Indes l'année prochaine ; ou bien, ſi tu préfères à la peine d'aller ſi loin amaſſer du bien, un poſte agréable à Madrid, tu n'as qu'à parler ; j'en ai un à te donner ! Oh, parbleu, dit le fils de la Coſcolina, il n'y a point à balancer ; j'aime mieux remplir un

bon emploi auprès de votre ſeigneurie, que de m'expoſer de nouveau au péril d'une longue navigation, quelques avantages qu'il m'en pût revenir. Expliquez-vous, mon maître ; quelle occupation deſtinez-vous à votre ſerviteur ?

Pour mieux le mettre au fait, je lui contai l'hiſtoire du petit ſeigneur que le comte-duc venoit d'introduire dans la maiſon de Guzman. Après lui avoir fait ce détail curieux, & lui avoir appris que ce miniſtre m'avoit nommé gouverneur de don Henri, je lui dis que je voulois le faire valet de chambre de ce fils adopté. Scipion qui ne demandoit pas mieux, accepta volontiers ce poſte, & le remplit ſi bien, qu'en moins de trois ou quatre jours, il s'attira la confiance & l'amitié de ſon nouveau maître.

Je m'étois imaginé que les pédagogues dont j'avois fait choix pour endoctriner le fils de la Génoiſe, y perdroient leur latin, le croyant, à ſon âge, un ſujet peu diſciplinable ; néanmoins je me trompai. Il comprenoit & retenoit aiſément tout ce qu'on lui enſeignoit ; ſes maîtres en étoient très-contens. J'allai avec empreſſement annoncer cette nouvelle au comte-duc qui la reçut avec une joie exceſſive. Santillane, s'écria-t-il, avec tranſport, tu me ravis en m'apprenant que don Henri a beaucoup de mémoire & de pénétration. Je reconnois en lui mon ſang & ce qui achève de me perſuader qu'il eſt mon fils, c'eſt que je me ſens autant

de tendreſſe pour lui que ſi je l'euſſe eu de madame d'Olivarès. Tu vois par là, mon ami, que la nature ſe déclare. Je n'eus garde de dire à Monſeigneur ce que je penſois là-deſſus & reſpectant ſa foibleſſe, je le laiſſai jouir du plaiſir de ſe croire père de don Henri.

Quoique tous les Guzmans euſſent une haine mortelle pour ce jeune ſeigneur de fraîche date, ils la diſſimulèrent par politique; il y en eut même qui affectèrent de rechercher ſon amitié : les ambaſſadeurs & les grands qui étoient alors à Madrid le viſitèrent & lui firent tous les honneurs qu'ils auroient rendus à un enfant légitime du comte-duc. Ce miniſtre ravi de voir encenſer ſon idole, ne tarda guères à la parer de dignités. Il commença par demander au roi, pour don Henri, la croix d'Alcantara, avec une commanderie de dix mille écus. Peu de temps après, il le fit recevoir gentilhomme de la chambre ; enſuite, ayant pris la réſolution de le marier, voulant lui donner une dame de la plus noble maiſon d'Eſpagne, il jeta les yeux ſur dona Juana de Velaſco, fille du duc de Caſtille, & il eut aſſez d'autorité pour la lui faire épouſer en dépit de ce duc & de ſes parens.

Quelques jours avant ce mariage, Monſeigneur m'ayant envoyé chercher, me dit en me mettant des papiers entre les mains : Tiens, Gil Blas, j'ai un nouveau préſent à te faire. Je crois qu'il ne te ſera pas déſagréable. Voici

des lettres de nobleſſe que j'ai fait expédier pour toi. Monſeigneur, lui répondis-je, aſſez ſurpris de ces paroles, Votre Excellence ſçait que je ſuis fils d'une duègne & d'un écuyer ; ce ſeroit, ce me ſemble, profaner la nobleſſe que de m'y agréger, & c'eſt, de toutes les graces que Sa Majeſté me peut faire, celle que je mérite & que je déſire le moins. Ta naiſſance, reprit le miniſtre, eſt un obſtacle facile à lever. Tu as été occupé des affaires de l'État ſous le miniſtère du duc de Lerme & ſous le mien ; d'ailleurs, ajouta-t-il avec un ſouris, n'as-tu pas rendu au monarque des ſervices qui méritent une récompenſe ? En un mot, Santillane, tu n'es pas indigne de l'honneur que j'ai voulu te faire : de plus, & cette raiſon eſt ſans réplique, le rang que tu tiens auprès de mon fils demande que tu ſois noble. Je t'avouerai même que c'eſt à cauſe de cela que je t'ai donné des lettres de nobleſſe. Je me rends, Monſeigneur, lui répliquai-je, puiſque Votre Excellence le veut abſolument. En achevant ces mots, je ſortis avec mes patentes que je ſerrai dans ma poche.

Je ſuis donc préſentement gentilhomme, dis-je en moi-même, lorſque je fus dans la rue ; me voilà noble ſans que j'en aie l'obligation à mes parens : je pourrai, quand il me plaira, me faire appeler don Gil Blas, & ſi quelqu'un de ma connoiſſance s'aviſe de me rire au nez en me nommant ainſi, je lui ferai

ſignifier mes lettres ; mais liſons-les, continuai-je en les tirant de ma poche ; voyons un peu de quelle façon on y décraſſe le vilain. Je lus donc mes patentes qui portoient en ſubſtance : que le roi, pour reconnoître le zèle que j'avois fait paroître en plus d'une occaſion pour ſon ſervice & pour le bien de l'État, avoit jugé à propos de me gratifier de lettres de nobleſſe. J'oſe dire, à ma louange, qu'elles ne m'inſpirèrent aucun orgueil ; ayant toujours devant les yeux la baſſeſſe de mon origine, cet honneur m'humilioit, au lieu de me donner de la vanité : auſſi je me promis bien de renfermer mes patentes dans un tiroir, ſans me vanter d'en être pourvu.





CHAPITRE VII.

Gil Blas rencontre encore Fabrice par hafard. De la dernière converfation qu'ils eurent enfemble, & de l'avis important que Nunez donna à Santillane.

Le poëte des Afturies, comme on a dû le remarquer, me négligeoit affez volontiers. De mon côté, mes occupations ne me permettoient guères de l'aller voir. De forte que je ne l'avois point revu depuis le jour de la differtation fur l'*Iphigénie* d'Euripide. Le hafard me le fit encore rencontrer près de la porte du Soleil. Il fortoit d'une imprimerie. Je l'abordai en lui difant : Ho! ho ! monfieur Nunez, vous venez de chez un imprimeur : cela femble menacer le public d'un nouvel ouvrage de votre compofition.

C'eft à quoi il doit en effet s'attendre, me répondit-il. Je te dirai que je me fuis avifé de compofer une brochure qui eft fous la preffe actuellement & qui doit faire grand bruit dans la république des lettres. Je ne doute pas du

mérite de ta production, lui répliquai-je, mais je m'étonne que tu t'amuſes à compoſer des brochures : il me ſemble que ce ſont des colifichets qui ne font pas grand honneur à l'eſprit. Il y en a quelquefois de bonnes, repartit Fabrice. La mienne, par exemple, eſt de ce nombre, quoiqu'elle ait été faite à la hâte. Car je t'avouerai que c'eſt un enfant de la néceſſité. La faim, comme tu ſçais, fait ſortir le loup hors du bois.

Comment, m'écriai-je, la faim ! eſt-ce l'auteur du *Comte de Saldagne* qui me tient ce diſcours ? Un homme qui a deux mille écus de rente peut-il parler ainſi ? Doucement, mon ami, interrompit Nunez ; je ne ſuis plus ce poëte fortuné qui jouiſſoit d'une penſion bien payée. Le déſordre s'eſt mis ſubitement dans les affaires du tréſorier don Bertrand : il a manié, diſſipé les deniers du roi ; tous ſes biens ſont ſaiſis, & ma penſion eſt allée à tous les diables. Cela eſt triſte, lui dis-je ; mais, ne te reſte-t-il pas encore quelque eſpérance de ce côté-là ? Pas la moindre, me répondit-il. Le ſeigneur don Gomez del Ribero, auſſi gueux que ſon bel-eſprit, eſt abymé ; il ne reviendra, dit-on, jamais ſur l'eau.

Sur ce pied-là, lui répliquai-je, mon ami, il faut que je te faſſe donner quelque poſte qui te conſole de la perte de ta penſion. Je te diſpenſe de ce ſoin-là, me dit-il ; quand tu m'offrirois dans les bureaux du miniſtère un em-

ploi de trois mille écus d'appointemens, je le refuferois : des occupations de commis ne conviennent pas au génie d'un nourriffon des mufes ; il me faut des amufemens littéraires. Que te dirai-je, enfin ? je fuis né pour vivre & mourir en poëte, & je veux remplir mon fort.

Au refte, continua-t-il, ne t'imagine pas que nous foyons fort malheureux ; outre que nous vivons dans une parfaite indépendance, nous fommes des gaillards fans fouci. On croit que nous faifons fouvent des repas de Démocrite, & l'on eft, là-deffus, dans l'erreur. Il n'y a pas un de mes confrères, fans en excepter les faifeurs d'almanachs, qui ne foit commenfal dans quelque bonne maifon ; pour moi, j'en ai deux où l'on me reçoit avec plaifir. J'ai deux couverts affurés : l'un chez un gros directeur des fermes, à qui j'ai dédié un roman, & l'autre chez un riche bourgeois de Madrid, qui a la rage de vouloir toujours avoir à fa table de beaux efprits : heureufement il n'eft pas fort délicat fur le choix, & la ville lui en fournit autant qu'il en veut.

Je ceffe donc de te plaindre, dis-je au poëte des Afturies, puifque tu es content de ta condition. Quoi qu'il en foit, je te protefte de nouveau que tu as toujours dans Gil Blas un ami à l'épreuve de ta négligence à le cultiver ; fi tu as befoin de ma bourfe, viens hardiment à moi : qu'une mauvaife honte ne te prive point

d'un fecours infaillible, & ne me raviffe point le plaifir de t'obliger.

A ce fentiment généreux, s'écria Nunez, je te reconnois, Santillane, & je te rends mille graces de la difpofition favorable où je te vois pour moi ; il faut, par reconnoiffance, que je te donne un avis falutaire. Pendant que le comte-duc peut tout encore & que tu poffèdes fes bonnes graces, profite du temps : hâte-toi de t'enrichir ; car ce miniftre, à ce qu'on m'a dit, branle dans le manche. Je demandai à Fabrice s'il fçavoit cela de bonne part, & il me répondit : Je tiens cette nouvelle d'un vieux chevalier de Calatrave qui a un talent tout particulier pour découvrir les chofes les plus fecrètes ; on écoute cet homme comme un oracle ; & voici ce que je lui entendis dire hier : Le comte-duc, difoit-il, a un grand nombre d'ennemis qui fe réuniffent tous pour le perdre. Il compte trop fur l'afcendant qu'il a fur l'efprit du roi : ce monarque, à ce qu'on prétend, commence à prêter l'oreille aux plaintes qui déjà vont jufqu'à lui. Je remerciai Nunez de fon avertiffement ; mais j'y fis peu d'attention, & je m'en retournai au logis, perfuadé que l'autorité de mon maître étoit inébranlable, le regardant comme un de ces vieux chênes qui ont pris racine dans une forêt, & que les orages ne fçauroient abattre.



CHAPITRE VIII.

Comment Gil Blas apprit que l'avis de Fabrice n'était point faux. Du voyage que le roi fit à Saragoſſe.



EPENDANT ce que le poëte des Aſturies m'avoit dit n'étoit pas ſans fondement. Il y avoit au palais une confédération furtive contre le comte-duc, de laquelle on prétendoit que la reine étoit le chef; & toutefois il ne tranſpiroit rien dans le public des meſures que les confédérés prenoient pour déplacer ce miniſtre. Il s'écoula même, depuis ce temps-là, plus d'une année, ſans que je m'aperçuſſe que ſa faveur eût reçu la moindre atteinte.

Mais la révolte des Catalans ſoutenus par la France, & les mauvais ſuccès de la guerre contre ces rebelles, excitèrent les murmures du peuple qui ſe plaignit du gouvernement. Ces plaintes donnèrent lieu à la tenue d'un conſeil en préſence du roi qui voulut que le marquis de Grana, ambaſſadeur de l'empereur à la cour d'Eſpagne, s'y trouvât. Il y fut mis en délibé-

ration s'il étoit plus à propos que le roi demeurât en Caftille, ou qu'il paffât en Aragon, pour fe faire voir à fes troupes. Le comte-duc qui avoit envie que ce prince ne partît point pour l'armée, parla le premier : il repréfenta qu'il étoit plus convenable à la Majefté royale de ne pas fortir du centre de fes États, & il appuya fon fentiment de toutes les raifons que fon éloquence put lui fournir. Il n'eut pas plutôt achevé fon difcours, que fon avis fut généralement fuivi de toutes les perfonnes du confeil, à la réferve du marquis de Grana qui, n'écoutant que fon zèle pour la maifon d'Autriche, & fe laiffant aller à la franchife de fa nation, combattit le fentiment du premier miniftre, & foutint l'avis contraire avec tant de force, que le roi frappé de la folidité de fes raifonnemens, embraffa fon opinion, quoiqu'elle fût oppofée à toutes les voix du confeil, & marqua le jour de fon départ pour l'armée.

C'étoit pour la première fois de fa vie que ce monarque avoit ofé penfer autrement que fon favori qui, regardant cette nouveauté comme un fanglant affront, en fut très-mortifié. Dans le temps que ce miniftre alloit fe retirer dans fon cabinet, pour y ronger en liberté fon frein il m'aperçut, m'appela & m'ayant fait entrer avec lui, il me raconta d'un air agité ce qui s'étoit paffé au confeil; enfuite, comme un homme qui ne pouvoit revenir de fa furprife : Oui, Santillane, continua-t-il, le roi qui, depuis

plus de vingt ans, ne parle que par ma bouche & ne voit que par mes yeux, a préféré l'avis de Grana au mien ; & de quelle manière encore? en comblant d'éloges cet ambaffadeur & furtout en louant fon zèle pour la maifon d'Autriche, comme fi cet Allemand en avoit plus que moi.

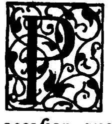
Il eft aifé de juger par là, pourfuivit le miniftre, qu'il y a un parti formé contre moi, & j'ai tout lieu de penfer que la reine eft à la tête. Hé ! Monfeigneur, lui dis-je, de quoi vous inquiétez-vous ? Pouvez-vous craindre la reine? Cette princeffe, depuis plus de douze ans, n'eft-elle pas accoutumée à vous voir maître des affaires, & n'avez-vous pas mis le roi dans l'habitude de ne la pas confulter? A l'égard du marquis de Grana, le monarque peut s'être rangé de fon fentiment par l'envie qu'il a de voir fon armée & de faire une campagne. Tu n'y es plus, interrompit le comte-duc ; dis plutôt que mes ennemis efpèrent que le roi étant parmi fes troupes, fera toujours environné des grands qui l'auront fuivi, & qu'il s'en trouvera plus d'un affez mécontent de moi, pour ofer lui tenir des difcours injurieux à mon miniftère. Mais ils fe trompent, pourfuivit-il ; je fçaurai bien pendant le voyage rendre ce prince inacceffible à tous les grands : ce qu'il fit en effet d'une manière qui mérite bien d'être détaillée.

Le jour du départ du roi étant venu, ce monarque, après avoir chargé la reine du foin du gouvernement en fon abfence, fe mit en chemin

pour Saragoſſe; mais avant que d'y arriver, il paſſa par Aranjuez dont il trouva le ſéjour ſi délicieux, qu'il s'y arrêta près de trois ſemaines. D'Aranjuez, le miniſtre le fit aller à Cuença, où il l'amuſa encore plus longtemps par les divertiſſemens qu'il lui donna. Enſuite les plaiſirs de la chaſſe occupèrent ce prince à Molina d'Aragon; après quoi il fut conduit à Saragoſſe. Son armée n'étoit pas loin de là, & il ſe préparoit à s'y rendre; mais le comte-duc lui en ôta l'envie, en lui faiſant accroire qu'il ſe mettroit en danger d'être pris par les François qui étoient maîtres de la plaine de Monçon : de ſorte que le roi épouvanté d'un péril qu'il n'avoit nullement à craindre, prit le parti de demeurer enfermé chez lui comme dans une priſon. Le miniſtre, profitant de ſa terreur & ſous prétexte de veiller à ſa ſûreté, le garda, pour ainſi dire, à vue; ſi bien que les grands qui avoient fait une exceſſive dépenſe pour ſe mettre en état de ſuivre leur ſouverain, n'eurent pas même la ſatisfaction d'obtenir de lui une audience particulière. Philippe, enfin, s'ennuyant d'être mal logé à Saragoſſe, d'y paſſer encore plus mal ſon temps, ou ſi vous voulez, d'être priſonnier, s'en retourna bientôt à Madrid. Ce monarque finit ainſi ſa campagne, laiſſant au marquis de los Vélez, général de ſes troupes, le ſoin de ſoutenir l'honneur des armes d'Eſpagne [29].

CHAPITRE IX.

De la révolution de Portugal, & de la disgrace du comte-duc.



PEU de jours après le retour du roi, il se répandit à Madrid une fâcheuse nouvelle. On apprit que les Portugais, regardant la révolte des Catalans comme une belle occasion que la fortune leur offroit de secouer le joug espagnol, s'en étoient saisis ; qu'ils avoient pris les armes, & choisi pour le roi le duc de Bragance ; qu'ils étoient dans la résolution de le maintenir sur le trône, & qu'ils comptoient bien de n'en pas avoir le démenti. L'Espagne ayant alors sur les bras des ennemis en Allemagne, en Italie, en Flandres & en Catalogne, ils ne pouvoient effectivement trouver une conjoncture plus favorable pour s'affranchir d'une domination qu'ils détestoient.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que le comte-duc, dans le temps que la cour & la ville paroissoient consternées de cette nouvelle, en voulut plaisanter avec le roi aux dépens du

duc de Bragance; mais les traits railleurs déplacés tournent ordinairement contre ceux qui les ont lancés. Philippe, bien loin de ſe prêter à ſes mauvaiſes plaiſanteries, prit un air ſérieux qui le déconcerta & lui fit preſſentir ſa diſgrace. Ce miniſtre ne douta plus de ſa chute quand il apprit que la reine s'étoit ouvertement déclarée contre lui, & qu'elle l'accuſoit hautement d'avoir par ſa mauvaiſe adminiſtration cauſé la révolte du Portugal. La plupart des grands, & ſurtout ceux qui avoient été à Saragoſſe, ne s'aperçurent pas plutôt qu'il ſe formoit un orage ſur la tête du comte-duc, qu'ils ſe joignirent à la reine & ce qui porta le dernier coup à ſa faveur, c'eſt que la ducheſſe douairière de Mantoue, ci-devant gouvernante de Portugal, revint de Liſbonne à Madrid, & fit voir clairement au roi que la révolution de ce royaume n'étoit arrivée que par la faute de ſon premier miniſtre.

Les diſcours de cette princeſſe firent toute l'impreſſion qu'ils pouvoient faire ſur l'eſprit du monarque qui, revenant enfin de ſon entêtement pour ſon favori, ſe dépouilla de toute l'affection qu'il avoit pour lui. Lorſque ce miniſtre fut informé que le roi écoutoit ſes ennemis, il s'aviſa de lui écrire un billet pour lui demander la permiſſion de ſe démettre de ſon emploi & de s'éloigner de la cour, puiſqu'on lui faiſoit l'injuſtice de lui imputer tous les malheurs arrivés à la monarchie pendant le cours de ſon miniſ-

tère. Il s'imaginoit que cette lettre feroit un grand effet, croyant que le prince confervoit encore pour lui affez d'amitié pour ne vouloir pas confentir à fon éloignement; mais toute la réponfe que lui fit Sa Majefté, fut qu'elle lui accordoit la permiffion qu'il demandoit, & qu'il pouvoir fe retirer où bon lui fembleroit.

Ces paroles écrites de la main du roi furent un coup de tonnerre pour Monfeigneur qui ne s'y étoit nullement attendu. Néanmoins, quoiqu'il en fût étourdi, il affecta un air de conftance, & me demanda ce que je ferois à fa place. Je prendrois, lui dis-je, aifément mon parti; j'abandonnerois la cour, & j'irois à quelqu'une de mes terres paffer tranquillement le refte de mes jours. Tu penfes fainement, répliqua mon maître, & je prétends bien aller finir ma carrière à Loeches, après que j'aurai, feulement une fois, entretenu le monarque. Je fuis bien aife de lui remontrer que j'ai fait humainement tout ce que j'ai pu pour bien foutenir le pefant fardeau dont j'étois chargé; mais qu'il n'a pas dépendu de moi de prévenir les triftes événemens dont on me fait un crime; n'étant point en cela plus coupable qu'un habile pilote qui, malgré tout ce qu'il peut faire, voit fon vaiffeau emporté par les vents & par les flots. Ce miniftre fe flattoit encore qu'en parlant au prince il pourroit rajufter les chofes & regagner le terrain qu'il avoit perdu; mais il ne put en avoir audience & de plus on lui envoya

demander la clef dont il fe fervoit pour entrer quand il lui plaifoit dans l'appartement de Sa Majefté.

Jugeant alors qu'il n'y avoit plus d'efpérance pour lui, il fe détermina tout de bon à la retraite. Il vifita fes papiers dont il brûla prudemment une grande quantité ; enfuite il nomma les officiers de fa maifon & les valets dont il vouloit être fuivi, donna des ordres pour fon départ, & en fixa le jour au lendemain. Comme il craignoit d'être infulté par la populace en fortant du palais, il s'échappa de grand matin par la porte des cuifines, monta dans un méchant carroffe avec fon confeffeur & moi, & prit impunément la route de Loeches, village dont il étoit feigneur, & où la comteffe fon époufe a fait bâtir un magnifique couvent de religieufes de l'ordre de Saint-Dominique. Nous nous y rendîmes en moins de quatre heures & toutes les perfonnes de fa fuite y arrivèrent peu de temps après nous.





CHAPITRE X.

De l'inquiétude & des ſoins qui troublèrent d'abord le repos du comte-duc, & de l'heureuſe tranquillité qui leur ſuccéda. Des occupations de ce miniſtre dans ſa retraite.



ADAME d'Olivarès laiſſa partir ſon mari pour Loeches, & demeura quelques jours après lui à la cour, dans le deſſein d'eſſayer ſi par ſes prières & par ſes larmes elle ne pourroit pas le faire rappeler. Mais elle eut beau ſe proſterner devant Leurs Majeſtés, le roi n'eut aucun égard à ſes remontrances, quoique préparées avec art, & la reine qui la haïſſoit mortellement, vit avec plaiſir couler ſes pleurs. L'épouſe du miniſtre ne ſe rebuta point, elle s'humilia juſqu'à implorer les bons offices des dames de la reine; mais le fruit qu'elle recueillit de ſes baſſeſſes fut de s'apercevoir qu'elles excitoient le mépris plutôt que la pitié. Déſolée d'avoir fait en vain tant de démarches humiliantes, elle alla rejoindre ſon époux, pour s'affliger avec lui de la perte d'une place qui,

ſous un règne tel que celui de Philippe IV, étoit peut-être la première de la monarchie.

Le rapport que cette dame fit de l'état où elle avoit laiſſé Madrid redoubla le chagrin du comte-duc : Vos ennemis, lui dit-elle en pleurant, le duc de Medina-Celi, & les autres grands qui vous haïſſent, ne ceſſent de louer le roi de vous avoir ôté du miniſtère, & le peuple célèbre votre diſgrace avec une joie inſolente, comme ſi la fin des malheurs de l'État étoit attachée à celle de votre adminiſtration. Madame, lui dit mon maître, ſuivez mon exemple, dévorez vos chagrins ; il faut céder à l'orage qu'on ne peut détourner. J'avois cru, il eſt vrai, que je pourrois perpétuer ma faveur juſqu'à la fin de ma vie : Illuſion ordinaire des miniſtres & des favoris qui oublient que leur ſort dépend de leur ſouverain. Le duc de Lerme n'y a-t-il pas été trompé auſſi bien que moi, quoiqu'il s'imaginât que la pourpre dont il étoit revêtu fût un ſûr garant de l'éternelle durée de ſon autorité ?

C'eſt de cette façon que le comte-duc exhortoit ſon épouſe à s'armer de patience, pendant qu'il étoit lui-même dans une agitation qui ſe renouveloit tous les jours par les dépêches qu'il recevoit de don Henri, lequel étant demeuré à la cour pour obſerver ce qui s'y paſſeroit avoit ſoin de l'en informer exactement. C'étoit Scipion qui apportoit les lettres de ce jeune ſeigneur auprès de qui il étoit encore, & avec qui

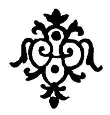
je ne demeurois plus depuis ſon mariage avec dona Juana. Les dépêches de ce fils adopté étoient toujours remplies de fâcheuſes nouvelles, & malheureuſement on n'en attendoit pas d'autres de lui. Tantôt il mandoit que les grands ne ſe contentoient pas de ſe réjouir publiquement de la retraite du comte-duc, qu'ils s'étoient tous réunis pour faire chaſſer ſes créatures des charges & des emplois qu'elles poſſédoient, & les faire remplacer par ſes ennemis. Une autre fois il écrivoit que don Louis de Haro commençoit d'entrer en faveur, & que ſuivant toutes les apparences, il alloit devenir premier miniſtre. De toutes les choſes chagrinantes que mon maître apprit, celle qui parut l'affliger davantage fut le changement qui ſe fit dans la vice-royauté de Naples, que la cour, pour le mortifier ſeulement, ôta au duc de Medina de la Torrès qu'il aimoit, pour la donner à l'amirante de Caſtille qu'il avoit toujours haï.

On peut dire que pendant trois mois Monſeigneur ne ſentit dans la ſolitude que trouble & que chagrin ; mais ſon confeſſeur qui étoit un religieux de l'ordre de Saint-Dominique, & qui joignoit à une ſolide piété une mâle éloquence eut le pouvoir de le conſoler. A force de lui repréſenter avec énergie qu'il ne devoit plus penſer qu'à ſon ſalut, il eut, avec le ſecours de la grace, le bonheur de détacher ſon eſprit de la cour. Son Excellence ne voulut plus ſçavoir de nouvelles de Madrid, & n'eut plus

d'autre foin que de fe difpofer à bien mourir. Madame d'Olivarès, de fon côté, faifant un affez bon ufage de fa retraite, trouva dans le couvent dont elle étoit fondatrice une confolation préparée par la Providence. Il y eut parmi les religieufes de faintes filles dont les difcours pleins d'onction tournèrent infenfiblement en douceur l'amertume de fa vie. A mefure que mon maître détournoit fa penfée des affaires du monde, il devenoit plus tranquille. Voici de quelle manière il régloit fa journée. Il paffoit prefque toute la matinée à entendre des meffes dans l'églife des religieufes, enfuite il revenoit dîner; après quoi il s'amufoit pendant deux heures à jouer à toutes fortes de jeux avec moi & quelques-uns de fes plus affectionnés domeftiques; puis il fe retiroit ordinairement tout feul dans fon cabinet où il demeuroit jufqu'au coucher du foleil; alors il faifoit le tour de fon jardin, ou bien il alloit en carroffe fe promener aux environs de fon château, accompagné tantôt de fon confeffeur, et tantôt de moi.

Un jour que j'étois feul avec lui & que j'admirois la férénité qui brilloit fur fon vifage, je pris la liberté de lui dire : Monfeigneur, permettez-moi de laiffer éclater ma joie; à l'air de fatisfaction que je vous vois, je juge que Votre Excellence commence à s'accoutumer à la retraite. J'y fuis déjà tout accoutumé, me répondit-il, & quoique je fois depuis longtemps dans

l'habitude de m'occuper d'affaires, je te protefte, mon enfant, que je prends de jour en jour plus de goût à la vie douce & paifible que je mène ici.





CHAPITRE XI.

Le comte-duc devient tout à coup trifte & rêveur. Du fujet étonnant de fa trifteffe, & de la fuite fâcheufe qu'elle eut.



ONSEIGNEUR, pour varier fes occupations, s'amufoit auffi quelquefois à cultiver fon jardin. Un jour que je le regardois travailler, il me dit en plaifantant : Tu vois, Santillane, un miniftre banni de la cour devenu jardinier à Loeches. Monfeigneur, lui répondis-je fur le même ton, je m'imagine voir Denys de Syracufe maître d'école à Corinthe. Mon maître fourit de ma réponfe, & ne me fçut pas mauvais gré de la comparaifon.

Nous étions tous ravis au château de voir le patron fupérieur à fa difgrâce, trouver des charmes dans une vie fi différente de celle qu'il avoit toujours menée, lorfque nous nous aperçûmes avec douleur qu'il changeoit à vue d'œil. Il devint fombre, rêveur, & tomba dans une mélancolie profonde. Il ceffa de jouer avec nous, & ne parut plus fenfible à tout ce que nous

pouvions inventer pour le divertir. Il s'enfermoit après ſon dîner dans ſon cabinet où il demeuroit tout ſeul juſqu'au ſoir. Nous nous imaginions que ſa triſteſſe étoit cauſée par des retours de ſa grandeur paſſée, & dans cette opinion nous lâchions après lui le père Dominicain, dont pourtant l'éloquence ne pouvoit triompher de la mélancolie de Monſeigneur, laquelle, au lieu de diminuer, ſembloit aller en augmentant.

Il me vint dans l'eſprit que la triſteſſe de ce miniſtre pouvoit avoir une cauſe particulière qu'il ne vouloit pas dire ; ce qui me fit former le deſſein de lui arracher ſon ſecret. Pour y parvenir, j'épiai le moment de lui parler ſans témoins, & l'ayant trouvé : Monſeigneur, lui dis-je d'un air mêlé de reſpect & d'affection, eſt-il permis à Gil Blas d'oſer faire une queſtion à ſon maître ? Tu peux parler, me répondit-il, je te le permets. Qu'eſt devenu, repris-je, cet air content qui paroiſſoit ſur le viſage de Votre Excellence ? N'auriez-vous plus l'aſcendant que vous aviez pris ſur la fortune ? Votre faveur perdue exciteroit-elle en vous de nouveaux regrets ? Seriez-vous replongé dans cet abyme d'ennuis d'où votre vertu vous avoir tiré ? Non, graces au ciel, repartit le miniſtre, ma mémoire n'eſt plus occupée du perſonnage que j'ai fait à la cour, & j'ai pour jamais oublié les honneurs qu'on m'y a rendus. Hé ! pourquoi donc, lui répliquai-je, ſi vous avez la force de

n'en plus rappeler le fouvenir, avez-vous la foibleffe de vous abandonner à une mélancolie qui nous alarme tous ? Qu'avez-vous, mon cher maître ? pourfuivis-je en me jetant à fes genoux, vous avez fans doute un fecret chagrin qui vous dévore : pouvez-vous en faire un myftère à Santillane dont vous connoiffez la difcrétion, le zèle & la fidélité ? Par quel malheur ai-je perdu votre confiance ?

Tu la poffèdes toujours, me dit Monfeigneur ; mais je t'avouerai que j'ai de la répugnance à te révéler ce qui fait le fujet de la trifteffe où tu me vois enfeveli : cependant, je ne puis tenir contre les inftances d'un ferviteur & d'un ami tel que toi. Apprends donc ce qui fait ma peine ; ce n'eft qu'au feul Santillane que je puis me réfoudre à faire une pareille confidence. Oui, continua-t-il, je fuis la proie d'une noire mélancolie qui confume peu à peu mes jours ; je vois prefque à tout moment un fpectre qui fe préfente devant moi fous une forme effroyable. J'ai beau me dire à moi-même que ce n'eft qu'une illufion, qu'un fantôme qui n'a rien de réel, fes apparitions continuelles me bleffent la vue & m'inquiètent. Si j'ai la tête affez forte pour être perfuadé qu'en voyant ce fpectre je ne vois rien, je fuis affez foible pour m'affliger de cette vifion. Voilà ce que tu m'as forcé de te dire, ajouta-t-il ; juge à préfent fi j'ai tort de vouloir cacher à tout le monde la caufe de ma mélancolie.

J'appris avec autant de douleur que d'étonnement une chofe fi extraordinaire, & qui fuppofoit un dérangement dans la machine. Monfeigneur, dis-je au miniftre, cela ne viendroit-il point du peu de nourriture que vous prenez ? car votre fobriété eft exceffive. C'eft ce que j'ai penfé d'abord, répondit-il, & pour éprouver fi c'étoit à la diète que je m'en devois prendre, je mange depuis quelques jours plus qu'à l'ordinaire, & tout cela eft inutile, le fantôme ne difparoît point. Il difparoîtra, repris-je pour le confoler, & fi Votre Excellence vouloit un peu fe diffiper en jouant encore avec fes fidèles ferviteurs, je crois qu'elle ne tarderoit guères à fe voir délivrée de fes noires vapeurs.

Peu de temps après cet entretien, Monfeigneur tomba malade, & fentant que l'affaire deviendroit férieufe, il envoya chercher deux notaires à Madrid, pour leur faire faire fon teftament. Il fit venir auffi trois fameux médecins qui avoient la réputation de guérir quelquefois leurs malades. Auffitôt que le bruit de l'arrivée de ces derniers fe répandit dans le château, on n'y entendit que des plaintes & des gémiffemens ; on y regarda la mort du maître comme prochaine, tant on y étoit prévenu contre ces meffieurs. Ils avoient amené avec eux un apothicaire & un chirurgien, ordinaires exécuteurs de leurs ordonnances. Ils laifférent d'abord les notaires faire leur métier, après quoi ils fe difpofèrent à faire le leur. Comme ils

étoient dans les principes du docteur Sangrado, dès la première conſultation, ils ordonnèrent ſaignées ſur ſaignées ; en ſorte qu'au bout de ſix jours ils réduiſirent le comte-duc à l'extrémité, & le ſeptième ils le délivrèrent de ſa viſion.

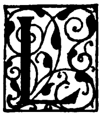
Après la mort de ce miniſtre, il régna dans le château de Loeches[30] une vive & ſincère douleur. Tous ſes domeſtiques le pleurèrent amèrement. Bien loin de ſe conſoler de ſa perte par la certitude d'être compris dans ſon teſtament, il n'y en avoit pas un qui n'eût volontiers renoncé à ſon legs pour le rappeler à la vie. Pour moi, qu'il avoit le plus chéri & qui m'étois attaché à lui par pure inclination pour ſa perſonne, j'en fus encore plus touché que les autres. Je doute qu'Antonia m'ait coûté plus de larmes que le comte-duc.





CHAPITRE XII.

De ce qui se passa au château de Loeches après la mort du comte-duc ; & du parti que prit Santillane.



Le ministre, ainsi qu'il l'avoit ordonné, fut inhumé sans pompe & sans éclat dans le monastère des religieuses, au bruit de nos lamentations. Après les funérailles, madame d'Olivares nous fit lire le testament, dont tous les domestiques eurent sujet d'être satisfaits. Chacun avoit un legs proportionné à la place qu'il occupoit, & le moindre legs étoit de deux mille écus : le mien étoit le plus considérable de tous ; Monseigneur me laissoit dix mille pistoles, pour marquer l'affection singulière qu'il avoit eue pour moi. Il n'oublia pas les hôpitaux, & fonda des services annuels dans plusieurs couvens.

Madame d'Olivarès renvoya tous les domestiques à Madrid toucher leurs legs chez l'intendant don Raimond Caporis qui avoit ordre de les leur délivrer ; mais je ne pus par-

tir avec eux : une groſſe fièvre, fruit de mon affliction, me retint au château ſept à huit jours. Pendant ce temps-là, le père de ſaint Dominique ne m'abandonna point. Ce bon religieux m'avoit pris en amitié & s'intéreſſant a mon ſalut, il me demanda, quand il me vit convaleſcent, ce que je voulois devenir. Je n'en ſçais rien, lui répondis-je, mon révérend père ; je ne ſuis point encore d'accord avec moi-même là-deſſus ; il y a des momens où je ſuis tenté de m'enfermer dans une cellule pour y faire pénitence. Momens précieux ! s'écria le Dominicain ; ſeigneur de Santillane, vous feriez bien d'en profiter : je vous conſeille, en ami, ſans que vous ceſſiez pour cela d'être ſéculier, de vous retirer dans notre couvent de Madrid, par exemple de vous en rendre bienfaiteur par une donation de tous vos biens, & d'y mourir ſous l'habit de ſaint Dominique. Il y a bien des perſonnes qui expient une vie mondaine par une pareille fin.

Dans la diſpoſition où étoit mon eſprit, le conſeil du religieux ne me révolta point, & je répondis à ſa révérence que je ferois ſur cela mes réflexions. Mais ayant conſulté là-deſſus Scipion que je vis un moment après le moine, il s'éleva contre cette penſée qui lui parut une idée de malade. Fi donc ! ſeigneur de Santillane, me dit-il, une ſemblable retraite peut-elle vous flatter ? Votre château de Llyrias ne vous en offre-t-il pas une plus agréable ? Si

vous en étiez autrefois charmé, vous en goûterez encore mieux les douceurs, préſentement que vous êtes dans un âge plus propre à vous laiſſer toucher des beautés de la nature.

Le fils de la Coſcolina n'eut pas de peine à me faire changer de ſentiment. Mon ami, lui dis-je, tu l'emportes ſur le père de ſaint Dominique. Je vois bien, en effet, que je ferai mieux de retourner à mon château ; je m'arrête à ce parti. Nous regagnerons Llyrias auſſitôt que je ſerai en état d'en reprendre le chemin. Ce qui arriva bientôt ; car, n'ayant plus de fièvre, je me ſentis en peu de temps aſſez fort pour exécuter cette réſolution. Nous nous rendîmes à Madrid, Scipion & moi. La vue de cette ville ne me fit plus autant de plaiſir qu'elle m'en avoit fait auparavant. Comme je ſçavois que preſque tous ſes habitans avoient en horreur la mémoire d'un miniſtre dont je conſervois le plus tendre ſouvenir, je ne pouvois la regarder de bon œil ; auſſi je n'y demeurai que cinq ou ſix jours que Scipion employa aux préparatifs de notre départ pour Llyrias. Pendant qu'il ſongeoit à notre équipage, j'allai trouver Caporis qui me donna mon legs en doublons. Je vis auſſi les receveurs des commanderies ſur leſquelles j'avois des penſions ; je pris des arrangemens avec eux pour le paiement : en un mot, je mis ordre à toutes mes affaires.

La veille de notre départ, je demandai au

fils de la Cofcolina s'il avoit pris congé de don Henri. Oui, me répondit-il, nous nous fommes féparés ce matin tous deux à l'amiable. Il m'a pourtant témoigné qu'il étoit fâché que je le quittaffe ; mais s'il étoit content de moi, je ne l'étois guères de lui. Ce n'eft point affez que le valet plaife au maître, il faut en même temps que le maître plaife au valet ; autrement ils font l'un & l'autre fort mal enfemble. D'ailleurs, ajouta-t-il, don Henri ne fait plus à la cour qu'une pitoyable figure ; il y eft tombé dans le dernier mépris : on le montre au doigt dans les rues, & on ne l'appelle plus que le fils de la Génoife. Jugez s'il eft gracieux pour un garçon d'honneur de fervir un homme déshonoré.

Nous partîmes enfin de Madrid, un beau jour, au lever de l'aurore, & nous prîmes la route de Cuença. Voici dans quel ordre & dans quel équipage. Nous étions, mon confident & moi, dans une chaife tirée par deux mules conduites par un poftillon ; trois mulets chargés de nos hardes & de notre argent & menés par deux palefreniers, nous fuivoient immédiatement & deux grands laquais choifis par Scipion, venoient enfuite, montés fur deux mules & armés jufqu'aux dents ; les palefreniers, de leur côté, portoient des fabres, & le poftillon avoit deux bons piftolets à l'arçon de fa felle. Comme nous étions fept hommes dont il y en avoit fix fort réfolus, je me mis

gaiement en chemin, ſans appréhender pour mon legs. Dans les villages par où nous paſſions, nos mulets faiſoient orgueilleuſement entendre leurs ſonnettes ; les payſans accouroient à leurs portes pour voir défiler notre équipage qui leur paroiſſoit tout au moins celui d'un grand qui alloit prendre poſſeſſion d'une vice-royauté.





CHAPITRE XIII.

Du retour de Gil Blas dans ſon château. De la joie qu'il eut de trouver Séraphine, ſa filleule, nubile; & de quelle dame il devint amoureux.



'EMPLOYAI quinze jours à me rendre à Llyrias, rien ne m'obligeant d'y aller à grandes journées ; tout ce que je ſouhaitois, c'étoit d'y arriver heureuſement, & mon ſouhait fut exaucé. La vue de mon château m'inſpira d'abord quelques penſées triſtes, en me rappelant le ſouvenir d'Antonia ; mais je ſçus bientôt m'en diſtraire, ne voulant m'occuper que de ce qui pouvoit me faire plaiſir ; outre que vingt-deux ans qui s'étoient écoulés depuis ſa mort, en avoient fort affoibli le ſentiment.

Sitôt que je fus entré dans le château, Béatrix & ſa fille vinrent me ſaluer d'un air empreſſé ; enſuite le père, la mère & la fille s'accablèrent d'accolades avec des tranſports de joie qui me charmèrent. Après tant d'embraſſe-

mens, je dis, en regardant avec attention ma filleule que je trouvai fort aimable : Eſt-il poſſible que ce ſoit là cette Séraphine que je laiſſai au berceau quand je partis de Llyrias? Je ſuis ravi de la revoir ſi grande & ſi jolie : il faut que nous ſongions à l'établir. Comment donc, mon cher parrain, s'écria ma filleule en rougiſſant un peu de mes dernières paroles, il n'y a qu'un inſtant que vous me voyez, & vous ſongez déjà à vous défaire de moi ? Non, ma fille, lui répliquai-je, nous ne prétendons point vous perdre en vous mariant : nous voulons un mari qui vous poſſède ſans qu'il vous enlève à vos parens, & qui vive, pour ainſi dire, avec nous.

Il s'en préſente un de cette eſpèce, dit alors Béatrix. Un gentilhomme de ce pays-ci a vu Séraphine un jour à la meſſe, dans la chapelle de ce hameau, & en eſt devenu amoureux. Il m'eſt venu voir, m'a déclaré ſa paſſion & demandé mon aveu. Vous jugez bien quelle réponſe je lui ai faite. Quand vous auriez mon agrément, lui ai-je dit, vous n'en feriez pas plus avancé ; Séraphine dépend de ſon père & de ſon parrain qui ſeuls peuvent diſpoſer d'elle. Tout ce que je puis pour vous, c'eſt de leur écrire pour les informer de votre recherche qui fait honneur à ma fille. Effectivement, meſſieurs, pourſuivit-elle, c'eſt ce que j'allois inceſſamment vous mander ; mais vous voilà revenus, vous ferez ce que vous jugerez à propos.

Au reſte, dit Scipion, de quel caractère eſt cet *hidalgo*[31] ? Ne reſſemble-t-il pas à la plupart de ſes pareils ? n'eſt-il pas fier de ſa nobleſſe & inſolent avec les roturiers ? Oh ! pour cela, non, répondit Béatrix ; c'eſt un garçon d'une douceur & d'une politeſſe achevée, de bonne mine d'ailleurs, & qui n'a pas encore trente ans accomplis. Vous nous faites, dis-je à Béatrix, un aſſez beau portrait de ce cavalier ; comment s'appelle-t-il ? Don Juan de Jutella, repartit la femme de Scipion. Il n'y a pas longtemps qu'il a recueilli la ſucceſſion de ſon père, & il vit dans ſon château, éloigné d'ici d'une lieue, avec une ſœur cadette qu'il a ſous ſa conduite. J'ai autrefois, repris-je, entendu parler de la famille de ce gentilhomme ; c'eſt une des plus nobles du royaume de Valence. J'eſtime moins la nobleſſe, s'écria Scipion, que les qualités du cœur & de l'eſprit, & ce don Juan nous conviendra, ſi c'eſt un honnête homme. Il en a la réputation, dit Séraphine en ſe mêlant à l'entretien ; les habitans de Llyrias qui le connoiſſent, en diſent tous les biens du monde. A ces paroles de ma filleule, je regardai avec un ſouris ſon père qui, les ayant ſaiſies auſſi bien que moi, jugea que le galant ne déplaiſoit point à ſa fille.

Ce cavalier apprit bientôt notre arrivée à Llyrias, puiſque deux jours après nous le vîmes paroître au château. Il nous aborda de bonne grace & bien loin de démentir par ſa préſence

ce que Béatrix nous avoit dit de lui, il nous fit concevoir une haute opinion de fon mérite. Il nous dit qu'en qualité de voifin, il venoit nous féliciter fur notre heureux retour. Nous le reçûmes le plus gracieufement qu'il nous fut poffible. Mais cette vifite ne fut que de pure civilité : elle fe paffa toute en complimens de part & d'autre, & don Juan, fans nous dire un mot de fon amour pour Séraphine, fe retira en nous priant feulement de lui permettre de nous revenir voir & de profiter d'un voifinage qu'il prévoyoit lui devoir être d'un grand agrément. Lorfqu'il nous eut quittés, Béatrix nous demanda ce que nous penfions de ce gentil homme. Nous lui répondîmes qu'il nous avoit prévenus en fa faveur & qu'il nous fembloit que la fortune ne pouvoit offrir à Séraphine un meilleur parti.

Dès le jour fuivant, je fortis après le dîner avec le fils de la Cofcolina, pour aller rendre la vifite que nous devions à don Juan. Nous prîmes la route de fon château, conduits pa- un guide qui nous dit, après trois quarts d'heure de chemin : Voici le château du feigneur don Juan de Jutella. Nous eûmes beau regarder de tous nos yeux dans la campagne, nous fûmes longtemps fans l'apercevoir ; nous ne le découvrîmes qu'en y arrivant, attendu qu'il étoit fitué au pied d'une montagne, au milieu d'un bois dont les arbres élevés le déroboient à notre vue. Il avoit un air antique & délabré qui prouvoit

moins l'opulence de ſon maître que la nobleſſe. Néanmoins, quand nous y fûmes entrés, nous trouvâmes la caducité du bâtiment compenſée par la propreté des meubles.

Don Juan nous reçut dans une ſalle bien ornée, où il nous préſenta une dame qu'il appela devant nous ſa ſœur Dorothée, & qui pouvoit avoir dix-neuf à vingt ans. Elle étoit fort parée, comme une perſonne qui s'étant attendue à notre viſite avoit envie de nous paroître aimable, & s'offrant à ma vue avec tous ſes charmes, elle fit ſur moi la même impreſſion qu'Antonia, c'eſt-à-dire que je fus troublé ; mais je cachai ſi bien mon trouble, que Scipion même ne le remarqua pas. Notre converſation roula, comme celle du jour précédent, ſur le plaiſir mutuel que nous nous faiſions de nous voir quelquefois & de vivre enſemble en bons voiſins. Il ne nous parla point encore de Séraphine, & nous ne lui dîmes rien qui pût l'engager à nous déclarer ſon amour ; nous étions bien aiſes de le voir venir là-deſſus. Pendant notre entretien je jetois ſouvent la vue ſur Dorothée, quoique j'affectaſſe de l'enviſager le moins qu'il m'étoit poſſible, & toutes les fois que mes regards rencontroient les ſiens, c'étoient autant de traits nouveaux qu'elle me lançoit dans le cœur. Je dirai pourtant, pour rendre une exacte juſtice à l'objet aimé, que ce n'étoit point une beauté parfaite : ſi elle avoit la peau d'une blancheur éblouiſſante & la bouche plus vermeille que la roſe, ſon nez

étoit un peu trop long & ses yeux un peu trop petits; cependant le tout ensemble m'enchantoit.

Enfin, je ne sortis point du château de Jutella comme j'y étois entré, & m'en retournant à Lyrias l'esprit rempli de Dorothée, je ne voyois qu'elle, je ne parlois que d'elle. Comment donc, mon maître, me dit Scipion en me considérant d'un air étonné, vous êtes bien occupé de la sœur de don Juan. Vous auroit-elle inspiré de l'amour ? Oui, mon ami, lui répondis-je, & j'en rougis de honte. O ciel ! moi qui, depuis la mort d'Antonia, ai regardé mille jolies personnes avec indifférence, faut-il que j'en rencontre une qui m'enflamme à mon âge, sans que je puisse m'en défendre ? Hé bien ! monsieur, reprit le fils de la Coscolina, vous devez vous applaudir de l'aventure, au lieu de vous en plaindre ; vous êtes encore dans un âge où il n'y a point de ridicule à brûler d'une amoureuse ardeur, & le temps n'a point assez flétri votre front pour vous ôter l'espérance de plaire. Croyez-moi, quand vous reverrez don Juan, demandez-lui hardiment sa sœur : il ne peut la refuser à un homme comme vous, & d'ailleurs, s'il faut absolument être gentilhomme pour épouser Dorothée, ne l'êtes-vous pas ? Vous avez des lettres de noblesse, cela suffit pour votre postérité. Lorsque le temps aura mis sur ces lettres le voile épais dont il couvre l'origine de toutes les maisons, après quatre ou cinq générations, la race des Santillane sera des plus illustres.



CHAPITRE XIV & DERNIER.

Du double mariage qui fut fait à Llyrias & qui finit enfin l'hiſtoire de Gil Blas de Santillane.



CIPION m'encouragea par ce diſcours à me déclarer amant de Dorothée, ſans ſonger qu'il m'expoſoit à eſſuyer un refus. Je ne m'y déterminai néanmoins qu'en tremblant. Quoique je ne paruſſe pas avoir mon âge, & que je puſſe me donner dix bonnes années moins que je n'en avois, je ne laiſſois pas de me croire bien fondé à douter que je plûſſe à une jeune beauté. Je pris pourtant la réſolution d'en riſquer la demande ſitôt que je verrois ſon frère qui, de ſon côté, n'étant pas ſûr d'obtenir ma filleule, n'étoit pas ſans inquiétude.

Il revint à mon château le lendemain matin, dans le temps que j'achevois de m'habiller. Seigneur de Santillane, me dit-il, je viens aujourd'hui à Llyrias pour vous parler d'une affaire ſérieuſe. Je le fis paſſer dans mon cabinet, où d'abord entrant en matière : Je crois, continua-

t-il, que vous n'ignorez pas le fujet qui m'amène. J'aime Séraphine. Vous pouvez tout fur fon père, je vous prie de me le rendre favorable ; faites-moi obtenir l'objet de mon amour, que je vous doive le bonheur de ma vie. Seigneur don Juan, lui répondis-je, comme vous allez d'abord au fait, vous ne trouverez pas mauvais que je fuive votre exemple, & qu'après vous avoir promis mes bons offices auprès du père de ma filleule, je vous demande les vôtres auprès de votre fœur.

A ces derniers mots, don Juan laiffa éclater une agréable furprife dont je tirai un augure favorable. Seroit-il poffible, s'écria-t-il enfuite, que Dorothée eût fait hier la conquête de votre cœur ? Elle m'a charmé, lui dis-je & je me croirai le plus heureux de tous les hommes, fi ma recherche vous plaît à l'un & à l'autre. C'eft de quoi vous devez être affuré, me répliqua-t-il ; tout nobles que nous fommes, nous ne dédaignerons pas votre alliance. Je fuis bien aife, lui repartis-je, que vous ne faffiez pas de difficulté de recevoir pour beau-frère un roturier ; je vous en eftime davantage, vous montrez en cela votre bon efprit. Mais quand vous feriez affez vain pour ne vouloir accorder la main de votre fœur qu'à un noble, fçachez que j'ai de quoi contenter votre vanité. J'ai travaillé vingt ans dans les bureaux du miniftère, & le roi, pour récompenfer les fervices que j'ai rendus à l'État, m'a gratifié des lettres de nobleffe que je

vais vous faire voir. En achevant ces paroles, je tirai mes patentes d'un tiroir où je les tenois humblement cachées, & je les présentai au gentilhomme qui les lut d'un bout à l'autre attentivement avec une entière satisfaction. Voilà qui est bon, reprit-il en me les rendant, Dorothée est à vous. Et vous, m'écriai-je, comptez sur Séraphine.

Ces deux mariages furent donc ainsi résolus entre nous. Il ne fut plus question que de sçavoir si les futures y consentiroient de bonne grace ; car don Juan & moi, également délicats, nous ne prétendions point les obtenir malgré elles. Ce gentilhomme retourna au château de Jutella pour me proposer à sa sœur, & moi j'assemblai Scipion, Béatrix & ma filleule, pour leur faire part de l'entretien que je venois d'avoir avec ce cavalier. Béatrix fut d'avis qu'on l'acceptât pour époux sans hésiter, & Séraphine fit connoître par son silence qu'elle étoit du sentiment de sa mère. Pour le père, il ne fut pas à la vérité d'une autre opinion ; mais il témoigna quelque inquiétude sur la dot qu'il faudroit, disoit-il, donner à un gentilhomme dont le château avoit un si pressant besoin de réparation. Je fermai la bouche à Scipion en lui disant que cela me regardoit, & que je faisois présent à ma filleule de quatre mille pistoles pour payer sa dot.

Je revis don Juan dès le soir même. Vos affaires, lui dis-je, vont à merveilles ; je souhaite

que les miennes ne ſoient pas dans un plus mauvais état. Elles vont auſſi le mieux du monde, me répondit-il ; je n'ai pas été à la peine d'employer l'autorité pour avoir le conſentement de Dorothée ; votre perſonne lui revient & vos manières lui plaiſent. Vous appréhendiez de n'être pas de ſon goût, & elle craint, avec plus de raiſon, que n'ayant à vous offrir que ſon cœur & ſa main..... Que voudrois-je plus ? interrompis-je tout tranſporté de joie, puiſque la charmante Dorothée n'a point de répugnance à lier ſon ſort au mien, c'eſt tout ce que je demande : je ſuis aſſez riche pour l'épouſer ſans dot, & ſa ſeule poſſeſſion comblera tous mes vœux.

Don Juan & moi, fort ſatisfaits d'avoir heureuſement amené les choſes juſques-là, nous réſolûmes, pour hâter nos noces, d'en ſupprimer les cérémonies ſuperflues. J'abouchai ce gentilhomme avec les parens de Séraphine, & après qu'ils furent convenus des conditions au mariage, il prit congé de nous, en nous promettant de revenir le lendemain avec Dorothée. L'envie que j'avois de paroître agréable à cette dame me fit employer trois bonnes heures, pour le moins, à m'ajuſter, à m'adoniſer, encore ne pus-je parvenir à me rendre content de ma perſonne. Pour un adoleſcent qui ſe prépare à voir ſa maîtreſſe, ce n'eſt qu'un plaiſir ; mais pour un homme qui commence à vieillir, c'eſt une occupation. Cependant je fus plus heureux que

je ne le méritois : je revis la fœur de don Juan, & j'en fus regardé d'un œil fi favorable, que je m'imaginai valoir encore quelque chofe. J'eus avec elle un long entretien. Je fus charmé du caractère de fon efprit, & je jugeai qu'avec de de bonnes façons & beaucoup de complaifances, je deviendrois un époux chéri. Plein d'une fi douce efpérance, j'envoyai chercher deux notaires à Valence, qui firent le contrat de mariage ; puis nous eûmes recours au curé de Paterna, qui vint à Llyrias, & nous maria, don Juan & moi, à nos maîtreffes.

Je fis donc allumer pour la feconde fois le flambeau de l'hyménée, & je n'eus pas fujet de m'en repentir. Dorothée, en femme vertueufe, fe fit un plaifir de fon devoir, & fenfible au foin que je prenois d'aller au-devant de fes défirs, elle s'attacha bientôt à moi, comme fi j'euffe été jeune. D'une autre part, don Juan & ma filleule s'enflammèrent d'une ardeur mutuelle, & ce qu'il y a de fingulier, les deux belles-fœurs conçurent l'une pour l'autre la plus vive & la plus fincère amitié. De mon côté, je trouvai dans mon beau-frère tant de bonnes qualités, que je me fentis naître pour lui une véritable affection qu'il ne paya point d'ingratitude. Enfin l'union qui régnoit entre nous tous étoit telle, que le foir lorfqu'il falloit nous quitter pour nous raffembler le lendemain, cette féparation ne fe faifoit pas fans peine ; ce qui fut caufe que des deux familles nous réfolûmes de n'en faire

qu'une, qui demeureroit tantôt au château de Llyrias & tantôt à celui de Jutella, auquel, pour cet effet, on fit de grandes réparations, des piſtoles de Son Excellence.

Il y a déjà trois ans, ami lecteur, que je mène une vie délicieuſe avec des perſonnes ſi chères. Pour comble de ſatisfaction, le ciel a daigne m'accorder deux enfans dont l'éducation va devenir l'amuſement de mes vieux jours, & dont je crois pieuſement être le père.

Fin du douzième & dernier livre.





NOTES

DU

TOME QUATRIÈME.

1. Cette promotion eſt de 1618.

2. Le mot étoit nouveau, & Le Sage, ennemi du néologiſme, le met en italique.

3. L'emploi de ce corps minéral a excité parmi les médecins des diſputes, qui au temps de Le Sage duroient depuis plus d'un ſiècle & demi.

4. *Le brigandage de la médecine dans la manière de traiter les petites véroles & les plus grandes maladies par l'émétique, la ſaignée du pied & le kermès minéral, &c...,* par le docteur Ph. Hecquet, in-12 publié en 1733, deux ans avant les trois derniers livres de *Gil Blas.*

5. Ce fut en effet frère Simon, apothicaire des Chartreux de Paris, qui mit le kermès en vogue au commencement du XVIIIe ſiècle.

6. Muletier.

7. Ou de Padoue.

8. La maiſon des comédiens.

9. *Don Gabriel Triaquero*, don Gabriel Triacleur, vendeur de thériaque, charlatan. C'eſt Voltaire que Le Sage va attaquer ſous ce nom peu flatteur.

10. Il eſt clair que ſous les noms de Lope de Vega & de Calderon, Le Sage entend ici Pierre Corneille & Racine.

11. Souvenir d'Horace, ode à Plancus, lib. I, VI.

12. *De Buenotrigo*, de bon froment.

13. *Brindes*, ſantés que l'on ſe portoit en buvant à la ronde.

14. *Ninos*, orphelins.

15. Terme du jeu d'échecs.

16. *De los Royés*, des Pères noirs.

17. Hémiſtiche de Santeuil, dans une pièce de vers à l'Académie des Belles-Lettres, ſur la néceſſité de faire en latin les inſcriptions de monuments français.

18. Avant la mort de Philippe III, en 1621, le cardinal duc de Lerme avoit été ſupplanté dans ſa faveur par ſon propre fils, le duc d'Uzède.

19. La clef d'or étoit le ſigne diſtinctif de certains officiers qui avoient le droit d'entrer dans la chambre du roi d'Eſpagne.

20. Calderone paya pour le duc de Lerme. Arrêté & mis en priſon en 1619, il fut décapité publiquement en 1621.

21. Tous ces détails ſont ſcrupuleuſement hiſtoriques.

22. *Carnero*, mouton.

23. Critique célèbre, du temps d'Auguſte.

24. C'eſt un vers fameux de *la Pharſale*, de Lucain.

25. *Audience*, cour ſupérieure de juſtice & de police.

26. *Auto-da-fé,* acte de foi. Jour de cérémonie de l'Inquifition pour la punition ou l'abfolution des accufés d'héréfie.

27. On appelle *parrains* toutes les perfonnes que l'Inquifiteur nomme pour accompagner les prifonniers dans l'*auto-da-fé,* & qui font obligées d'en répondre (*Note de Le Sage*).

28. *Ligero,* léger. Les contemporains de Le Sage reconnoiffoient dans de Ligero un célèbre maître à danfer du nom de Maral.

29. Ce chapitre eft hiftorique.

30. Olivarès ne mourut point à Loeches, mais à Toro, où il avoit dû fe retirer.

31. *Hidalgo,* à la lettre, fils de quelque chofe.







TABLE DES CHAPITRES

DU

TOME QUATRIÈME

LIVRE DIXIÈME

CHAPITRE I. — *Gil Blas part pour les Afturies; il paſſe par Valladolid où il va voir le docteur Sangrado, ſon ancien maître; il rencontre, par haſard, le ſeigneur Manuel Ordonez, adminiſtrateur de l'hôpital.* 1

CHAP. II. — *Gil Blas continue ſon voyage, & arrive heureuſement à Oviedo. Dans quel état il retrouva ſes parens. Mort de ſon père; ſuites de cette mort.* . 14

CHAP. III. — *Gil Blas prend la route du royaume de Valence, & arrive enfin à Llyrias; deſcription de ſon château; comment il y fut reçu, & quelles gens il y trouva.* 26

CHAP. IV. — *Il part de Valence, & va voir les ſeigneurs de Leyva; de l'entretien qu'il eut avec eux, & du bon accueil que lui fit Séraphine.* 35

CHAP. V. — *Gil Blas va à la comédie où il voit jouer une tragédie nouvelle. Succès de la pièce. Génie du public de Valence.* 42

Chap. VI. — *Gil Blas, en se promenant dans les rues de Valence, rencontre un religieux qu'il croit reconnoître. Quel homme c'étoit que ce religieux.* . . . 48
Chap. VII. — *Gil Blas retourne à son château de Llyrias : de la nouvelle agréable que Scipion lui apprit & de la réforme qu'ils firent dans leur domestique.* . 58
Chap. VIII. — *Des amours de Gil Blas & de la belle Antonia.* 64
Chap. IX. — *Noces de Gil Blas & de la belle Antonia, de quelle façon elles se firent, quelles personnes y assistèrent, & de quelles réjouissances elles furent suivies.* 73
Chap. X. — *Suites du mariage de Gil Blas & de la belle Antonia. Commencement de l'histoire de Scipion.* 82
Chap. XI. — *Suite de l'histoire de Scipion* 116
Chap. XII. — *Fin de l'histoire de Scipion.* . . . 133

LIVRE ONZIÈME

Chapitre I. — *De la plus grande joie que Gil Blas ait jamais sentie, & du triste accident qui la troubla. Des changemens qui arrivèrent à la cour, & qui furent cause que Santillane y retourna.* 159
Chap. II. — *Gil Blas se rend à Madrid; il paroît à la cour. Le roi le reconnoit, & le recommande à son premier ministre. Suite de cette recommandation.* . . . 166
Chap. III. — *De ce qui empêcha Gil Blas d'exécuter la résolution où il étoit d'abandonner la cour, & du service important que Joseph Navarro lui rendit.* . . . 173
Chap. IV. — *Gil Blas se fait aimer du comte d'Olivarès.* 177
Chap. V. — *De l'entretien secret que Gil Blas eut avec Navarro, & de la première occupation que le comte d'Olivarès lui donna.* 181
Chap. VI. — *De l'usage que Gil Blas fit de ses trois cents pistoles, & des soins dont il chargea Scipion. Succès du mémoire dont on vient de parler.* . . 188

CHAP. VII. — *Par quel hasard, dans quel endroit & dans quel état Gil Blas retrouva son ami Fabrice, & de l'entretien qu'ils eurent ensemble* 194
CHAP. VIII. — *Gil Blas se rend de jour en jour plus cher à son maître. Du retour de Scipion à Madrid, & de la relation qu'il fit de son voyage à Santillane.* 200
CHAP. IX. — *Comment & à qui le comte-duc maria sa fille unique et des fruits amers que ce mariage produisit* . . . . : . . . 205
CHAP. X. — *Gil Blas rencontre par hasard le poëte Nunez qui lui apprend qu'il a fait une tragédie qui doit être incessamment représentée sur le théâtre du Prince. Du malheureux succès de cette pièce, & du bonheur étonnant dont il fut suivi.* 210
CHAP. XI. — *Santillane fait donner un emploi à Scipion qui part pour la Nouvelle-Espagne* 216
CHAP. XII. — *Don Alphonse de Leyva vient à Madrid; motif de son voyage. De l'affliction qu'eut Gil Blas, & de la joie qui la suivit.* 220
CHAP. XIII. — *Gil Blas rencontre chez le roi don Gaston de Cogollos & don André de Tordesillas. Où ils allèrent tous trois. Fin de l'histoire de Gaston & de dona Helena de Galisteo. Quel service Santillane rendit à Tordelsias* 226
CHAP. XIV. — *Santillane va chez le poëte Nunez. Quelles personnes il y trouva & quels discours y furent tenus.* 237

LIVRE DOUZIÈME

CHAPITRE I. — *Gil Blas est envoyé par le ministre à Tolède. Du motif & du succès de son voyage.* . . . 241
CHAP. II. — *Santillane rend compte de sa commission au ministre qui le charge du soin de faire venir Lucrèce à Madrid. De l'arrivée de cette comédienne, & de son début à la cour.* 254

Chap. III. — *Lucrèce fait grand bruit à la cour, & joue devant le roi qui en devient amoureux : suites de cet amour* 258

Chap. IV. — *Du nouvel emploi que donna le ministre à Santillane.* 266

Chap. V. — *Le fils de la Génoise est reconnu par acte authentique, & nommé don Henri-Philippe de Guzman. Santillane fait la maison de ce jeune seigneur, & lui donne toutes sortes de maîtres.* 270

Chap. VI. — *Scipion revient de la Nouvelle-Espagne. Gil Blas le place auprès de don Henri. Des études de ce jeune seigneur. Des honneurs qu'on lui fit, & à quelle dame le comte-duc le maria. Comment Gil Blas fut fait noble malgré lui.* 275

Chap. VII. — *Gil Blas rencontre encore Fabrice par hasard. De la dernière conversation qu'ils eurent ensemble, & de l'avis important que Nunez donna à Santillane.* 280

Chap. VIII. — *Comment Gil Blas apprit que l'avis de Fabrice n'étoit point faux. Du voyage que le roi fit à Saragosse.* 284

Chap. IX. — *De la révolution de Portugal, & de la disgrace du comte-duc.* 288

Chap. X. — *De l'inquiétude & des soins qui troublèrent d'abord le comte-duc, & de l'heureuse tranquillité qui leur succéda. Des occupations de ce ministre dans sa retraite.* 292

Chap. XI. — *Le comte-duc devient tout à fait triste & rêveur. Du sujet étonnant de sa tristesse, & de la suite fâcheuse qu'elle eut.* 297

Chap. XII. — *De ce qui se passa au château de Loeches après la mort du comte-duc & du parti que prit Santillane.* 302

Chap. XIII. — *Du retour de Gil Blas dans son château. De la joie qu'il eut de retrouver Séraphine, sa*

filleule, nubile; & de quelle dame il devint amoureux. 307

Chap. XIV & dernier. — *Du double mariage qui fut fait à Llyrias, & qui finit enfin l'histoire de Gil Blas de Santillane.* 313



Achevé d'imprimer

le 28 février mil huit cent soixante-dix-huit

PAR CH. UNSINGER

POUR

ALPHONSE LEMERRE, LIBRAIRE

A PARIS

